

Mainmise

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



ESPIONNAGE

G.J. ARNAUD

MAINMISE

Editions "FLEUVE NOIR"

G. J. ARNAUD

MAINMISE

ROMAN D'ESPIONNAGE

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

69, boulevard Saint-Marcel Paris XIII^e

© 1963 « Éditions Fleuve Noir » Paris.

Tous droits réservés pour tous pays

Y compris L'U.R.S.S. Et les Pays Scandinaves.

Reproduction et traduction même partielles interdites.

CHAPITRE PREMIER

Une pluie fine venue de la mer tombait depuis le matin sur Gênes et la région. Les chantiers maritimes de la *Scafola*, situés à une dizaine de kilomètres du grand port, n'échappaient pas à ce temps maussade et le terrain irrégulier tout autour de la principale cale sèche s'égalisait de flaques huileuses et noires.

Le chef des vigiles chargés de la garde et surveillance des chantiers se nommait Cesare Onorelli. Gros et grand, vêtu d'un ciré luisant dont le capuchon encadrait un visage lourd et méfiant, il avait accueilli Serge Kovask à la conciergerie. L'Américain avait tout de suite noté la tension qui régnait sur les lieux. Le planton de l'entrée ne l'avait pas quitté des yeux un seul instant et, maintenant, c'était cette masse de muscles qui prenait la relève de la suspicion.

— Que voulez-vous voir ? grogna Onorelli.

— Eh bien ! Faisons le tour de la cale sèche où se trouve l'ELBA. Nous verrons ensuite.

Le chef des vigiles baissa ses yeux vers les chaussures du visiteur et tiqua. Kovask avait chaussé des bottes caoutchoutées en prévision de la longue promenade.

— Allons-y !

L'Américain suivait tranquillement, examinant tout autour de lui : les grosses machines-outils sous abri, les grues et les palans, les multiples chariots qui circulaient sur des voies Decauville. La *Scafola* n'était pas une très importante société, mais son capital d'investissements représentait tout de même pas mal de millions de lires, et le nombre total des ouvriers et employés s'élevait à près de quatre cents.

Le gros Italien se retourna vers lui.

— Voilà.

Ils étaient auprès de la cale sèche et Kovask pouvait se rendre compte des dégâts causés au cargo par l'incendie qui s'était déclaré dans le fond, huit jours plus tôt. Un travail acharné n'avait pu dissimuler totalement encore, les tôles noircies, l'éventration latérale provoquée par le mouvement de la coque basculant sur le côté quand les tins de soutènement avaient brûlé.

— La peinture était, tout au bout du bassin, dans 4 grands bidons spéciaux prévus pour la projection pneumatique.

Kovask avait eu la veille une entrevue avec le directeur technique

de la *Scafola* et avec les ingénieurs du génie maritime. Il savait que l'additif rendant incombustible les peintures utilisées devait être incorporé le jour même de l'incendie.

— Le chimiste avait eu un empêchement, expliqua le chef des vigiles. Normalement, les bidons de peinture auraient dû être retirés.

— N'est-ce pas votre travail ?

Le gros homme rougit sous son capuchon.

— Il y a un service de sécurité. Je n'ai connu l'absence du chimiste que le lendemain, alors que la coque était dans un lac de peinture en feu.

— Avez-vous une opinion personnelle sur cet accident ?

— Oui, dit l'Italien en le fixant dans les yeux. S'il y a eu sabotage, les organisateurs ont été rudement malins.

Kovask pencha son chapeau imperméable vers l'avant, de façon à protéger de la pluie la cigarette qu'il allumait. Le chef des vigiles avait refusé d'en prendre une.

— J'aimerais connaître votre sentiment exact.

— Bien. Allons jusqu'à l'abri des petits appareillages électriques.

Un auvent de tôle ondulée protégeait un espace suffisant de terrain sec, mais, de chaque ondulation, tombait une gouttière fournie qui, multipliée par vingt-cinq à trente, faisait un véritable rideau liquide.

— Là-bas, vous voyez les réservoirs de peinture. Pour moi, un gars a voulu essayer le système. Il a laissé de l'air comprimé dans l'appareil, en oubliant de le vidanger. La soupape de sécurité n'a pas bien fonctionné et il y a eu une fuite.

Kovask écoutait avec attention.

— Et qu'est-ce qui a provoqué l'incendie ?

— L'électricité statique. La nuit, quand nous faisons notre ronde, nous apercevons parfois des étincelles de dix à vingt centimètres. Les diverses substances accumulées ici expliquent ce phénomène.

— Mais la coque était reliée à la terre ?

— Oui, maugréa Onorelli. Les enquêteurs ont établi que le feu avait pris dans le fond du bassin pour remonter jusqu'à la peinture. Les réservoirs ont alors, toujours d'après les policiers, éclaté et toute la peinture en feu s'est déversée dans le bassin.

— Vous n'êtes pas d'accord ?

Le gros homme eut un geste violent de sa main.

— J'ai bien entendu les explosions. Nous nous sommes précipités. Mais, comment le feu serait-il remonté jusqu'au stock de peinture ? Quand nous sommes arrivés, et nous représentons, mes quatre hommes et moi, les premiers témoins, le mur du fond était une véritable cascade de feu. Tout s'est donc déclaré très rapidement. Les enquêteurs ont retrouvé une lampe à souder dans le fond. Ils disent qu'elle avait dû rester allumée, braquée sur une musette d'ouvrier en

plastique. Au bout de quelques heures le plastique, bien qu'éloigné de trois mètres, se serait enflammé projetant des particules jusqu'au mur.

— Et le mur se serait enflammé ?

Cesare Onorelli ricana tout en rajustant son boudrier. Il avait défait son ciré. Dessous, il portait un pantalon noir et une chemise d'un bleu très clair. L'uniforme des vigiles, pensa Kovask. Onorelli avait en tout dix hommes sous ses ordres. Lui et ses gardes étaient fournis à la *Scafola* par une compagnie privée de surveillance. Mais, la désignation du gros homme venait de plus loin encore, du *Department of the Navy* à Washington. L'Italien avait passé vingt ans de sa vie aux États-Unis, en avait été expulsé pour une affaire un peu louche avec le bureau des narcotiques. Il aurait donné dix ans de sa vie pour retourner en Amérique.

Kovask jugea le moment favorable pour mettre les choses au point avec lui.

— Vous savez pourquoi on vous a demandé de surveiller la construction de l'ELBA ?

Onorelli lui dédia un regard en coin.

— Oui. La Navy s'y intéresse.

— Et vous avez laissé commettre un sabotage.

L'Italien jura :

— Je suis persuadé qu'il ne s'agit que d'un accident.

— Pourquoi défendez-vous cette thèse ? Il y a trop de coïncidences dans cette affaire pour que des types comme vous et moi y donnent quelque crédit. Dans votre désir de retourner à Bleeker Street, vous finissez par perdre la tête et par prendre les autres pour des imbéciles, moi y compris.

Il jeta son mégot dans le rideau de pluie, avec une rage feinte. Le chef des vigiles soupira.

— Inutile de me faire un topo de la suite. Je sais que c'est cuit pour moi et que je n'y retournerai pas. Même si rien n'était arrivé à l'ELBA, même s'il flottait en ce moment en pleine mer, « ils » n'auraient pas tenu promesse, exigeant autre chose de moi.

Kovask se planta devant lui.

— En somme, il y a déjà quelque temps que vous n'aviez plus confiance ?

Le lourd visage de l'homme parut s'assombrir. Peut-être, parce que Kovask s'interposait entre lui et la lumière ?

— Écoutez...

— On vous a peut-être monté le cou également ?

L'autre prit une expression brutale.

— Vous m'accusez ?

— Non. Je vous demande votre collaboration, simplement. Et ne me parlez plus d'accident. Expliquez-moi pourquoi le mur n'aurait pas pu

s'enflammer, alors que les enquêteurs prétendent le contraire.

Onorelli mit quelque temps à recouvrer son calme.

— Ils parlent des projections huileuses. Il y en a toujours évidemment. Mais, tout de même, le mur n'était pas gluant d'huile, si vous voyez ce que je veux dire.

— Vous pensez que lorsque le premier filet de peinture est tombé dans la cale sèche il était déjà enflammé ?

— Oui.

Kovask alluma une autre cigarette, se déplaça pour faire face à nouveau à la pluie.

— Pourquoi ?

— Parce que si un gars avait laissé une lampe à souder dans le fond, nous l'aurions entendue. Une fois les ouvriers partis, le chantier est très silencieux.

— Durant votre ronde vous descendez au fond de la cale ?

— Non. Ce n'est pas prévu au cahier des instructions établies par la direction et les compagnies d'assurance. Pourtant, il arrive que nous allions quand même faire un tour dans le bas. Vous savez, dans le coin, il y a pas mal de chapardeurs à l'affût de quelques kilos de cuivre ou de plomb. Et ils sont malins.

— Allons examiner l'un de ces réservoirs de peinture.

Cesare Onorelli le retint.

— Tous ont brûlé ou explosé. Les enquêteurs les ont fait mettre de côté. Du moins ce qu'il en reste. C'est dans un local tout à fait au fond du chantier.

— Allons-y quand même, dit Kovask.

Pendant quelques minutes, ils pataugèrent dans une boue noirâtre, contournèrent des carcasses de vedettes et de yachts à moteur.

— Il se construit ici également des bateaux de moindre tonnage, expliquait l'Italien.

— Avez-vous une idée de l'importance de l'ELBA ?

Ils marchèrent en silence avant que Cesare Onorelli ne se décide.

— Je m'en doute un peu. Des diesels développant plus de trois mille chevaux pour une coque, somme toute assez moyenne, cela donne à réfléchir. Ce sera un beau cargo qui filera comme un transatlantique et, en cas de guerre, un beau ravitailleur, capable d'aller n'importe où et sans se faire trop remarquer.

Kovask se souvenait des paroles de son chef direct, le commodore Gary Rice.

— Dix-huit bâtiments du type ELBA sont en construction, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Norvège et au Danemark. Dix-huit cargos qui seront laissés, en temps de paix, à la libre disposition des armateurs qui les ont commandés, mais qui, à la moindre alerte, seront à la disposition de l'état-major de l'O.T.A.N. Nous avons financé

pour 50 % leur construction. Nous les faisons monter dans les meilleurs chantiers, les plus sûrs également, sous surveillance constante. Plus confidentiel encore :

— N'oubliez pas que certains transporteront des têtes nucléaires, soit pour ravitailler les sous-marins en pleine mer, soit pour servir eux-mêmes de base de lancement. Des caissons spéciaux sont prévus à cet usage. L'ELBA a failli brûler entièrement. Sans une intervention rapide des pompiers, il n'en restait rien. Malgré tout, sa mise à l'eau est retardée de deux mois. D'autres incidents se sont produits dans la plupart des chantiers qui construisent ce type de bateau. Il faut en découvrir l'origine.

Cesare Onorelli s'était tu et paraissait embarrassé. Kovask ne lui accorda pas un regard, mais prononça froidement :

— Vous avez une excellente imagination, signore.

— Un peu de raisonnement seulement. Pourquoi surveiller avec tant de soin ce rafiot ? Et puis j'ai aussi appris que les *Lloyds* n'avaient fait aucune difficulté pour réassurer la compagnie italienne, ce qui est, quand même, assez rare.

Là, il estomaqua un peu Kovask :

— D'où sortez-vous ça ?

— Un des inspecteurs d'assurance qui me l'a glissé dans le creux de l'oreille. Pour justifier, peut-être, le soin qu'ils ont apporté à leur enquête. Ils sont assez forts, ces gars-là. Ils étaient deux.

Il sortit un trousseau de sa poche en arrivant devant un bâtiment très bas en béton, percé de rares ouvertures semblables souvent à des meurtrières.

— Je vous demanderai de ne pas fumer. Tout ce qui est susceptible de s'enflammer sur le chantier est stocké ici, les vernis, les peintures, et tout ce qui n'a pas été ignifugé.

Les réservoirs avaient été empilés dans une petite pièce sans jour. Seule, une forte ampoule éclairait l'endroit. Kovask fit la grimace en voyant les containers en acier très épais, crevés, boursouflés, difficiles à identifier.

— Je peux vous donner quelques tuyaux. L'air arrivait ici, expliquait Cesare Onorelli.

— Pas de manomètre ?

— Sur le compresseur seulement. La soupape est là.

Kovask lui demanda comment les réservoirs étaient posés sur le sol.

— Eh bien ! ainsi.

L'Américain recula de quelques pas et réfléchit.

— Facile de bloquer la soupape ainsi ! Suffit de trouver un poids qui fasse équilibre à la pression intérieure. Savez-vous si les réservoirs étaient restés reliés au compresseur ?

Onorelli se gratta le front et rejeta en arrière son capuchon. Il

portait une casquette plate. Il l'ôta et Kovask qui s'attendait à un crâne chauve fut surpris de lui voir de beaux cheveux noirs et frisés.

— Il faudrait demander à l'ingénieur Galli, responsable de la sécurité. Son équipe se met au travail une heure avant la cessation du travail et ratisse le chantier, pour arriver à la cale sèche lorsque les derniers chaudronniers, peintres et électriciens, sont remontés.

Le lieutenant commander se pencha vers les multiples débris. La peinture en brûlant avait déposé sur les fragments d'acier une sorte de vernis noir qui poissait encore aux doigts.

— Connaissez-vous le résultat de l'analyse ?

— Non, dit le chef des vigiles.

Kovask avait pris connaissance du rapport des services scientifiques de la police. Rien de particulier n'était signalé, mais, évidemment, ils n'avaient pu analyser tous les morceaux de métal. Six containers de plusieurs mètres cubes avaient explosé.

Un bruit de pas les fit se retourner. Un homme de petite taille, aux yeux très noirs et à la peau du visage et des mains très blanche, pénétrait dans le magasin. Kovask remarqua qu'il ne portait pas de vêtements de pluie et que ses cheveux ruisselaient d'eau.

— Pietro Galli. Ingénieur. Je suppose que vous avez besoin de moi.

Kovask serra une petite main nerveuse, une sorte de poignée électrique.

— Vous tombez bien, reconnut-il. Je viens de demander au signore Onorelli si les réservoirs étaient restés reliés au compresseur, cette nuit-là.

L'ingénieur sursauta, comme piqué au vif.

— Certainement pas. Je sais que c'est la thèse admise, mais mon équipe est assez efficiente pour ne pas commettre ce genre de bourde.

Avec perfidie, Onorelli insinua qu'on avait cependant retrouvé des bouts de tuyauterie un peu partout.

— Évidemment, fulmina Galli. Le compresseur n'était pas très loin de là. C'est explicable. La seule erreur qui ait pu être commise, à mon avis, se résume à un oubli, celui de vidanger l'un des réservoirs encore sous pression.

— On pouvait aussi bloquer une soupape, dit Kovask.

Le petit homme se redressa :

— Certainement... Mais après notre départ.

— Voilà, grogna Onorelli. Je suis allé prendre une belle masse en plomb ou en fonte et je l'ai collée sur la soupape. Est-ce ce que vous voulez laisser entendre, signore ?

Galli recula d'un pas malgré lui. La masse du chef des vigiles était impressionnante. Kovask suivait la scène avec attention. L'ingénieur finit par hausser les épaules.

— Les responsabilités sont partagées. À quoi bon essayer de les

rejeter sur l'un ou sur l'autre.

— Ravi de vous l'entendre dire, dit Onorelli.

— Un instant, fit Kovask. Qui coupe l'alimentation en courant industriel sur le chantier ?

— Moi, dit Galli. Il n'y a que le courant ordinaire qui fonctionne pour les éclairages divers.

— Vous ne travaillez jamais de nuit ?

— Pas pour l'instant. Nous étions en avance, jusqu'à cet accident. Dès que le temps le permettra, nous travaillerons certainement de nuit.

Au-dehors, il pleuvait toujours. Galli serra hâtivement la main de Kovask et se précipita vers un bâtiment très long situé sur la droite.

— Bureaux d'études et laboratoire.

— Bruno Fordoro, le chimiste, travaillait là ?

Onorelli inclina la tête. Il avait remis son capuchon et sa casquette.

— C'est un accident d'automobile qui l'a empêché de venir ajouter l'additif qui rend la peinture incombustible ?

Le gros homme le regarda avec reproche.

— Il est à l'hôpital avec une jambe brisée. C'est un gentil garçon.

— Marié, je crois ?

Onorelli approuva de la tête.

— Depuis un an.

À cette époque-là, la construction de l'ELBA était déjà commencée.

— Vous connaissez son adresse personnelle ?

— Oui, fit Onorelli avec mauvaise grâce, mais vous n'y trouverez personne. Lui est à l'hôpital et elle travaille dans une école privée. Mais, si vous voulez savoir, c'est au 117 de la via Cairoli au deuxième étage. Vous ne frappez pas à la porte palière mais vous entrez. Leur studio est la deuxième porte à gauche.

CHAPITRE II

Kovask prit les coupures de journaux que lui tendait la jeune femme du chimiste Fordoro.

— Vous les avez collectionnées ?

Elle le regarda tranquillement. Emma Fordoro était une jolie fille brune, pas très grande, avec des yeux expressifs. Les trois articles qu'elle venait de lui apporter relataient l'accident dont avait été victime son mari.

— L'accident a eu lieu en banlieue sur la route des chantiers *Scafola*. Votre mari emprunte toujours ce trajet ?

— Il trouve qu'il est moins encombré.

La Fiat 600 du chimiste avait percuté une vieille bâtisse après avoir dérapé sur du gravier. Kovask lui rendit les coupures. Il avait l'impression qu'elle les avait tenues prêtes.

— En quoi cela intéresse-t-il les assurances des chantiers ?

L'Américain sourit.

— Nous sommes des fouineurs qui nous attachons au moindre détail. Si votre mari n'avait pas eu la jambe brisée, il aurait pu se rendre à son travail et ajouter, à cette peinture, un additif qui la rend ininflammable. Le hasard ne l'a pas voulu, et l'ELBA a failli brûler entièrement.

Elle fit quelques pas en direction de l'une des fenêtres. Le studio était aménagé dans une pièce immense d'un vieil appartement aristocratique. Une cloison délimitait un petit espace pour la cuisine et un cabinet de toilette.

— Avez-vous une photographie de votre mari ? Ce fut plus long que pour les coupures de journaux, mais elle finit par trouver une sorte de livre en cuir. C'était un cadre pour photo de mariage. Bruno Fordoro, pas plus grand que sa femme, avait un visage rayonnant. Il n'était pas très beau et n'avait rien d'un athlète.

— Si mes renseignements sont exacts, vous vous êtes mariés l'année dernière, à peu près à la même époque ?

Le visage régulier d'Emma Fordoro se fit maussade et ses lèvres rondes eurent une moue significative.

— Oui. La date est inscrite au dos de la photographie, je crois.

Étonné, il la dégacha du cadre et lut : 12 juin 1962.

— Puis-je vous demander comment vous vous êtes connus ? Elle soupira.

— Je suis secrétaire réceptionniste dans une école par correspondance qui a une agence à Gênes. Bruno s'était fait inscrire pour des cours supérieurs de chimie.

— Il travaillait déjà aux chantiers ?

— Depuis dix ans.

Songeur, Kovask se demandait quelles raisons avaient pu pousser le chimiste à se perfectionner. La jeune femme allait et venait, évitait de s'asseoir pour ne pas risquer de prolonger l'entretien. Kovask referma le faux livre de cuir, le déposa sur la petite table non loin de lui.

— J'irai rendre visite à votre mari cet après-midi. À quelle heure reprenez-vous votre travail ?

— J'ai tous mes après-midi libres.

Le lieutenant commander sourit.

— Nous risquons donc de nous rencontrer au chevet de votre mari ?

— Je n'irai certainement pas aujourd'hui.

Elle paraissait embarrassée.

— J'ai des courses à faire.

— Je peux donc lui dire de ne pas vous attendre ?

Les yeux de la fille étincelèrent.

— Et puis, je ne sais pas ce que je ferai, dit-elle avec irritation. Vous n'avez plus rien à me demander ?

Kovask se leva.

— Si, le nom de cette école par correspondance.

— Il s'agit de la T.A.S.A., *Technical and Scientific Academy* dont le siège est à Londres. Une grande école par correspondance. Il y a une direction à Rome.

— Et l'agence locale ?

Il se dirigeait lentement vers la porte et elle répondit plus aimablement.

— Elle n'est pas très importante et se contente de prospecter la région. Par la suite, les élèves ne s'adressent à nous que dans de rares occasions. Notre principal travail, outre le recrutement, consiste à veiller au paiement des mensualités, ce qui n'est pas toujours facile.

— Vous êtes plusieurs ?

— Le directeur et moi-même.

Quand elle eut refermé sa porte, Kovask se dirigea vers l'entrée palière, ouvrit puis referma le lourd battant en chêne travaillé et attendit quelques minutes. Emma Fordoro n'aimait pas son mari, c'était visible et pouvait le tromper avec un voisin. Son attente fut déçue et il se décida à quitter les lieux.

Tout de suite après le repas, il se rendit à la clinique particulière où le chimiste se trouvait depuis son accident. L'homme, allongé sur son lit dans un pyjama rayé, la jambe prise dans le plâtre et surélevée par un système de poulies, lui fit pitié. Les yeux brûlants, il parut

profondément déçu. Fordoro attendait visiblement une autre visite, celle de sa femme.

Kovask continua de se faire passer pour un enquêteur des *Lloyds* et Fordoro soupira de lassitude.

— J'ai déjà répondu aux questions de la police, de la direction, du responsable de la sécurité et des inspecteurs des assurances italiennes. Les dégâts sont donc si graves ?

Kovask s'assit à côté de lui, sortit ses cigarettes.

— Voulez-vous fumer ?

Fordoro accepta une cigarette.

— Les dégâts sont, malgré tout, considérables. Nous payerons évidemment, mais nous désirons connaître tous les détails de cette affaire. Nous assurons des dizaines de chantiers dont la plupart sont beaucoup plus importants que ceux de la *Scafola*. Cette enquête est de pure routine. Nous en tirerons les éléments de base pour les conditions de sécurité que nous exigeons de nos clients. Il sera certainement possible par la suite d'éliminer cette cause d'incendie si nos directives sont appliquées.

— Que voulez-vous savoir ?

— Une chose importante. Il n'y avait que vous qui puissiez mélanger l'additif à la peinture ?

Le chimiste détourna les yeux.

— Oui. Nous sommes trois dans ce service. L'ingénieur chimiste en vacances, l'aide chimiste et moi. C'est une opération assez délicate de dosage et il faut procéder à de nombreux contrôles. Sinon la pulvérisation se fait mal et, par suite, de grandes zones de peinture restent inflammables.

Kovask inclina la tête.

— Bien. Vous ne pouviez le faire à l'avance ?

— Non, il faut que ce soit fait au fur et à mesure du travail. À l'état liquide ce produit attaque lentement mais sûrement les qualités de la peinture elle-même. Surtout l'anticorrosion et l'étanchéité. C'est un travail délicat.

— Prenez-vous d'habitude ce trajet ?

— Quelquefois. Lorsque je crains d'être bloqué viale Fantuzzi.

Le lieutenant commander prit le cendrier sur la tablette et le déposa sur le lit à portée de la main du malade.

— Une chance pour vous de n'avoir tué personne.

— L'endroit est assez désert.

— La maison est en ruines ?

Bruno Fordoro cligna des yeux tout en évitant de le regarder.

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Vous ne le saviez pas ?

— Non. Je ne l'avais jamais bien remarqué.

— Vous rouliez vite ?

— Quatre-vingts.

Kovask hochait la tête.

— Beaucoup, pour une petite voiture, en effet. Je suppose qu'elle est inutilisable ?

— Elle a bien du mal en effet.

Depuis son entrevue avec la jeune femme, Kovask remuait une vague idée.

— Qu'avez-vous fait le soir et la nuit qui ont précédé cet accident ?

Bruno Fordoro ne répondait pas. Il fixait les vitres dépolies de la fenêtre.

— Ne vous en souvenez-vous pas ?

— Je suis allé chercher ma femme à son bureau et nous avons mangé en ville. Nous ne sommes rentrés que très tard. C'est peut-être pourquoi je n'avais pas de bons réflexes ce jour-là.

Le triomphe de Kovask se teinta de pitié. Décidément, le chimiste n'avait pas de chance. Il croyait se justifier et ne réussissait qu'à s'enfoncer.

— Vous vous êtes brisé la cheville ?

— Oui. Le tibia. Une fracture franche.

Kovask se leva.

— J'ai rencontré votre femme à midi, alors qu'elle sortait du travail.

Pour la première fois l'homme le regarda droit dans les yeux, essaya de savoir quelque chose.

— Elle ne viendra pas cet après-midi, dit encore Kovask.

Le visage de l'homme se contracta et Kovask crut qu'il allait se mettre à pleurer.

— Elle vous l'a dit ?

— Je croyais la rencontrer ici, mais elle avait d'autres occupations prévues.

Il se dirigea vers la porte, se retourna une dernière fois.

— Vous n'avez plus rien à me dire ?

Fordoro était ailleurs. Ses yeux fixaient le plafond. Kovask fut tenté de prononcer quelques paroles apaisantes, mais ouvrit la porte et sortit avec soulagement, comme après une rude corvée. Était-ce une solution que d'utiliser la mésentente du couple ? Depuis le matin il provoquait les gens, essayait de les faire sortir de leur apparente tranquillité. Cesare Onorelli, d'abord. Pietro Galli, l'ingénieur, s'était hérissé de lui-même sans beaucoup de peine. Emma Fordoro n'avait pas paru apprécier sa visite et son mari se morfondait de jalousie sur son lit.

Durant le repas il avait recherché l'adresse de la T.A.S.A. sur l'annuaire. Il prit un taxi non loin de la clinique pour s'y rendre. En route, il pensa que, si sabotage il y avait, ce dont il était presque

certain, toutes ces allées et venues finiraient par alerter les coupables. D'ici peu, selon le degré de formation de ces derniers, ils auraient une réaction, soit de panique, soit d'agressivité. Le pire serait évidemment qu'il ne se produise rien.

L'agence de la T.A.S.A. était installée au deuxième étage d'un building moderne de la rue du vingt-cinq avril. Comme l'y invitait la plaque, il entra sans frapper. La réception n'était qu'un bureau séparé par une banque en acajou. Une porte s'ouvrit sur la droite, et un homme d'une quarantaine d'années grand et solide vint à lui d'une démarche assurée. Des lunettes, cheveux noirs coupés courts, visage énergique mais souriant, il avait tout de l'homme d'affaires sportif.

— Signore ?

Kovask eut l'impression que l'homme l'attendait. Emma Fordoro peut-être.

— Je viens pour une affaire assez particulière, dit le lieutenant commander. Avez-vous entendu parler de l'affaire ELBA ?

— Bien sûr, ma secrétaire est mariée à un chimiste des chantiers où on le construit.

Très à l'aise il attendait la suite, les deux mains dans les poches de son pantalon.

— Fordoro a suivi des cours de votre école. Je voudrais savoir lesquels.

L'autre accentua son sourire.

— Ce n'est pas un secret professionnel. Venez, nous allons consulter mes dossiers.

Il ouvrit le passage dans la banque, passa devant Kovask pour rejoindre son bureau.

— Bruno a payé comptant. Il doit se trouver dans ce classeur.

— Vous le connaissez personnellement ?

— Bien sûr. Je sais qu'il a suivi des cours de chimie, mais j'ignore exactement lesquels.

Tout de suite, il eut la fiche en main et la lut en hochant la tête.

— Voilà, chimie des colorants et des matières plastiques. Notre enseignement est très poussé et nous arrivons à avoir des sous-divisions très nombreuses pour une seule rubrique. Ainsi en chimie...

— C'est vraiment tout ce qu'il a demandé comme cours ?

— Oui, je ne vois rien d'autre. Il les a suivis avec application, car il a passé un examen il y a quelques mois...

Kovask sortit ses cigarettes.

— Merci, fit l'autre, mais je ne fume pas. Toutefois je vous en prie ne vous gênez pas pour moi.

Kovask rejeta doucement sa fumée.

— J'avais l'impression que le signore Fordoro avait suivi des cours de technicien diesel.

Une idée qui lui était venue brusquement. Elle pourrait expliquer bien des choses obscures. Le directeur de l'agence alla remettre la fiche en place dans un silence total. Seuls, ses souliers claquèrent sur le marbre de revêtement.

— Technicien diesel ?

Il referma le tiroir de son classeur, se retourna lentement.

— Non, rien de tel dans mes fiches.

Les deux hommes se regardaient maintenant. Kovask avait la certitude que son temps n'avait pas été perdu. Sa dernière question avait touché le directeur de l'agence, bien qu'il s'efforçât de n'en rien laisser paraître.

— À quel titre m'avez-vous posé toutes ces questions ? dit l'Italien avec beaucoup d'amabilité.

— Je fais une enquête pour les *Lloyds*. Je suis spécialiste de ces questions d'incendie dans les chantiers, qu'ils soient maritimes, industriels ou autres. La cause exacte de cet incendie n'a pas été fermement établie par la police. Nous essayons toujours d'aller jusqu'au fond des choses.

— Les *Lloyds* ? Bien sûr. Et quel est votre nom ?

Kovask le lui dit et ajouta :

— Je m'excuse, mais j'ignore le vôtre.

— Ugo Montale. Je reste évidemment à votre disposition pour toute autre question que vous voudriez me poser par la suite.

— Je vous remercie. Je compte en effet rester quelques jours à Gênes. Au fait, tout à fait entre nous, que pensez-vous de Bruno Fordoro ?

L'homme se raidit visiblement.

— Nous sommes très liés. Je ne peux vous répondre et vous comprendrez pourquoi.

Kovask sourit et prit congé. Si Emma avait un amant, il n'était pas besoin de chercher ailleurs.

Quand il arriva aux chantiers de la *Scafola*, il était un peu plus de quatre heures. Le ciel se nettoyait au-dessus de la mer et le soleil commençait de chauffer.

Cesare Onorelli avait quitté son imperméable et arborait avec satisfaction son étui à revolver.

— Bonsoir, signore, du nouveau ?

— Peut-être. Est-ce qu'on a rappelé l'ingénieur chimiste ?

— Gérard Parent ? Il est en congé en France et on a du mal à le contacter.

— Il ne reste donc que l'aide chimiste ?

— Ben, oui.

Kovask marchait lentement vers l'intérieur du chantier. Une pièce énorme traversait une partie de la cale sèche, suspendue au pont

roulant principal. Le chef des vigiles avait réglé son pas sur le sien, respectueux et attentif. Il avait dû réfléchir aux dernières paroles de l'agent américain de l'O.N.I.

— Vous avez un bon odorat ? demanda soudain Kovask.

Sans s'émouvoir de la question, l'autre répondit aussitôt.

— Assez bon.

— Vous souvenez-vous des odeurs de ce fameux soir de l'incendie ?

Onorelli réfléchit durant une bonne minute, tandis que Kovask l'entraînait vers les bâtiments où les enquêteurs avaient relégué les restes des réservoirs à peinture.

— Oui, assez bien. D'abord l'odeur des vernis en train de brûler. Celle du bois et des métaux fondant à basse température.

— C'est tout ?

— Je crois.

— Aucune odeur d'essence ou d'huile ?

Le gros homme piqua du nez vers la terre, semblant très absorbé.

— Ne cherchez pas à me faire plaisir, dit Kovask sèchement.

— Peut-être, en effet.

Il ouvrit la porte du bâtiment et tout de suite fronça les sourcils tandis que son nez se mettait à palpiter.

— Toujours, ici, ça pue le fuel.

Kovask se précipita vers la petite pièce et découvrit le bidon renversé, et la nappe de fuel dans laquelle baignaient toutes les pièces récupérées après l'incendie.

— Quelqu'un a renversé ce bidon, dit Onorelli.

— Était-il là ce matin ?

— Possible. Le chauffage des bureaux des comptables et du magasinier marche au fuel domestique. C'est bien l'endroit où l'on pouvait stocker ce jerrican.

Kovask calcula qu'il n'y avait pas une heure qu'il avait posé la question sur les diesels à Ugo Montale, le directeur de la T.A.S.A. Maintenant, le doute n'était plus possible, mais les saboteurs venaient de commettre une faute.

— Vous avez raison, dit le chef du service de surveillance. Ça puait aussi le fuel, ce fameux soir.

CHAPITRE III

Le central téléphonique se trouvait dans un des bâtiments centraux. La standardiste répondit avec précision aux questions de Cesare Onorelli.

— Depuis une heure, j'ai reçu trois communications, l'une pour le signore Galli, la deuxième pour le chef magasinier et l'autre pour un des comptables dont la femme est à la maternité.

Les deux hommes ressortirent. Le visage de Cesare s'était transformé en une sorte de muflé impressionnant.

— Galli, hein ?

— Pourquoi pas le chef magasinier ? Il a également les clés du bâtiment où étaient entreposés les containers.

— Bâtiment E. Mais ce n'est pas lui. Venez avec moi.

Il l'entraîna vers une porte marquée chef magasinier. Un gros homme était installé derrière un bureau métallique. Son visage était plus violacé que brun, et Kovask comprit tout de suite, ce que voulait lui démontrer Cesare : l'homme ne pouvait se déplacer rapidement avec les deux béquilles accrochées à sa droite.

Onorelli échangea quelques paroles avec lui et ils ressortirent.

— Vous avez vu ? Un accident vieux de dix ans. Une grosse pièce de trois tonnes sur les jambes. Amputé à ras du bassin. Le meilleur des chefs de travaux chaudronnerie.

— Mais comment peut-il vérifier les stocks du bâtiment par exemple ?

— Il y passe la journée. Mais il lui aurait été impossible, après le coup de fil, d'aller là-bas et de revenir. Reste Galli.

Kovask le dévisagea :

— Vous le détestez ?

— Ouais. Depuis le fameux soir, ce salaud essaye de me mettre toute la responsabilité sur le dos. Et puis ce n'est pas un type normal. Un maniaque qui vit seul dans une villa du Corso Solferino. Un salaud qui s'envoie des mineures racolées sur le port. Il a déjà failli avoir une sale histoire.

Cesare Onorelli cracha sur le côté et glissa ses pouces dans sa ceinture de cuir.

— Laquelle ?

— Une fille qui est allée se plaindre à la police, disant qu'il l'avait enlevée et avait abusé d'elle. Un coup monté pour un beau chantage

avec les parents de la petite p..., mais tout de même. N'a qu'à les choisir plus vieilles.

Kovask se demandait s'il était sincère ou bassement jaloux.

— On va le trouver ?

— Pas question.

Le gros Italien eut l'intention de dire quelque chose de senti, mais referma la bouche.

— Nous n'avons qu'un commencement de preuves. Dès maintenant nous allons organiser la surveillance du bonhomme.

— Ça risque d'être long. Et ils sont malins, lui et ceux qui le payent. Car y'a pas de doute, le gars fait ça pour du pognon. Ici, il doit se faire dans les deux cents mille lires. C'est pas avec ça qu'il peut s'envoyer deux ou trois filles par semaine. Les plus jeunes, c'est évidemment plus cher. Pour le sale coup dont je vous ai parlé, on dit qu'il a dû aligner près d'un million.

Kovask se dirigeait vers la sortie des chantiers. Cesare le suivait, le visage perplexe.

— Pourquoi aurait-il renversé ce bidon de fuel ?

— Pour qu'on n'en retrouve pas des traces plus anciennes sur les pièces.

Cesare eut un rire gras.

— Ça je l'avais pigé. Je ne suis pas complètement bouché. Mais pourquoi y aurait-il eu des traces de fuel sur les débris ?

— Je vous l'expliquerai plus tard.

Il suivait le regard de Cesare. Une voiture venait de s'immobiliser devant la conciergerie et il en sortait un officier de marine.

— La flotte intervient, murmura Onorelli.

Kovask reconnut les insignes de capitaine de corvette et sourit imperceptiblement. On lui envoyait un officier de même grade. Avant son départ de Washington le chef de l'O.N.I. l'avait prévenu. Les Italiens voulaient superviser son enquête.

Avec le flair habituel aux hommes de mer, l'officier italien se dirigea droit vers lui. Il ne pouvait tromper un collègue avec son teint recuit, ses cheveux presque blanchis par l'air marin.

— Lieutenant commander Kovask ? Capitaine de corvette Luigi de Megli. Je devais vous voir ici, ce matin, mais j'ai eu un empêchement. Je suis heureux de pouvoir vous rencontrer.

— J'ignorais que nous avions rendez-vous ici, répondit Kovask un peu sèchement.

L'autre sourit. De belles dents blanches dans un visage régulier. Un rien de suffisance, mais beaucoup de détails sympathiques le faisaient oublier.

— Je vous présente le chef des vigiles.

Cesare serra la main tendue, sans grand empressement. Il préférerait

nettement le Ricain.

— L'amirauté s'intéresse fort à cette affaire. Il y a un cargo similaire en construction sur la côte adriatique. Vous avez une idée de ce qui a pu se produire ?

Kovask eut un geste d'ignorance.

— Il y a certainement malveillance au départ, mais l'enquête sera difficile.

Luigi de Megli parut approuver, mais ses paroles créèrent une certaine sensation.

— Le cas du chimiste me paraît assez curieux. Un gars qui se casse la jambe le jour où il devait rendre ces peintures incombustibles... C'est quand même louche non ?

L'officier italien avait certainement étudié le dossier avec soin et il ne serait pas facile d'agir sans lui. Kovask se tourna vers Cesare.

— Pouvons-nous trouver une pièce tranquille pour bavarder loin des curieux tous les trois ?

— Sûr, dit Onorelli. Suivez-moi.

De Megli regardait Cesare avec curiosité.

— Vous avez l'accent américain, remarqua-t-il. Vous avez dû vivre de nombreuses années dans la patrie du lieutenant commander.

— Ouais, vingt ans. Et je compte bien y revenir un jour, murmura l'autre avec un regard en coin pour Kovask.

Ils s'installèrent dans une petite pièce qui servait de bureau au chef des vigiles. Un lit de camp était dressé dans un angle.

— Je passe plusieurs nuits par semaine, expliqua Cesare.

Il s'installa dans son fauteuil, offrit des petits cigares. Kovask décida de jouer franc jeu et expliqua à l'officier italien ce qu'il avait découvert au cours de cette première journée d'enquête.

— Eh bien ! fit l'autre quand il eut terminé, vous n'avez pas perdu votre temps. En somme le chimiste et sa femme, le directeur de cette agence et l'ingénieur de la sécurité sont tous suspects. Et, de ces quatre personnes, Fordoro et Galli paraissent les plus vulnérables ?

Kovask approuva silencieusement.

— La sagesse serait de filer pendant quelques jours l'ingénieur. Nous finirions par découvrir un lien entre lui et les autres. Mais nous allons perdre beaucoup de temps.

— Avant votre arrivée, c'est ce que je comptais faire. Nous n'avons qu'un commencement de preuves contre lui, répondit Kovask. Maintenant, nous pouvons envisager une action plus rapide. Le coincer chez lui, par exemple, et le chambrer toute la nuit, s'il le faut, pour le faire parler.

— *Momento*, dit Cesare. Vous paraissez tous les deux comprendre comment il a pu s'y prendre pour faire exploser les bidons. Ce n'est pas du tout mon cas.

— Nous aurons l'occasion d'en reparler, dit Kovask. Pour en revenir à ma dernière proposition, je n'en suis en fait guère partisan. Galli peut très bien tenir le coup. Si nous l'abîmons un peu, qu'en ferons-nous ? Ou il aura parlé et nous devrons le confier à la police, ou il aura tenu le coup et nous devrons le remettre en circulation.

Luigi de Megli se tourna vers lui.

— Reste le bluff. Et le personnage le plus impressionnable reste le chimiste. Il est blessé, seul, presque abandonné par sa femme. J'ai pris contact avec la Questure. Pourquoi ne pas y aller tout de suite ? Avant que les autres ne réfléchissent trop.

— Nous pourrions ensuite nous occuper de Galli. Cesare va rester ici jusqu'à son départ. Pouvez-vous le prendre en filature ensuite ?

Le gros homme était d'accord.

— Et nous nous retrouverons où ?

— À mon hôtel, dit Kovask, le *Savoia Majestic* près de la gare.

— *Ecco*, dit le gros homme.

De Megli possédait une Giuletta. Une demi-heure plus tard, ils pénétraient dans la clinique. Un inspecteur de la sûreté les attendait dans le hall. Le capitaine de corvette avait téléphoné depuis les chantiers.

— Il nous faut d'abord savoir si le blessé n'a reçu ni visite ni coup de fil.

L'infirmière responsable de l'étage fut formelle pour le téléphone.

— Moi seule peux répondre à un appel du central et juger si la communication peut être établie avec mes malades. Pour les visites il faut que j'interroge mon personnel.

Dix minutes plus tard, ils avaient la certitude que personne n'était venu voir le chimiste.

— Allons-y, dit Kovask.

L'infirmière les suivit d'un long regard intrigué. Bruno Fordoro lisait quand ils entrèrent. Il y eut un moment de panique dans son regard, et il pâlit lorsque l'inspecteur se présenta, sa carte à la main.

— Je vous préviens, signore, que tout ce que vous pourrez dire sera éventuellement retenu contre vous.

— Mais j'ai déjà répondu aux questions de la police.

— Il y a du nouveau, dit Kovask. Vous allez nous raconter votre soirée du 2 juin.

Fordoro ferma les yeux.

— Je vous ai déjà répondu.

— Vous refusez de parler, signore ? demanda le policier.

— Non. Ce soir-là, en sortant de mon travail, je suis allé attendre ma femme à son bureau.

Kovask intervint :

— Non. Elle ne travaille pas l'après-midi.

Le chimiste tourna sa tête sur le côté.

— Elle ne travaillait pas, mais c'est là que je devais la rencontrer.

— Pourquoi ?

— Nous devions sortir, tous les trois, avec son directeur.

— Vous êtes très liés ?

Le blessé murmura un oui sans enthousiasme.

— Ensuite ?

— Nous avons mangé dans une ostéria du port. Un repas bien arrosé. Et puis nous avons fait la tournée des bars.

— Jusqu'à quelle heure ?

— Très tard.

— Vous êtes rentré chez vous ?

— Non.

Les trois hommes retinrent leur respiration. Ils pressentaient que le chimiste allait enfin aller jusqu'au bout.

— Où êtes-vous allé ?

— Chez Ugo Montale, le directeur de ma femme. J'étais complètement ivre et ne pouvais me traîner. Ils m'ont sorti de la voiture pour me faire boire un peu d'ammoniaque. Emma ne voulait pas que je rentre aussi saoul chez nous.

Ils respectèrent son silence et Kovask, qui était le plus près de lui, vit un point brillant entre ses cils. Ce point grossissait, devenait une larme que l'homme n'essaya pas de cacher. Kovask, bien que prévenu contre la sensibilité des Latins, n'éprouva qu'une grande pitié pour le pauvre diable.

— Allez, mon vieux, débarrassez-vous de ça. Vous vous trouverez mieux ensuite.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais j'ai dû m'endormir sur le canapé du salon. J'ai dormi comme une masse. Quand je me suis réveillé, il faisait jour. Les oiseaux chantaient dans le petit parc qui entoure la maison. J'ai voulu me lever et j'ai constaté que je ne pouvais plus me servir de ma jambe droite.

Kovask échangea un regard avec son collègue. Le policier prenait des notes sans la moindre émotion.

— Ensuite ?

— J'ai appelé. Ma femme est venue. Elle portait un pyjama d'homme. Elle m'expliqua qu'elle avait couché à côté, qu'il avait été impossible de me transporter.

— Et Ugo Montale ?

— Il n'est venu que plus tard. J'ai dit à ma femme que ma jambe me faisait terriblement mal. Elle m'a aidé à enlever mon pantalon. Mon mollet était énorme, violacé.

Les larmes lui coulaient sans retenue. Il les essuya d'une main tremblante.

- Excusez-moi.
- Voulez-vous quelque chose ? Boire ?
- Une cigarette simplement.

Kovask la lui alluma et il tira dessus, comme s'il aspirait de l'oxygène.

— Ma femme m'a dit que j'étais tombé du perron en arrivant chez son directeur. Je ne me souvenais de rien. C'était comme si j'avais été drogué.

— Je pense que vous l'avez été, dit Kovask.

— Montale est arrivé. Il a diagnostiqué une fracture et c'est alors, que la comédie a commencé.

— Laquelle ?

Le chimiste laissa tomber sa main dans le cendrier. Il paraissait exténué.

— L'un et l'autre. Il fallait que ce soit un accident de trajet pour que je puisse tirer de ma fracture le maximum avec l'assurance auto et la sécurité sociale. C'était Emma qui insistait surtout. Je savais qu'elle aimait l'argent, mais à ce point !

Il ferma les yeux, continua de parler.

— Lui, disait qu'il pouvait être ennuyé par une enquête de la sécurité sociale, si on apprenait que l'accident était arrivé chez lui. Il m'offrait trois cents mille lires pour que je marche dans la combine. Pendant une heure, ils se sont acharnés et je souffrais. Finalement, j'ai accepté.

— Comment ont-ils procédé ?

— Ugo Montale m'a installé sur la banquette arrière de sa Mercedes et Emma est partie au volant de la 600. Son directeur avait pris un sac de graviers et il l'a répandu sur la route. Je l'ai vu faire avec ma voiture. C'est un as du volant. Il a dérapé et est allé s'écraser contre la baraque en ruines. Ensuite, il a fallu m'installer au volant. J'ai souffert le martyre. Eux agissaient froidement, sans un élan, sans une parole d'encouragement. Je serrais les dents. À la moindre plainte, Emma j'en suis sûr, m'aurait injurié. Ils m'ont laissé là. La route est assez déserte. Une demi-heure plus tard un laitier m'a enfin découvert.

Il se tut. Les trois hommes échangèrent des regards, attendirent qu'il récupère.

— La nuit suivante l'ELBA manquait de disparaître dans l'incendie et j'ai compris. J'ai posé des questions à ma femme. Elle me traitait de fou, affirmant qu'il n'y avait aucun lien entre les deux faits, m'accusant de faiblesse, regrettant d'avoir épousé un type comme moi qui ne savait même pas exploiter une situation pour en tirer un peu d'argent. Maintenant je suis sûr d'une chose. Elle était déjà la maîtresse de Montale avant notre mariage. Ils ont porté leur choix sur moi parce que je travaillais à la *Scafola*.

Son regard brûlant s'accrocha à Kovask. Il devait aimer ces yeux clairs et limpides qui n'exprimaient qu'une grande chaleur amicale.

— Je me demande même s'ils n'avaient pas décidé de me supprimer. Pas tout de suite, mais plus tard. À moins qu'ils n'aient voulu recommencer ce qu'ils avaient manqué.

Kovask se leva et l'homme lui dédia un regard angoissé.

— J'ai peur.

— Nous allons faire surveiller votre porte, dit le policier. D'ores et déjà, sans préjuger du résultat final de l'enquête, il y a tentative d'escroquerie de la sécurité sociale. Mais ne vous inquiétez pas trop. Ce n'est pas tellement grave pour vous, puisque vous étiez en leur pouvoir.

— Vous croyez que ce sont des espions ? murmura Bruno Fordoro dans un sanglot. Elle aussi ?

— Vous allez oublier tout cela, dit Kovask. Vous nous avez rendu un important service.

L'infirmière les guettait.

— Faites-lui prendre un calmant, dit Kovask. Il en a bien besoin.

— On a téléphoné pour lui, dit l'infirmière. Ce n'était pas sa femme et j'ai dit qu'il dormait.

Les trois hommes se regardèrent.

— N'acceptez aucune communication le concernant, dit finalement l'inspecteur de la sûreté. Transmettez la consigne à l'infirmière de nuit. D'ici une demi-heure j'enverrai un agent.

Une fois dehors, ils discutèrent dans le parc.

— Certainement Ugo Mentale qui désirait le prévenir, lui offrir de l'argent ou le menacer pour qu'il se taise, dit Luigi de Megli.

Kovask sourit froidement.

— Nous l'avons grillé. Il va peut-être essayer de venir ici. Bien qu'il soit trop malin pour se compromettre.

— Je reste, dit l'inspecteur, et ne partirai que lorsque l'agent que je vais appeler par téléphone sera là. Vous pouvez être tranquille sur ce plan-là.

CHAPITRE IV

Kovask avait invité son collègue à dîner à son hôtel et c'est dans la salle à manger qu'on vint le prévenir de l'appel téléphonique de Cesare Onorelli.

— J'ai suivi mon gars. Il a essayé de racoler une fille mais n'en a pas trouvé à son goût. Il vient de rentrer chez lui, corso Solferino.

— Nous vous retrouvons d'ici une demi-heure...

Luigi de Megli arrêta sa voiture à une centaine de mètres et ils continuèrent à pied dans la nuit, jusqu'à ce que le gros chef des vigiles se signale.

— Il est toujours chez lui en train de jouer du piano. Il me paraît nerveux.

Comme la plupart des villas de l'endroit, celle de l'ingénieur était construite en surplomb. Un jardin à la forte pente l'entourait mais pour accéder à l'habitation il fallait, une fois passé le mur, escalader une vingtaine de marches. Pietro Galli jouait, la fenêtre ouverte, mais des morceaux sans suite.

— J'estime, dit Kovask que le bonhomme n'a qu'une importance relative. Nous avons besoin de lui pour établir la culpabilité de Montale. Il n'a été qu'un occasionnel dans toute cette histoire. Pourquoi ne pas lui mettre le marché en main ? Ses confidences, contre une accusation en règle de son patron.

— Essayons, dit de Megli. Cesare, à vous de jouer.

Le gros homme alla sonner au porche arrondi. Le piano cessa de jouer et l'ingénieur se pencha par la fenêtre :

— Qui est là ?

— Onorelli.

Le petit homme resta immobile penché vers le bas de sa maison. Les deux officiers de marine restaient invisibles.

— Que se passe-t-il ?

— Je ne peux pas le crier, dit Cesare. Est-ce que vous m'ouvrez, oui ou non ?

— J'arrive.

Bientôt le visage blanc de Galli apparut en haut des marches. L'ingénieur descendait lentement.

— Je ne comprends pas votre visite nocturne.

— Quand je vous l'aurai expliquée, vous ne regretterez pas, dit Cesare avec un ton mystérieux.

L'homme portait une robe de chambre en tissu léger et gardait une main dans sa poche. Il eut un petit rire forcé mais intentionné.

— L'endroit est assez désert et lorsque je reçois des visites aussi tardives je prends toujours une arme, annonça-t-il. On ne sait jamais.

Le chef des vigiles ne s'en laissa pas compter.

— Vous pensez me recevoir dans la rue ?

— J'ouvre.

Ce fut rapide et Kovask admira la technique de Cesare. En se faufilant dans l'ouverture restreinte du portail il avait coincé le bras du chef de la sécurité. Le pistolet tomba sur l'allée cimentée qui conduisait au garage construit dans la roche.

— Vous êtes fou ! piailla Galli.

— Du calme, mon vieux, dit Kovask en ramassant l'arme tandis que de Megli encadrait le petit homme. Nous avons à discuter.

— Ce sont des méthodes inadmissibles.

— Pas plus que de recevoir un collègue de travail avec un 6.35, répondit Cesare. Allons, montons là-haut.

Encadrant l'ingénieur, ils escaladèrent les marches, pénétrèrent dans une sorte de patio puis dans la pièce encore éclairée, un petit salon meublé avec une certaine mignardise, c'est du moins ce que pensa Kovask. Un piano à queue était installé au centre.

— Rendez-moi mon arme ! glapit l'ingénieur une fois au centre de la pièce. Sinon j'appelle la police.

— Elle sera ravie d'avoir l'occasion de pénétrer ici, dit Luigi de Megli.

L'homme se troubla, essaya de donner le change.

— Je ne vous connais pas, vous.

— Capitaine de corvette de Megli, en mission spéciale pour le compte de l'amirauté.

— Ah ! C'est pour l'histoire de l'ELBA. Il était inutile d'assiéger ma villa et de me briser le poignet pour me prendre cette arme. Onorelli, rendez-la-moi.

Le gros homme la faisait sauter dans sa large main. Les deux officiers regardaient l'ingénieur en silence et ce dernier finit par se sentir mal à son aise.

— Que me voulez-vous ?

— À combien était réglé le compresseur, le 2 juin au soir ? demanda Kovask. Quelle pression ?

Galli fronça le sourcil.

— Je n'en sais rien. Entre six et dix bars.

— Ce compresseur peut donner davantage. Jusqu'à cinquante bars, je crois.

Ce qui fit hausser les épaules de Galli.

— Pour la peinture c'est inutile. Huit bars sont largement suffisants.

— Combien faudrait-il pour l'enflammer ?

— Je l'ignore. Peut-être plus de cinquante bars.

Kovask sourit. De Megli aussi et Cesare concentrait toute son attention.

— Mais si une couche de fuel avait été déposée sur la peinture ? Il suffit de trente-cinq bars pour l'enflammer, lui ?

Onorelli comprenait vite. Il fit un pas en avant.

— Fumier, je sais maintenant comment tu t'y es pris. Rien de plus facile, hein ? Soupape bloquée, pression anormale en réglant le compresseur sur quarante ou cinquante.

— Attendez, Onorelli, vous n'y êtes pas tout à fait. À quelle heure allumez-vous les projecteurs du chantier ?

— À la tombée de la nuit. Le 2 juin, vers huit heures et demie, neuf heures.

— Ce qui a mis le compresseur en route. Au ralenti puisque seulement branché sur le courant ordinaire par le signore Galli. Mais la pression s'élevait suffisamment pour obtenir une belle explosion une heure plus tard. Le bruit fait par l'appareil était infime.

Onorelli explosa.

— De plus il est protégé par un bâti. Même à pleine puissance il fait moins de bruit que les autres. Alors mon salaud ? Le compresseur n'était pas relié aux réservoirs ?

— Un seul l'était, dit Kovask. Il a explosé et le feu a dû se transmettre par les soupapes aux autres containers. Ouvertes celles-là bien sûr.

Galli, très pâle, le front luisant de sueur, les regardait avec des yeux exorbités.

— Mais vous êtes fous. Et vous m'accusez de ça ?

— Il fallait un technicien et une peinture inflammable. Ne soyez pas plus royaliste que le roi mon vieux, ajoutait Kovask. Bruno Fordoro a avoué qu'il ne s'était pas cassé la jambe dans un accident. On la lui a cassée.

Kovask fit deux pas vers le petit homme.

— Ugo Montale, votre patron.

— Je ne connais pas cet homme.

L'Américain éclata de rire.

— Vous expliquerez pourquoi on a relevé votre nom dans ses papiers.

— C'est faux.

Il criait d'une curieuse voix de fausset qui amenait un sourire méprisant sur les lèvres lippues de Cesare.

— Vous ne pouvez nier. On poursuit les recherches et on découvrira combien il vous a payé pour ce sabotage. Un ou deux millions certainement.

Galli trépinait sur place.

— Vous essayez de me faire avouer ce que je n'ai jamais fait. Sortez d'ici ! Sortez !

— Nous attendons la police qui doit nous rejoindre ici, dit Luigi de Megli. Nous espérions pouvoir nous entendre, mais du moment que vous vous obstinez, il n'y a plus qu'à laisser l'affaire se développer. Vous avez déjà eu maille à partie avec elle ?

— C'est ce salaud qui vous a renseigné ? dit Pietro Galli en désignant le chef des vigiles. Il est jaloux. Il est trop avare pour payer une fille et trop hideux pour les avoir à l'œil.

Onorelli sursauta et leva la main. La gifle projeta le petit homme sur le clavier ouvert du piano, et plusieurs notes retentirent lugubrement.

— Restons tranquilles, dit Kovask. Installons-nous dans ces fauteuils et attendons la police.

Galli se redressa, frottant sa joue. La grosse main de Cesare y avait laissé une trace d'un rouge sang, alors que le reste du visage restait blafard.

— Pourquoi vous en prenez-vous à moi ? gémit-il en se laissant tomber sur le tabouret.

— Nous voulions gagner du temps. Nous supposons que c'est la première fois que vous vous laissez aller à un acte aussi regrettable. Nous ne sommes pas là pour traquer les exécutants. Il nous faut la tête. Essayez de nous aider. Est-ce Emma Fordoro qui vous a aguiché ?

L'homme détourna les yeux.

— Oui n'est-ce pas ? Et puis, ils vous ont certainement payé.

Cesare alluma un de ses petits cigares. Kovask sortit une cigarette et se leva pour en offrir une à l'ingénieur.

— Vous allez lutter pourquoi ? L'affaire passera au contre-espionnage, au S.I.M., vous serez arrêté. Ils peuvent vous retenir des jours et des jours ; la direction de la *Scafola* ne vous reprendra pas.

L'Américain revint s'asseoir.

— Pourquoi ? Pour qui ?

D'un clin d'œil, l'officier italien lui fit comprendre qu'il était sur la bonne voie.

— Nous cherchons plus haut, mon vieux. Dans tous les pays de l'Europe, des cargos du type ELBA sont en construction.

— Je sais, dit l'ingénieur. J'ai visité un chantier anglais à Glasgow. Un mois avant que ne commence la construction de l'ELBA. Vu les circonstances spéciales de cette entreprise, la direction voulait appliquer de nouvelles mesures de sécurité.

— Un peu partout il y a eu des incidents bizarres à propos de ces navires en chantier. Le plus grave est celui qui est arrivé ici. Nous voulons empêcher les autres.

Galli fumait sa cigarette avec des mines qui énervaient Cesare

Onorelli. Kovask surveillait ce dernier du coin de l'œil et, quand il le vit marcher vers l'ingénieur, il s'interposa.

— Laissez-moi lui faire une grosse tête à ce singe-là. Il se fout de nous et, avec vos propositions, il va s'en tirer blanc comme neige.

— Allez vous asseoir, fit Kovask durement.

L'ingénieur soupira de soulagement. Il avait certainement peur des coups.

— Nous ne disposons plus guère de temps, signore Galli. Reconnaissez-vous les faits tels que je vous les ai exposés ?

Le petit Italien passa un doigt sur ses lèvres sèches, éteignit sa cigarette dans un cendrier.

— Je connais les Fordoro, dit-il. Depuis plusieurs mois. Emma est venue me voir ici, un après-midi. Son mari avait dû se rendre à Rome. Elle est restée jusqu'au lendemain matin.

Il parut sourire légèrement au souvenir des heures passées en compagnie de la jeune femme.

— C'est peu de temps après, que j'ai eu cette malheureuse histoire avec une petite prostituée du port. Bien sûr, elle n'avait que quinze ans.

— Peut-être moins, ricana Onorelli.

Kovask le regarda fixement et le gros vigile se tut.

— Maintenant que j'y songe, il se pourrait que cette petite m'ait été envoyée. J'ai eu l'impression de tomber dans un traquenard. Elle accepte moyennant vingt mille lires de me suivre ici. Nous étions sur ce canapé lorsqu'elle se met à crier. Les parents surgissent, le père, un homme terrible, m'a même frappé. La police est arrivée. J'étais coincé. J'ai signé une reconnaissance de dettes de deux millions.

Le lieutenant commander songeait que les méthodes de ce réseau inconnu se ressemblaient. Bruno Fordoro d'abord, puis Galli. Ils étudiaient longuement chaque cas, découvraient le point faible des hommes dont ils avaient besoin.

— C'est assez classique, reconnaissait Galli. Emma m'a dit qu'elle pouvait me procurer un million tout de suite et l'autre, au bout de quelque temps. J'étais quand même aux abois. Je ne l'ai pas tellement crue, lorsqu'un jour elle m'a apporté cent billets de dix mille lires de la part de son patron, Ugo Montale.

— Vous l'avez rencontré alors ?

— Deux jours plus tard.

Galli se leva et Cesare se ramassa sur lui-même, prêt à bondir.

— Je boirais bien un verre.

— J'y vais, dit le chef des vigiles. À la cuisine ? Bien.

L'ingénieur poursuivit.

— Cet homme m'a expliqué très franchement que, tout en travaillant pour l'école internationale par correspondance, il faisait

également du renseignement économique et commercial pour une société anglaise. Nos méthodes de travail et nos secrets l'intéressaient. Je lui ai fourni quelques détails sur la soudure des coques, et également sur l'élimination de l'électricité statique dans une construction où de si nombreux métaux sont employés. Rien de bien grave.

Cesare revenait avec une bouteille de Cinzano blanc sortant du réfrigérateur et couverte de buée, et quatre verres. Il déboucha la bouteille, fit bonne mesure avant de servir chacun, même Galli. Ce dernier but presque d'un trait, et le chef des vigiles lui remplit à nouveau son verre.

— Oui, rien de bien grave. De quoi me faire ficher à la porte, malgré tout, mais ces petites astuces que j'indiquais m'appartenaient autant qu'à la société. Malgré tout, ces révélations me liaient et, quand j'ai eu besoin du deuxième million, pour les parents de la petite garce, Ugo Montale m'a demandé de saboter la construction de l'ELBA.

Il se tut, avala une gorgée de Cinzano et prit ses cigarettes.

— Il y a cinq semaines de cela. J'ai d'abord refusé. Une semaine durant ils ont fait pression sur moi. Un jour j'ai été convoqué à la Direction. On m'a demandé des précisions sur mes rencontres avec des agents de sociétés étrangères. Je me suis affolé, j'ai vu qu'ils iraient jusqu'au bout. En même temps le père de la fille me menaçait. Je le rencontrais tous les jours devant chez moi, en ville. J'ai cédé et j'ai proposé plusieurs plans. Ce fut celui du fuel à la surface de la peinture qui a été accepté. Tout a été combiné pour que Fordoro soit mis hors de combat.

Galli haussa ses épaules fluettes.

— Emma l'avait jugé inutilisable. Je ne sais pas comment ils s'y sont pris, mais le jour J, il s'est cassé la jambe. La suite, vous la connaissez.

— Cet après-midi vous avez reçu un coup de fil d'Ugo Montale.

L'ingénieur le regarda avec attention.

— Vous savez beaucoup de choses.

— Il vous a dit que je me doutais de quelque chose et vous êtes allé renverser un bidon de fuel dans le bâtiment E ?

— Voilà. Dès le début j'ai pensé que vous n'étiez pas un enquêteur ordinaire. Vous vous moquiez de certains détails pour vous pencher sur d'autres.

Kovask ne chercha pas à duper plus longtemps ses compagnons.

— Une telle affaire s'est déjà produite voici quelques années à bord d'un porte-avions. Le même procédé a été utilisé pour détruire une partie de la catapulte. Je n'avais pas participé à l'enquête, mais j'en ai lu le compte rendu.

Un silence suivit. Galli fumait nerveusement en regardant les deux officiers de marine. À la fin il n'y tint plus.

— Qu'allez-vous faire de moi ?

— Vous avez de la chance, répondit de Megli. L'enquête des assurances est pratiquement close et elles vont payer. Vous allez vous remettre au travail et essayer de rattraper le temps perdu. Évidemment, il me faut l'accord de mon collègue.

Kovask inclina la tête, se fit ironique.

— Oui, puisque j'économise ainsi les crédits du département.

— Vous vous en tirerez avec une déclaration authentifiée par les témoins présents, ajouta de Megli.

Onorelli grogna. Il n'était certainement pas d'accord. Sa haine de l'ingénieur ne désarmait pas et il aurait aimé que Galli soit traîné devant la justice.

— Vous êtes plus cléments que les types du F.B.I., dit-il soudain à Kovask qui savait à quoi il faisait allusion.

De Megli intervint.

— J'espère que le signore Galli comprendra cette mesure. Ce qu'il a fait mérite cinq ans de prison. Et je doute qu'il retrouve ensuite un emploi quelconque.

— Que ferez-vous si Montale vous téléphone ?

Galli tressaillit.

— Rien. Faut-il vous prévenir ?

— Inutile. Je vous conseille de vous enfermer chez vous, jusqu'à demain matin. Nous espérons en avoir terminé d'ici là.

Kovask se savait exagérément optimiste. Depuis son coup de téléphone à la clinique, Ugo Montale devait être sur ses gardes. Peut-être, avait-il même quitté Gênes. Le retrouver ne serait pas aisé, mais il restait une faible chance de remonter jusqu'à la tête du réseau.

— Lorsque vous aviez des entrevues avec Ugo Montale, à quel endroit se passaient-elles ?

— Toujours à son bureau de la rue du vingt-cinq avril.

— Vous ne connaissez pas son adresse personnelle ?

— Non.

Ils ne l'avaient pas demandée à Bruno Fordoro. Quand ils furent sortis de la villa, Cesare se retourna vers lui et resta immobile durant quelques secondes.

— Allons, mon vieux, dit Kovask. Vous allez pouvoir songer à votre prochain retour aux U.S.A.

Le gros Italien consentit à sourire.

CHAPITRE V

Ce ne fut que le lendemain que le domicile d'Ugo Montale fut découvert. Interrogé dans la nuit par Kovask et ses compagnons, Bruno Fordoro le chimiste n'avait pu donner aucune explication précise sur la villa occupée par le directeur de l'agence T.A.S.A. Les trois hommes s'étaient bien gardés de lui annoncer que sa femme avait disparu de leur studio au 117 de la via Cairoli.

La police pénétra dans les bureaux de l'agence très tôt le matin et une perquisition en règle, à laquelle assistèrent les deux officiers de marine, commença.

Kovask, appuyé contre la banque de la pièce de réception, fumait, le visage sombre, lorsque de Megli, sortant du bureau de Montale, lui annonça qu'ils avaient l'adresse personnelle du personnage.

— Une villa louée meublée.

— Désirez-vous y aller ? Nous ne trouverons rien.

— Un inspecteur est allé chercher un serrurier. Peut-être aurons-nous un peu de chance.

L'Américain se décolla de la banque et suivit le capitaine de corvette.

— Ils ont dû filer hier au soir, après ce coup de fil à la clinique. Malgré elle, l'infirmière a dû se trahir dans ses réponses. Nous étions en train d'interroger Fordoro.

La villa se trouvait dans la banlieue est. L'inspecteur délégué s'y trouvait déjà avec le serrurier et deux autres policiers.

— Nous allons relever les empreintes, dit-il.

Grâce à la poussière qui régnait dans le reste de la maison, ils établirent que Montale n'utilisait que le rez-de-chaussée. Ce qui réduisit l'étendue de leurs recherches. Elles furent négatives.

— Il ne nous reste plus qu'à filer à Rome au siège de la T.A.S.A., dit Luigi de Megli.

Il fut surpris par l'expression de son collègue.

— Pas d'accord ?

— Si, mais il vaut mieux expédier là-bas la police pour ne pas trop affoler notre monde. Les inspecteurs poseront quelques questions sur Ugo Montale, n'essayeront pas d'aller trop loin. Pendant ce temps nous nous rendrons à Monfalcone. Il y a, là-bas, un cargo du type ELBA en construction.

— Vous croyez qu'ils vont tenter quelque chose ?

— Pourquoi pas ? Les chantiers de Monfalcone ont été, jusqu'ici, à l'abri des incidents qui se sont produits un peu partout en Europe.

— J'aurais préféré remonter la filière de la T.A.S.A. Une bande de salopards se cache dans cette organisation internationale.

Kovask essaya de se montrer persuasif :

— Justement, elle se cache parmi le personnel d'une école par correspondance, honorablement connue depuis plus de soixante ans. Si nous étions sûrs que toute la T.A.S.A. fût contaminée, notre enquête deviendrait facile. Il suffirait de se rendre au siège social à Londres pour mettre la main sur tout le paquet.

— Montale avait certainement un correspondant à Rome.

— Je ne le nie pas. Seulement le gars va se mettre en veilleuse. Mais, si une action quelconque est engagée contre les chantiers de Monfalcone, il est obligé de laisser faire.

Il accentua encore ses paroles :

— Voyez ce qui s'est produit ici. Le sabotage de l'ELBA a été un travail de longue haleine. Mariage de cette fille avec le chimiste, compromission de Pietro Galli dans une affaire de mœurs.

Le visage du capitaine de corvette s'illumina.

— Vous voulez dire qu'il suffira de repérer les anomalies dans les habitudes de certains membres du personnel ? Ce sera long ?

— Pas tellement. Monfalcone est une petite ville. Dans ce genre de patelin, tout se sait vite et la police locale nous fournira certainement des renseignements intéressants.

Deux heures plus tard, ils quittaient Gênes à bord de la *Giuletta* de Luigi de Megli. On n'avait pas retrouvé la trace de Montale et d'Emma Fordoro, mais leur signalement avait été transmis aux forces territoriales, aux forces mobiles, aux *celeri*, aux carabinieri et à toutes les polices spécialisées.

— Difficile de passer au travers d'un tel réseau, dit Luigi en fonçant à cent-vingt sur l'autoroute de Milan. Ils finiront par se faire arrêter, tôt ou tard.

Kovask n'en était pas tellement certain.

— Ils peuvent avoir filé par la mer. Ce Montale devait être un type organisé qui devait avoir autre chose à se reprocher qu'un simple sabotage, en partie raté.

— D'accord avec vous. Il devait couvrir un réseau s'étalant sur plusieurs provinces. Mais, ce que je trouve le plus curieux dans cette histoire, c'est le mariage de la fille avec le chimiste. Il n'a joué qu'un rôle involontaire dans cette histoire.

— Peut-être l'avaient-ils mal jaugé au départ, répondit Kovask qui cependant resta songeur par la suite.

Il finit par trouver une réponse valable.

— De gré ou de force, il se trouvait compromis dans cette affaire.

Les deux compères auraient pu, alors, le forcer à travailler pour eux, peut-être à fabriquer des explosifs. Il est très attaché à cette fille et aurait fini par céder.

De Megli grogna une vague approbation.

Ils arrivèrent à Monfalcone en fin d'après-midi, après un arrêt d'une heure pour manger un morceau. Le chef de la police locale les attendait en compagnie d'un lieutenant des forces mobiles. De Megli avait fait le nécessaire depuis Gênes pour qu'ils trouvent déjà des renseignements en arrivant sur place.

Le chef de la police nommé Sacchi, leur présenta le lieutenant Ferrone.

— Suite aux instructions que j'ai reçues ce matin, j'ai dressé une liste d'une vingtaine de personnes, hommes et femmes, travaillant aux chantiers en question, et qui pour diverses raisons ont attiré sur elles l'attention de mes hommes et de ceux du lieutenant Ferrone.

Ce dernier, long et sinistre dans son uniforme, donna un coup de menton pour approuver.

— Vingt personnes, s'écria Luigi. Eh bien ! voilà du travail sur la planche.

— Parmi eux, se trouvent des dirigeants syndicaux qui...

— À éliminer, dit Kovask. Les gens que nous traquons ne les utilisent que dans de rares occasions. En fait, le pourcentage est extrêmement faible, à l'exception des grèves politiques.

— Je les ai marqués d'une croix, dit le lieutenant Ferrone. Pour les autres, nous avons donné une petite indication.

En face du nom d'une certaine Maria Pagan, Kovask amusé lut : reçoit chaque soir un homme différent dans son appartement. Profession, manipulatrice.

— Nous emportons cette liste, dit-il. Nous avons besoin de repos et d'un repas. Dès demain, nous vous contacterons.

Le soir, dans la chambre d'hôtel de Kovask, ils sélectionnèrent quatre noms. Trois hommes, une femme.

Cette dernière se nommait Rosa Choumanik et travaillait aux chantiers comme monteuse d'appareillages électriques. Elle était d'origine yougoslave et redoutait d'être renvoyée dans son pays qu'elle avait quitté cinq ans plus tôt.

— Possibilité de chantage, dit Luigi. Il nous faut la retenir.

— Son métier lui permet de pénétrer à l'intérieur du cargo. Au fait, comment doit se nommer ce dernier ?

— OLBIA.

Giulio Dallafavera, chef de l'atelier de soudure, avait, depuis quelques mois, une vie agitée.

Il avait renvoyé sa femme chez ses parents, passait son temps dans les bistrots, cherchait de mauvaises querelles à n'importe qui.

— Le chef de la police a puisé dans ses rapports, constata Kovask, mais nous ne lui avons guère laissé le temps d'agir autrement. Si ce Dallafavera a mauvaise conscience, son attitude s'explique. Reste à savoir pourquoi il a éloigné sa femme.

— Carlo Caburi, énonça Luigi, ingénieur électricien. Passe ses week-ends au *Lido*. Réputation de gros joueur.

Kovask eut un sourire écœuré.

— Si c'est lui on peut dire qu'ils ne cherchent pas l'originalité. J'ai déjà connu au moins une dizaine d'espions amateurs qui auraient vendu père et mère pour continuer à jouer.

— Enfin notre troisième homme. Giovanni Galtore, technicien en isolation thermique et sonore. Le policier a marqué « cas spécial ». Nous en saurons davantage demain.

L'un et l'autre passèrent une excellente nuit, se retrouvèrent dans la salle à manger du petit hôtel pour un déjeuner copieux.

— J'étais sûr que Galtore vous intriguait, dit le chef de police quand ils l'eurent rejoint au commissariat. Je ne pouvais expliquer en totalité pourquoi cet homme est suspect.

Il accepta une cigarette et commença son récit :

— L'an dernier, un enfant de huit à neuf ans s'est noyé dans le port, au moment de la sieste. Personne, sauf Galtore, parmi les six personnes présentes ne savait nager. Les sauveteurs sont arrivés trop tard. Ce n'est que le lendemain qu'on a commencé à murmurer dans la ville. Je me suis rendu chez lui, il habite un petit garni dans la rue principale et je l'ai interrogé. Comme je le menaçais de l'inculper pour non-assistance à personne en danger, il m'a sorti un certificat médical signé du jour même. Le médecin affirmait qu'il souffrait du foie, depuis plusieurs jours ce qui lui donnait de l'hydrophobie.

Kovask et de Megli échangèrent un bref regard. Ils étaient assez déçus.

— Attendez, ce n'est pas tout. Cet hiver, un cycliste a été renversé par une voiture, un dimanche soir. L'automobiliste a filé. Le blessé, assez grièvement atteint, pouvait cependant appeler au secours. Un type en Vespa s'est arrêté, l'a regardé. Le blessé lui a demandé de prévenir une ambulance. L'inconnu est reparti.

— L'ambulance n'est jamais venue ?

— C'est la police routière qui l'a finalement secouru. Une chance sur cette petite route déserte.

— Et le blessé a donné la description de Galtore ?

— Oui. Je suis allé le trouver. Il m'a répondu qu'il n'avait pas quitté sa chambre, durant tout le dimanche.

Les trois hommes fumèrent en silence. Le cas de Giovanni Galtore était vraiment exceptionnel. Pourquoi, en deux fois, et dans des circonstances faciles, avait-il refusé d'apporter son aide à une

personne en danger de mort ?

— Évidemment, je ne pouvais trop pousser mon interrogatoire. Un certificat médical, la première fois, l'absence de preuves, la seconde, me l'interdisaient. Finalement, j'ai classé les deux affaires et ce n'est qu'hier que j'ai pensé à lui comme suspect.

— Nous en avons sélectionné quatre, dit Kovask, et il ne faut pas nous laisser fasciner par l'étrange comportement de Galtore.

Pendant une heure ils discutèrent de Rosa Choumanik et des deux autres hommes.

Sacchi demanda des précisions sur tous les quatre à la direction des chantiers. De Megli, l'écouteur à l'oreille, prenait des notes rapides.

— Bon, résumons-nous. Nous pouvons éliminer l'ingénieur électricien Carlo Caburi. Il dispose d'une coquette fortune, possède même des actions des chantiers. Son salaire est assez élevé, car il est un excellent technicien. Près de quatre cents mille lires par mois, ce qui est vraiment bien dans notre pays.

Kovask sourit. Tous les Européens s'imaginaient que les salaires aux États-Unis étaient astronomiques.

— Il joue, mais arrive à équilibrer ses gains. Il aurait mis au point une martingale.

— Une sorte d'expérience pour lui ?

— En quelque sorte oui, répondit le capitaine de corvette. Giulio Dallafavera, lui, est un type un peu bizarre. Il a renvoyé sa femme, car toutes ses grossesses se terminent par des fausses couches. Il paraît que c'est un drame pour le couple qui désire avoir des enfants. Il aurait demandé à sa femme d'aller se reposer six mois chez ses parents, du côté de Milan. Bien sûr, il boit et a eu quelques histoires. Mais c'est un excellent ouvrier.

Il laissa tomber ses notes.

— Et les deux autres ? demanda Kovask.

— La Direction n'a que de vagues renseignements. La femme passe inaperçue et Galtore ne travaille que depuis quelques mois. Il aurait été en sana plusieurs années. Il connaît son métier semble-t-il, mais ces années d'interruption l'ont handicapé. Rien à signaler.

Sacchi leur fournit l'adresse de l'homme et celle de la femme.

— Tous deux habitent des garnis. Nous opérons un contrôle sévère à cause de la proximité de la zone libre de Trieste. Des tas de Yougoslaves essayent de s'infiltrer. Certains vivent cachés des semaines et des mois chez des compatriotes, jusqu'à ce que le loueur se lasse, si ses locataires ne sont pas généreux.

Il ouvrit un classeur, en tira une fiche.

— Voici, Rosa Choumanik.

Trente ans certainement, de fines rides aux tempes et au coin de la bouche. Des yeux tranquilles. Une assez belle fille marquée par la vie.

— Pour Galtore, je n'ai rien. Imaginez un type de taille moyenne, visage long et yeux creux. Chauve en partie, avec le reste des cheveux noirs et raides. Pas tout à fait trente ans.

Les deux officiers allèrent à pied jusqu'au port voisin, tout en échangeant quelques réflexions et en essayant d'établir un plan. Depuis Gênes, de Megli avait renoncé à sa tenue et ils passaient inaperçus, au milieu des touristes.

— Pour la femme, nous pouvons nous présenter comme des fonctionnaires de la préfecture provinciale.

— En principe, dit Kovask, les réfugiés politiques ne sont pas admis à proximité de la frontière de leur pays d'origine ?

— C'est aussi valable en Italie.

— Pourquoi ne pas lui faire passer un test ? Lui dire qu'elle doit quitter la province sous quarante-huit heures pour une autre plus éloignée.

Le visage de son compagnon exprimait sa répugnance.

— Si elle est innocente, ajouta Kovask, c'est assez moche, mais nous pourrions toujours rattraper le coup.

— Si, en attendant, nous allions consulter le dossier médical de Giovanni Galtore ? Il a passé plusieurs années en sana. Nous pourrions téléphoner à cet établissement pour obtenir d'autres renseignements.

Grâce aux laissez-passer dont ils disposaient, ils purent pénétrer dans les chantiers situés à deux kilomètres de la bourgade. Ils étaient nettement plus importants que ceux de la *Scafola* à Gênes. Plusieurs bâtiments étaient en construction ou en cale de radoub.

Kovask éprouva quelque surprise en découvrant que la responsable du service de santé n'était autre qu'une sœur. Luigi de Megli lui parla avec un très grand respect.

Elle sortit le dossier de Galtore.

— Il a été admis dans un sanatorium français, mais nous n'avons jamais reçu son dossier. De toutes façons, il a été visité régulièrement par notre médecin et la visite d'admission est très sévère. S'il travaille ici, c'est qu'il est guéri. Le sanatorium français ? Saint-Hilaire du Touvet, dans l'Isère.

Kovask se pencha et repoussa une feuille qui lui masquait une photographie. Il put observer l'étrange visage de Galtore, à la fois romantique et énigmatique.

— Je vais écrire aujourd'hui même pour réclamer ce dossier, dit la sœur. Il est inadmissible que nous n'en ayons pas une copie.

Les deux hommes se comprirent à un regard.

Ils avaient trouvé la raison de prendre contact avec le technicien.

— Nous vous remercions ma sœur, dit de Megli.

Ils sortirent et traversèrent les chantiers jusqu'à la route où la Giulietta les attendait.

— Étrange, dit Kovask. Pourquoi se serait-il fait soigner en France ? Je me demande si ce n'est pas une façon de camoufler un séjour en prison.

— Ou à l'étranger, dit son collègue italien. La voiture démarra lentement en direction de la petite ville.

— Inutile de l'attendre à midi, j'ai remarqué l'existence d'une cantine. À moins qu'il ne fasse l'aller et retour sur son scooter.

— Et la fille ? Ce soir également ?

— On peut toujours tenter notre chance à midi. Les femmes seules répugnent souvent à manger sur le lieu de leur travail. Nous allons la guetter dans son quartier.

À partir de midi, la voiture stoppée dans l'ombre d'une petite place aux platanes poussiéreux, ils attendirent.

— Alors, on lui demande de quitter la région sous quarante-huit heures ?

Kovask mordait sa lèvre inférieure, indécis. Si cette femme n'avait rien à se reprocher, il serait odieux de l'arracher à un emploi et une tranquillité pour lesquels elle avait quitté sa patrie cinq années plus tôt.

— Nous allons sonder le terrain. Peut-être, aurons-nous une intuition dès le départ.

Ils la reconnurent tout de suite et gardèrent pour eux leurs réflexions. Rosa Choumanik, dans sa robe légère de coton, avait beaucoup de chic. Elle passa non loin d'eux. Son corps était celui d'une fille sensuelle.

Elle pénétra sous un porche, suivit le couloir qui menait à une cour intérieure pavoisée de linges de lessive. Ils la virent monter un escalier de bois.

— Allons-y tout de suite, dit Kovask.

Dans la cour, plusieurs familles déjeunaient en plein air et on les regarda avec curiosité. Ils se dirigèrent sans hésitation vers l'étroit escalier aux marches encombrées de détritits et de jouets d'enfants.

CHAPITRE VI

Rosa Choumanik vint ouvrir la porte vitrée masquée d'un rideau à fleurs qui donnait sur la galerie. Son regard alla de l'un à l'autre tandis que sa poitrine trahissait son émotion.

— Signora, nous sommes des fonctionnaires de la préfecture provinciale, dit Luigi de Megli. Pouvons-nous vous entretenir un instant ?

Trois gosses immobilisés à moitié escalier, la serviette autour du cou et barbouillés de sauce tomate, suivaient la scène les yeux ronds.

— Entrez, dit la jeune femme.

L'unique pièce était éclairée par une étroite fenêtre donnant sur un terrain vague. Malgré la pauvreté des meubles et la vétusté des murs, l'endroit n'était pas désagréable. Quelques couleurs vives, un bouquet de fleurs, une bonne odeur de cuisine lui donnaient du charme...

— Asseyez-vous, murmura-t-elle tandis qu'elle restait debout de l'autre côté de la table. Maintenant, son visage s'était complètement décoloré et les marques d'une vie difficile s'y faisaient plus visibles encore.

— Vous avez quitté votre pays, la Yougoslavie, voici cinq ans, dit Luigi en faisant mine de consulter son calepin.

Elle répondit d'un signe de tête.

— Pour des raisons politiques ?

— Oui. J'étais sur le point d'être arrêtée pour propagande antigouvernementale.

D'une voix mal assurée elle ajouta :

— Mais, depuis que je suis en Italie...

— Nous savons. En fait jusqu'à présent vous avez bénéficié d'une certaine indulgence due certainement à l'incurie de quelque fonctionnaire.

Très inquiète, elle attendait la sentence.

— Il est une règle qui dit qu'un réfugié politique ne peut habiter à moins de cent kilomètres de la frontière de son pays d'origine. Ici, vous transgressez fortement cette loi, puisque la Yougoslavie n'est qu'à quelques kilomètres.

Ils eurent l'impression qu'elle était soulagée.

— Vous voulez dire qu'il me faudra partir ?

— Oui, sous quarante-huit heures certainement.

La jeune femme inclina la tête.

— Bien. On dois-je aller ?

L'un et l'autre furent frappés par cette résignation et cette bonne volonté. Luigi de Megli paraissait assez embarrassé.

— C'est en faisant un contrôle des étrangers que nous avons relevé votre nom. Vous n'êtes absolument pas soupçonnée d'activités politiques et la police locale n'a pas à se plaindre de vous. Nous allons demander des instructions détaillées avant de vous préciser ce que vous devez faire. Vous travaillez ici et avez un logement. Il vous sera peut-être dur de quitter tout cela ?

Elle sourit doucement.

— J'ai aussi quitté mon pays et mon emploi.

— Que faisiez-vous là-bas ?

— J'étais médecin.

Luigi baissa les yeux vers son carnet et ils restèrent silencieux tous les trois, troublés par ce que le mot évoquait. Serge Kovask regardait les longs doigts de la jeune femme. Ils avaient dû être très élégants autrefois avant de former, notamment le pouce et l'index, une sorte de spatule durillonnée.

— Ici, je n'ai pas le droit d'exercer.

— En quoi consiste votre travail ? demanda Kovask en s'efforçant de dissimuler son accent.

— Je monte tout le petit appareillage, là où, paraît-il, il faut les doigts d'une femme, répondit-elle avec une imperceptible amertume.

Mais tout de suite elle se hâta d'ajouter :

— Je ne me plains pas et je me plaisais même ici.

Luigi décida d'aller plus loin, espérant que son collègue américain serait d'accord :

— N'avez-vous jamais été contactée par des organisations politiques, voire par des individus aux intentions louches ?

Il ajouta précipitamment :

— Je ne veux pas dire, intéressés par votre qualité de femme.

Rosa sourit.

— Des exilés ont essayé de m'entraîner dans leur cercle, mais ces réunions sont tristes. Je n'y suis allée qu'une fois. Pour le reste, je ne vois pas ce que vous voulez dire.

Kovask, désireux de montrer son accord à l'Italien, précisa lui-même :

— Les chantiers de l'Adriatique travaillent pour la défense nationale italienne. Vous ne l'ignorez pas ?

— Non. Nous sommes étroitement surveillés par les gardiens.

— Ne vous a-t-on jamais demandé des précisions sur les constructions en cours ?

Elle réfléchit. Son visage avait retrouvé son calme et elle était vraiment belle.

— Non. D'ailleurs n'importe qui peut avoir une idée de ce qui se passe sur les chantiers.

— Certains détails sont gardés secrets par les promoteurs. N'a-t-on jamais essayé de vous faire parler ?

— Des voisins, des relations. Mais rien de grave.

Les deux hommes se levèrent.

— Dois-je me tenir prête à quitter les lieux sous quarante-huit heures ? demanda-t-elle.

Les deux hommes se regardèrent.

— Oui, répondit Luigi, mais ne donnez aucun congé, ni à votre propriétaire, ni à votre employeur.

— Bien, dit-elle. Je ferai selon vos conseils.

Ce ne fut que dans la voiture qu'ils échangèrent leurs réflexions, tout en roulant vers leur hôtel.

— Je la crois innocente, dit Luigi. Mais, ce n'est qu'une intuition. Avec tout ce qu'elle a vécu elle peut être devenue une parfaite comédienne dans l'art de la dissimulation.

— De toute façon il lui faudra prendre une décision durant ces quarante-huit heures. Nous avons besoin du chef de la police pour la faire filer.

Luigi rangeait la Giulietta devant leur hôtel.

— Nous essayerons de le trouver à l'heure de la sieste.

Sacchi avait les yeux lourds de sommeil, lorsqu'ils furent introduits dans son bureau.

— Vous avez du nouveau ?

— Pas grand-chose. Nous avons besoin de vous pour surveiller la Yougoslave à la sortie des chantiers ce soir.

Le policier les regardait l'un et l'autre avec curiosité.

— Et Galtore ?

— Nous allons nous en occuper, dit de Megli, Sacchi hésita puis sortit un papier d'un tiroir.

— Ce matin, après votre départ, je me suis permis de me livrer à une petite enquête auprès du propriétaire de notre individu.

Il se gratta la gorge avec une certaine gêne, car ses visiteurs lui opposaient des visages fermés.

— Il paraît qu'il se livre chez lui à des expériences. Il dispose de tout un matériel qu'il commande, chaque fin de mois, à Rome, dans une maison spécialisée. Le propriétaire reçoit les colis, et un jour Galtore s'est fâché parce que le contenu avait été brisé.

Il eut un rire gêné.

— Le propriétaire craint même qu'il ne fasse exploser la maison, un de ces jours.

De Megli se pencha en avant.

— J'espère que vous n'avez pas demandé à visiter son logement ? Si

notre homme est suspect, il doit être sur ses gardes et disposer des indices lui permettant de savoir si quelqu'un est entré chez lui.

Sacchi protesta en levant les bras vers le plafond.

— Non, bien sûr. Je connais l'importance de cette affaire et je ne voudrais pas en compromettre la conclusion.

Les deux hommes n'en étaient pas tellement persuadés, et en sortant de Megli murmura, les dents serrées :

— Quel imbécile ! Si jamais l'autre se doute de quelque chose...

— Espérons qu'il ne revient pas à midi et qu'il déjeune à la cantine.

Le même soir ils procédèrent pour Giovanni Galtore comme pour Rosa Choumanik. Le technicien en isolation thermique et acoustique habitait au-dessus d'un petit café. Sa chambre était au deuxième étage et on y accédait par un corridor qui s'ouvrait à côté de l'ostéria.

— Dernière fenêtre à gauche, dit de Megli. Un instant.

Il sortit de la voiture et revint le visage soucieux.

— Une sorte de lucarne donne sur le toit de la maison voisine qui n'a qu'un étage. Facile de filer par là, de descendre dans les cours arrière et d'atteindre les champs. Il ne faudrait pas qu'il se débîne.

— Allons nous planquer un peu plus loin. La voiture est un peu trop voyante dans le coin. Nous pénétrerons dans l'immeuble derrière lui, et ne lui laisserons pas le temps de réaliser.

À six heures, ils commençaient de s'inquiéter sérieusement.

— Même en scooter, il lui faut à peine dix minutes. À moins qu'il ne soit allé se baigner ou faire un tour dans la campagne.

Un quart d'heure plus tard, alors qu'ils allaient démarrer pour avertir le chef de la police, Giovanni arriva avec son scooter. Il ne fit pas attention à eux, poussa l'engin dans le corridor.

— Allons-y, dit Kovask.

Une fois dans le couloir, ils purent entendre les marches craquer sous le poids d'un homme pressé.

— Vite ! dit Kovask.

Ils escaladèrent l'étroit escalier, arrivèrent au deuxième palier comme une porte se refermait. L'Américain alla frapper, tournant en même temps la poignée.

Galtore était au milieu de la pièce en train d'ôter son blouson de toile. Il pivota sur ses talons, ouvrit la bouche, puis soudain vif comme la foudre fonça vers la porte de la petite cuisine. Le lieutenant commander se rua également en avant, poussant devant lui la petite table centrale qui vint heureusement à point pour bloquer la porte de la cuisine. Kovask se laissa glisser dessus, attrapa le technicien à bras-le-corps. Il se débattait comme un beau diable, frappant maladroitement.

— Laissez-moi !

De Megli arriva à la rescousse et gifla Galtore. Ils le poussèrent vers

la plus grande pièce, surveillant la porte et la fenêtre. L'homme alla s'asseoir sur son lit-divan et regarda devant lui, hébété.

— Nous venions vous rendre une visite inoffensive, dit le capitaine de corvette et vous essayez de nous échapper. Que vous a-t-il pris et que redoutez-vous donc ?

Les yeux brûlants, il les examinait avec suspicion.

— Où vouliez-vous aller ? À qui vouliez-vous échapper, mon vieux ?

Kovask eut l'impression qu'en agissant ainsi et sans le vouloir, de Megli préparait le technicien à répondre. Il décida d'y aller plus franchement.

— Tu as compris que c'est fini, hein ? Bien joli de donner le change quelque temps. Maintenant, la comédie est finie.

Il marchait sur lui, grand, large, impressionnant. Galtore se recroquevilla.

— Non, laissez-moi. Je ne veux pas retourner là-bas.

Enfin, ils tenaient quelque chose. Tout au moins une explication logique de l'attitude du garçon.

— Non, pas à Ronco. Qui êtes-vous ?

— Des fonctionnaires de la préfecture, répondit Kovask ne se compromettant pas.

Le visage du garçon se couvrit de méfiance.

— Et vous n'êtes venus à Monfalcone que pour moi ?

Cette question était assez surprenante. Giovanni s'assit au bord du divan.

— Je demande à être examiné par deux médecins avant de retourner dans une clinique. Lorsque je me suis évadé, j'étais guéri. Aussi sain d'esprit que maintenant, mais on ne voulait pas me croire.

Kovask pivota d'un quart de tour et découvrit sur la figure de son compagnon le reflet de sa propre stupéfaction. Lui, arrivait encore à se maîtriser, mais de Megli se laissait aller à son tempérament latin.

— Voici deux ans que je me dissimule, que je vis comme un traqué. Voilà pourquoi j'ai essayé de m'enfuir, lorsque vous êtes entrés aussi précipitamment.

L'Américain restait silencieux. Galtore pouvait toujours invoquer en effet sa peur de retourner dans un asile psychiatrique, mais, était-ce la véritable raison ?

— Pourquoi avez-vous dit que vous aviez passé deux ans dans un sanatorium français ?

Galtore tendit ses mains, paumes en l'air, doigts écartés et tremblants.

— Il fallait que j'explique. Je n'ai de mon métier qu'une formation livresque, pas du tout de pratique. Au début, c'était dur et on se fichait de moi. Maintenant, grâce à mes connaissances, je me défends. Et puis, il n'était pas question de parler de l'asile et je n'avais aucun

certificat d'employeur.

— Pourquoi avez-vous été interné ?

L'homme baissa les yeux et referma ses mains.

Il avait des poings de petite taille mais certainement durs.

— On m'a accusé de... d'avoir tué ma fiancée. Ce n'était pas vrai. Nous nous sommes disputés. J'étais jaloux. Elle s'est jetée à l'eau et s'est noyée. On m'a reconnu coupable mais irresponsable. J'ai eu une dépression horrible dont je ne me suis réveillé qu'un an plus tard. J'ai crié que j'étais guéri. On ne me croyait pas.

— Est-ce pour cela que vous n'avez pas porté secours au jeune garçon qui se noyait dans le port ? demanda Kovask.

Galtore frissonna.

— Oui... Je ne voulais surtout pas qu'on parle de moi, qu'on publie ma photographie dans le journal.

— Même chose, pour le blessé sur la route cet hiver ?

— Oui, murmura le garçon.

De Megli alla ouvrir les deux portes d'un placard et resta silencieux devant le matériel de chimiste installé sur des rayons profonds. Un système ingénieux permettait de faire pivoter ces rayons et de travailler à l'aise devant.

— Pourquoi ces recherches ?

— J'analyse tous les matériaux susceptibles de servir d'isolants. J'avais négligé le côté chimie de ma formation.

— Mais où avez-vous appris votre métier ? demanda Kovask.

Il étudiait les réactions du garçon.

— En clinique. Durant un an j'ai travaillé comme un... enfin très dur. J'ai absorbé, en douze mois, le programme de près de trois ans.

Kovask sentait qu'il brûlait.

— Mais avec quels professeurs ?

— Oh ! une école par correspondance.

Le capitaine de corvette examinait chaque flacon, les cornues, les différents appareils.

— Bigre, vous avez un beau microscope.

— J'économise pour en acheter un électronique. Une maison allemande vient d'en sortir un sur le marché, de taille et de prix raisonnables.

— Quelle école ? demanda Kovask.

— Une école anglaise, la *Technical and scientific academy*.

Les deux amis évitèrent de se regarder. Kovask aurait donné cher pour savoir où se trouvait la clinique psychiatrique de Ronco. Poser la question ne pouvait que rendre le garçon encore plus méfiant.

— Maintenant, je vis normalement. J'ai été aidé par cette école qui m'a fourni un bon métier.

— Oui, j'en ai entendu parler, dit Kovask, car j'ai eu affaire à un

certain Ugo Montale qui dirige l'agence de la T.A.S.A. à Gênes.

Le visage de Giovanni Galtore s'illumina.

— Vous le connaissez ? Un chic type hein ? C'est lui qui m'a aidé à obtenir cette place ici. Sans son intervention, je n'aurais jamais été engagé.

Kovask se sentait des impatiences dans le corps. Il aurait voulu faire parler cet idiot qui, certainement, ne s'était pas rendu compte de l'intérêt que lui portait Ugo Montale.

— C'est lui qui m'a conseillé d'étudier également la chimie pour mon métier.

Le capitaine de corvette fouinait toujours dans le laboratoire minuscule, et était en train d'examiner avec attention une sorte de bouilloire en cuivre surmontée d'un thermomètre.

— Vous rencontrez souvent Ugo Montale ?

— Je ne l'ai vu que deux fois. Il doit prochainement venir ici.

Kovask retint sa respiration et il eut l'impression que Luigi en faisait autant.

— Cette semaine. Je dois recevoir une précision, aujourd'hui ou demain. Croyez que je m'en réjouis.

Le pauvre garçon ne savait pas que l'espion venait pour lui mettre le marché en main : ou il le dénonçait ou il acceptait de saboter le cargo OLBIA.

— Pas aujourd'hui, dit plaisamment Kovask. À moins qu'il ne vous téléphone.

— Cela lui arrive, dit Galtore qui désirait qu'on le prenne au sérieux. Puis son visage se fit craintif.

— Qu'allez-vous faire de moi ? Sur ce que j'ai de plus sacré au monde, je vous jure que je suis guéri.

— De toute façon votre situation est irrégulière, dit Kovask après un clin d'œil à de Megli. Je pense qu'un examen par deux médecins assermentés vous tirera d'affaire.

La joie de Galtore fut extraordinaire. Il se leva, d'excitation, et fit quelques pas dans la pièce.

— Si je comprends bien, dit de Megli, cette sorte de cafetière est ce que l'on appelle un appareil de Mackey ?

Kovask nota quelque chose d'insolite dans cette question.

CHAPITRE VII

Giovanni, tout à la joie de ce que venait de lui dire Kovask, s'approcha de Megli.

— Oui, c'est le nom que l'on lui donne.

— Vous étudiez les phénomènes d'inflammation spontanée ?

— C'est obligatoire dans notre métier, dit le technicien en prenant l'appareil dans ses mains. Nous utilisons toutes sortes de matériaux, depuis la laine de verre jusqu'aux sous-produits, dérivés par exemple de la graine de coton. Les Américains obtiennent une sorte de liège artificiel très efficace pour l'isolation acoustique. Malheureusement il reste très inflammable.

Il sourit.

— Je viens d'étudier la combustion spontanée de chiffons imbibés d'huile de lin, puis d'huile de coton. C'est assez sensationnel comme résultat. Je me suis passionné pour ces phénomènes-là.

— Vous devez avoir un appareil de Mackey aux chantiers, plusieurs même ?

— Bien sûr, mais dans le laboratoire. Je n'y ai guère accès. J'ai été très heureux lorsque le signore Montale m'a fait savoir qu'il pouvait m'en procurer un pour un prix très réduit.

L'espion avait trouvé l'homme idéal pour ses besognes de sabotage. Un naïf, passionné par son métier et la chimie, et qu'un chantage assez ignoble pouvait transformer, du jour au lendemain, en dangereux destructeur. Il suffisait de glisser quelques substances aussi dangereuses que l'huile de coton, ou même de pépins de raisins, dans les panneaux isolants phoniques ou thermiques pour obtenir autant de foyers de chaleur, peut-être incapables de communiquer le feu à tout le navire, mais suffisants certainement pour détériorer les circuits électriques par exemple. Un rien, capable d'immobiliser un bateau pendant les mois que nécessiteraient le repérage et l'élimination. Un travail facile et discret pour le saboteur.

— Mais, dit Kovask, puisque vous utilisez du matériau qui isole les cabines de la chaleur par exemple, ce matériau est lui-même ignifugé ?

— Bien sûr, répondit Galtore heureux de faire montre de son savoir. Il l'est à quatre-vingts, quatre-vingt-cinq pour cent, mais c'est un maximum. Mettons que, pour une raison quelconque, de l'huile de lin soit entrée dans sa fabrication, ce qui n'est pas du tout impossible, et

que, par hasard, cette substance soit dans une zone non protégée. Il y a toujours une circulation d'air dans ces panneaux, ce qui favorise l'oxydation. Le point en question deviendra thermogène et, bien que lentement, se développera avec une fumée presque invisible et une odeur à peine perceptible. Et, sur un cargo, par exemple, on ne s'affole pas pour une odeur ou une vapeur, comme sur un transatlantique.

Il leur fournissait l'explication que l'un et l'autre avaient imaginée.

— En isolation, on tend vers la perfection, mais si on s'en rapproche on ne l'atteindra pratiquement jamais.

Il se tut et les regarda avec inquiétude. Les deux inconnus s'étaient intéressés à son travail, lui avaient posé bon nombre de questions. En somme, ils lui avaient fait passer une sorte de test et ils avaient l'air satisfait. Peut-être, signaleraient-ils dans leur rapport qu'il se comportait comme un homme absolument normal, sain d'esprit.

— Ce signore Montale, dit Kovask, serait pour vous un témoin de bonne santé mentale si nous pouvions obtenir une entrevue avec lui ?

Giovanni Galtore parut quelque peu ennuyé et s'agita un peu, marchant dans la pièce, les regardant avec reproche.

— Qu'y a-t-il ?

— Le signore m'a recommandé la discrétion. Il ne peut faire évidemment, pour tous les élèves, ce qu'il a fait pour moi. Il m'a recommandé la plus grande discrétion dans nos rapports, exigeant même que je ne cite jamais son nom.

— C'est compréhensible, dit Kovask tout en se demandant comment on pouvait être aussi niais. Il fallait que le garçon ait gardé de son séjour en asile psychiatrique le goût du mystère et de la dissimulation, pour ne pas s'étonner des précautions exigées par le directeur de l'agence locale de la T.A.S.A.

Kovask abonda même dans son sens.

— Je vous propose d'attendre la visite du signore Montale. Comme je le connais, nous pourrons nous rencontrer accidentellement. Monfalcone n'est pas une grande ville, et il n'y aura rien d'extraordinaire à cela. Nous pourrons ensuite l'amener à témoigner en votre faveur.

Le technicien réfléchissait, les yeux mi-clos, le visage énigmatique.

— Il nous faudra malgré tout connaître le jour exact. Croyez-vous qu'il vous téléphone ou vous écrive ?

— Je ne sais pas encore, dit Galtore. Peut-être, un petit mot. Il m'a laissé entendre qu'il avait à m'entretenir de choses très importantes.

Pardi ! Ni l'un ni l'autre n'en doutaient. À cause du coup manqué aux chantiers *Scafola* à Gênes, Ugo Montale voulait précipiter les choses. Il allait placer le couteau sous la gorge maigre de Giovanni Galtore.

— Demain, je devrais avoir des nouvelles, dit-il. Je mange à la

cantine des chantiers, mais je viendrai faire un tour ici, entre midi et deux heures, voir s'il n'y a pas de courrier.

— Sinon, il vous téléphone aux chantiers ?

— Non, car en principe, c'est défendu. Le bistrot du bas a le téléphone et le signore Montale connaît mes heures de travail.

Kovask fit un signe discret à de Megli. Ils n'avaient plus rien à faire ici.

— Nous vous accordons un sursis de quelques jours. Le témoignage de cet homme que je connais serait très intéressant pour vous. Il y aura également celui de votre chef direct et, évidemment, l'examen de deux médecins assermentés. N'oubliez pas que ces deux accidents au cours desquels votre attitude fut pour le moins étrange, ont laissé quelques souvenirs dans l'esprit des gens.

Galtore hochait lentement la tête, tandis que sa pomme d'Adam allait et venait le long de son cou d'adolescent.

— Bien sûr, dit-il. Il m'arrive d'en avoir encore des cauchemars. Je me suis comporté comme un imbécile, mais j'avais une telle peur d'être reconnu et réclamé par le directeur de Ronco.

Le jour était encore clair, lorsqu'ils rejoignirent la Giulietta. Des tas de gens s'étaient installés sous les platanes pour prendre le frais et la terrasse du petit bistrot débordait largement sur la rue.

— Croyez-vous qu'on puisse être naïf à ce point, fit de Megli en actionnant le démarreur. Je me demande s'il ne nous a pas monté un bateau magnifique.

— Je ne crois pas, répondit Kovask, mais nous allons le faire surveiller. Il faut que Sacchi se distingue, interception du courrier et ligne d'écoute sur le téléphone du petit café. Je pense que deux hommes ne seront également pas de trop pour surveiller son domicile.

— Essayons de le trouver à son bureau. L'homme de garde leva les bras aux cieux en les voyant arriver au commissariat.

— Vous n'avez pas rencontré le commissaire ? Il vous cherche.

— Peut-être nous attend-il à l'hôtel. Téléphonez-lui.

Ils attendirent que le policier ait raccroché. Il avait pu obtenir son chef à l'autre bout du fil.

— Que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas, mais ça paraît important.

Très agité Sacchi pénétra dans le local et les entraîna dans son bureau, laissant dans son sillage une odeur de vermouth et de transpiration.

— Eh bien, asseyez-vous ! Vous étiez chez Galtore ? Savez-vous qui est allé le voir tout à l'heure et n'a pas osé rentrer en entendant des voix ?

— Non.

— Rosa Choumanik. Elle est sortie de chez elle peu de temps après

son retour du travail, et mon homme l'a suivie. Elle a fait semblant de se diriger vers la campagne, puis a filé par les chemins creux qui entourent la ville. Mon homme l'a vue pénétrer chez Galtore, en ressortir moins d'une minute après, comme si elle avait le feu aux trousses.

Il reprit son souffle et alluma une cigarette en s'épongeant le front.

— Extraordinaire, hein ?

— Oui, dit Kovask.

Qu'y avait-il entre cette femme à la personnalité troublante et très belle, et cet ancien pensionnaire d'un asile psychiatrique, au comportement étrange, être sans grâce et à l'équilibre mental assez instable ?

— Bien, dit Kovask. Nous vous remercions. Voilà du beau et bon travail. Mais nous avons autre chose à vous demander.

— Je vous en prie, signore, fit le commissaire flatté au plus haut point.

Au fur et à mesure des demandes exposées par Kovask et de Megli, il se renfrogna.

— Aïe, aïe ! Ce n'est plus aussi facile. Il faut que le prêteur accorde son autorisation et pour cela il faut une procédure spéciale.

— C'est tout de suite qu'il faut le faire, dit de Megli. Galtore peut recevoir un appel d'une minute à l'autre.

Sacchi soupira :

— Pourquoi ne pas s'adresser au S.I.M. ? Eux jouissent de dérogations particulières.

— Pas question, dit de Megli. Ils ne sont pas chargés de cette affaire. Les mettre au courant, leur rappeler les détails demanderait trop de temps. Il nous faut faire au plus vite.

Sacchi sortit de son fauteuil.

— Je vais aller voir le juge. Il doit faire du bateau à cette heure et il me faudra le rejoindre en mer ou l'attendre au port.

— Je pense à une chose, dit de Megli, Galtore, lui, a certainement été déjà signalé ?

— Oui. Chaque fois qu'il a eu affaire à nous.

— D'autre part, dit l'officier italien, nous avons la preuve qu'il s'est évadé d'un asile psychiatrique. Il faut qu'il soit surveillé le plus étroitement possible.

Le policier faisait les yeux ronds.

— Un fou ? Ça explique le reste alors ?

— En partie oui, répondit l'officier.

— Je crois que ça pourra marcher. Je vais tâcher de trouver le prêteur et je vous téléphonerai à l'hôtel.

— D'abord, nous allons voir la Yougoslave, dit Kovask. Nous serons là-bas assez tard.

Rosa Choumanik vint leur ouvrir en peignoir léger qui s'ouvrait sur sa poitrine lourde. Elle porta une main à son décolleté, les laissa entrer silencieusement.

Kovask ouvrit les hostilités.

— Qu'êtes-vous allée faire chez Giovanni Galtore ?

La pièce était plongée dans une demi-obscurité, qui rendait encore plus perceptible toute la sensualité de cette fille et du milieu où elle vivait.

— Je ne comprends pas, murmura-t-elle en battant des cils qu'elle avait très longs.

— Ne faites pas l'idiote. Êtes-vous sa maîtresse ?

S'étant approché d'elle, il pouvait respirer son parfum et il se mit à la désirer.

— Sa maîtresse peut-être, répondit-elle doucement. Si vous appelez ainsi, coucher de temps en temps avec lui parce que je suis seule et parce qu'il a besoin de moi. Il lui faut, certes, une femme de temps en temps, mais aussi un médecin.

— Cela vous permet de retrouver les joies d'autrefois ?

Elle sourit doucement :

— Vous êtes cruel. Giovanni a besoin de douceur et de compréhension. Je m'efforce de les lui apporter.

— Quand le rencontrez-vous ?

— Deux, trois fois par semaine. Le soir, très tard.

Kovask s'écarta d'elle :

— Et ce soir ?

— Il fallait que je le voie. Le préparer à mon départ.

De Megli s'avança à son tour.

— Préparer le sabotage de l'OLBIA ?

Dans le silence qui suivit, ils la regardèrent. Elle parut sortir d'une sorte de rêve.

— Je ne comprends pas, fit-elle.

— Connaissez-vous Ugo Montale ?

— Oui, Giovanni m'a parlé de lui.

— Savez-vous qu'il est traqué par toutes les polices et accusé d'avoir essayé d'incendier un cargo, également en construction dans un chantier de Gênes ?

Elle recula, s'appuya au mur. Dans le mouvement, le bas du peignoir glissa un instant sur une cuisse ronde. Kovask, la gorge sèche détourna les yeux.

— Vous êtes des policiers ?

— Nous faisons une enquête sur le réseau de ce Montale et vous en faites partie, continuait de Megli.

— Non. Vous vous trompez. Nous ignorons tout de cet homme et nous ne l'avons jamais rencontré.

— Giovanni si.

— Deux fois. Moi, jamais.

Galtore n'avait pas menti et les deux hommes commençaient à penser qu'ils étaient parfaitement ignorants des intentions de l'espion.

— Galtore étudie la combustion spontanée de certains produits et cela, sur les conseils de Montale. Vous n'allez pas me répondre que ce n'est pas dans une intention évidente ?

Elle secoua sa tête et ses cheveux épais glissèrent sur un côté de son visage.

— Giovanni essaye de se perfectionner le plus possible dans la connaissance de son métier. Sur les conseils de ce Montale, oui, mais uniquement pour sa qualification professionnelle.

— Et vous y croyez ?

— Oui.

Pouvait-il exister un réseau aussi diabolique qui n'utiliserait que des collaborateurs innocents ? Des gens intègres qui, au dernier moment, se verraient menacés par une quelconque révélation et seraient obligés de se livrer à des actes répréhensibles ? Kovask se demandait même, si l'organisation qui se tapissait au sein de la T.A.S.A. n'allait pas plus loin et ne forçait à des sales besognes des gens qui ne s'en rendaient même pas compte.

— Et que pensez-vous de l'utilisation de Giovanni pour une besogne de sabotage ?

— Si cela est vrai, c'est monstrueux. Je suppose que ce Montale, au courant de son évasion de l'asile, compte le faire chanter ?

Kovask sortit ses cigarettes.

— Vous fumez ?

La flamme du briquet éclaira son nez sensuel, ses lèvres gourmandes arrondies autour de la cigarette.

— Suis-je toujours sous le coup d'une menace d'expulsion ?

— Non, dit Kovask, ce n'était qu'un prétexte mais restez tout de même sur vos gardes, la loi existe.

Elle tira quelques bouffées avant de dire :

— Je voudrais sauver Giovanni, lui éviter une cruelle désillusion au sujet de Montale. Je suppose que vous désirez, au contraire, vous servir de lui comme appât ?

— Il est inutile que nous ayons d'autres preuves contre ce Montale. Galtore est, encore, en dehors de toute poursuite. Nous pouvons arrêter Ugo Montale à vue, sans autres formalités.

— Pourquoi ne m'utiliseriez-vous pas plutôt ? En vous arrangeant pour que mon ami ne soit pas là, ce qui obligerait cet homme à me rencontrer.

Kovask secoua la tête en même temps que son ami italien.

— C'est impossible. Nous avons affaire à un individu

particulièrement méfiant. Il nous a glissé entre les doigts voici quelques jours, et le moindre soupçon suffirait à lui faire cesser tout contact avec votre ami Galtore.

— Il souffrira beaucoup et son équilibre mental risque d'en être affecté.

— Nous tâcherons de lui éviter cette épreuve. À la condition que l'un et l'autre acceptiez nos conseils, et même nos ordres sans les discuter. Il n'est pas question de mettre Giovanni au courant, mais vous devez avoir une grande influence sur lui. Vous vous arrangerez pour que son comportement soit parfait.

Elle inclina la tête.

— Ce soir vous allez chez lui ?

— Très tard.

— Vous en répondrez donc. Passez toute la nuit avec lui.

Kovask ressentait une certaine jalousie en lui donnant cette directive. Il n'éprouvait plus la moindre pitié pour Giovanni Galtore.

— Bien, dit-elle. D'ordinaire, je le quitte vers deux ou trois heures du matin.

Les deux hommes retournèrent à leur hôtel dans la nuit lourde qu'assombrissaient de gros nuages noirs.

— Drôle de fille ! dit de Megli. Se sacrifier pour un pauvre type comme Galtore.

Kovask se rendit compte que la beauté de Rosa avait également impressionné le capitaine de corvette.

— Le soigner d'accord, mais aller jusqu'à coucher avec lui, pour l'apaiser et lui redonner le goût de vivre... C'est une chose qu'il m'est difficile d'accepter.

— Comme quoi toutes les belles filles ne sont pas des garces, dit son ami américain en sautant de voiture. Venez, nous allons nous taper un bon Cinzano blanc bien glacé.

Sacchi téléphona à la fin de leur repas. Il avait rencontré le prêteur qui avait fini par accepter que le courrier de Galtore soit examiné, et qu'une table d'écoute soit installée sur la ligne du cafetier installé au-dessous de lui.

— Nous pourrions dormir sur nos deux oreilles, dit de Megli. Il fait surveiller notre homme par ses agents et Rosa veille à l'intérieur.

CHAPITRE VIII

L'œil rivé à son microscope, Giovanni étudiait une coupe mince d'un nouvel isolant à base de sciure de bois. Il ricana en apercevant la couleur résineuse de la colle utilisée pour l'aggloméré.

— Décidément ils ne se renouvellent pas souvent, ces fabricants.

Il s'adressait à Rosa, étendue sur le lit-divan en désordre. Le réveil indiquait minuit. La jeune femme lisait un illustré, regardait plutôt les images sans bien s'y intéresser.

— Ce qui me manque également, ce sont des coupes plus fines, plus transparentes. Je manque de matériel.

Rosa se tourna vers lui. Nue, elle avait simplement ramené sur son corps un morceau de drap qui laissait à découvert ses belles épaules et ses jambes.

Galtore se redressa les mains sur les reins, le regard perdu au loin.

— Ah ! un microscope électronique... Le rêve.

Il remonta son pantalon de pyjama sur ses hanches étroites, lissa sa poitrine creuse.

— Trop cher évidemment. Je suis sûr qu'il y a mieux à faire dans les isolants. Il y a des matériaux auxquels on n'a jamais pensé. Certaines algues marines par exemple. Ou les métaux alvéolaires. Très peu utilisés, les métaux dans notre branche. Le poids évidemment. Mais on peut arriver à le réduire. Quand la physique nucléaire pourra modifier la masse...

Il s'approcha d'elle, prit une cigarette sur une table.

— Le papier... Collé, non sur la plus grande surface, mais sur l'épaisseur. Le problème reste évidemment l'emploi des colles. Celui qui inventera un procédé d'auto-adhérence...

Elle s'écarta pour qu'il puisse s'asseoir. Il lui caressa la cuisse. C'était toujours la même chose. Une fois qu'ils avaient fait l'amour, il se précipitait vers son microscope et étudiait une coupe avant de délirer pendant des heures.

— Veux-tu un peu de café ? Ou bien dormir ?

La cigarette tombant des coins de sa bouche maussade, il continuait de rêver.

— Viens, dit-elle.

Elle l'attirait vers elle et il posa sa joue sur sa poitrine ronde.

— J'ai eu de la visite aujourd'hui, dit-il. On a retrouvé ma trace.

Rosa lui caressait les cheveux.

— Deux hommes qui m'ont promis de me donner mes chances pour prouver que je suis guéri.

Elle les revoyait. L'un d'eux était blond avec un accent américain. Elle éprouvait un certain trouble à penser à lui et elle ferma les yeux.

— S'ils arrivent à obtenir le témoignage d'Ugo Montale, tout ira bien.

Comme elle ne répondait pas il s'inquiéta.

— Tu dors ?

— Je t'écoute. Tu me dis ça très calmement, alors que, voici encore un mois, tu te serais affolé.

Cette remarque le laissa songeur.

— Tu as raison. Quand ils sont entrés ici, j'ai essayé de m'enfuir par l'ouverture de la cuisine. Un de ces réflexes qui ne m'ont pas abandonné, malgré tes soins et tes efforts. Il m'a retenu, le plus grand, un blond au visage énergique. Il connaissait Ugo Montale.

Comment toute cette histoire pouvait-elle être possible ? N'avaient-ils pas exagéré ? Giovanni entre les mains d'un espion sans scrupules ?

— Une chance, dit-il. Ils m'ont accordé un sursis. Ensuite, il suffira que je me fasse examiner par deux experts médecins, pour être définitivement reconnu guéri. Évidemment, il faudra que je fournisse des explications aux chantiers à cause de mon dossier médical. La sœur est une brave femme, elle comprendra.

Demain ? Après-demain ? Si les deux hommes avaient dit la vérité, Ugo Montale apparaîtrait comme un mauvais « deus ex machina » pour orienter la vie de Giovanni. Que se passerait-il, si jamais ils ne pouvaient intervenir avant que le sinistre personnage n'ait proposé son marché ? Giovanni risquait fort de recevoir un choc, de redevenir comme auparavant. Elle frissonna.

— Tu as froid ?

— Non, il fait très chaud au contraire.

— Je vais te chercher quelque chose à boire. Un pam-pam ?

— Si tu veux.

La café au-dessous restait ouvert très tard. Il enfila un pantalon et une chemise, quitta la pièce. Rosa s'étira avec une certaine volupté. L'image de l'Américain flottait toujours devant ses yeux mi-ouverts, embués de sommeil. Quelques heures plus tôt, elle avait deviné le désir de cet homme pour elle. Elle y avait, en quelque sorte, répondu tacitement. C'était stupide et insensé, sans lendemains possibles, mais il était parfois bon de se laisser aller au rêve.

Au bout d'une dizaine de minutes, elle sortit de cette torpeur agréable.

— Giovanni ?

Elle croyait qu'il était revenu durant ce court moment où elle avait sommeillé. Le petit appartement était désert, et prise d'inquiétude elle

se leva, enfila une robe de chambre appartenant au jeune homme. Il était descendu chercher des boissons fraîches. D'ordinaire, il ne s'attardait pas. Alors qu'elle se dirigeait vers la porte, celle-ci s'ouvrit et Galtore entra, les yeux brillants, le visage surexcité. Il avait oublié les bouteilles de pam-pam.

— Rosa, tu ne devineras jamais.

La jeune femme eut peur de comprendre. Elle devint très pâle et sentit ses jambes se dérober sous elle. Il lui fallut faire un effort pour qu'un tout petit sourire apparaisse sur ses lèvres.

— Qu'y a-t-il ? Tu as l'air très content.

— Ugo Montale. Il est là. Dans le café. Il buvait un café et je l'ai tout de suite reconnu. Il veut me parler. Il vient d'arriver à Monfalcone et sa première visite est pour moi.

Il ne s'étonnait même pas de l'heure tardive. Près d'une heure du matin.

— Il va monter ?

Elle pensait que la maison était surveillée, que la police verrait cet inconnu pénétrer dans le corridor, quand un détail affreux lui revint en mémoire.

On pouvait passer de la salle de café à la cage d'escalier. Il suffisait de demander les toilettes au patron qui indiquait l'arrière-salle et, de là...

— Giovanni.

— Il faut que tu t'en ailles. Il désire me parler seul. Je lui ai dit que tu étais là.

Sur le point de refuser, elle pensa soudain qu'ainsi elle pourrait courir à l'hôtel réveiller l'Américain et son ami. Ils viendraient tout de suite.

— Habille-toi. Je vais, quand même, lui faire prendre patience. Excuse-moi, ma chérie, mais c'est très important pour moi. Ne te choque pas qu'il exige une telle discrétion, mais, dans sa position, tu comprends ?

Il ne s'étonnait même pas de son mutisme, ne faisait pas attention à son inquiétude.

— Je vais le rejoindre. À demain ?

L'ayant embrassée rapidement il se dirigea vers la porte, la referma à peine. La jeune femme continua de s'habiller et ce fut au dernier moment qu'elle prit sa décision. Courir jusqu'à l'hôtel, réveiller les deux hommes et revenir lui demanderait certainement une demi-heure. Il fallait bien moins de temps à Ugo Montale pour proposer son ignoble marché à Giovanni et disparaître.

Tournant le dos elle se dirigea vers la petite cuisine dont la lucarne était toujours ouverte à cause de la chaleur. Sans aucune difficulté, car cette voie de secours avait depuis longtemps été préparée par Galtore,

elle passa sur le toit en contrebass. De là, elle pouvait entendre tout ce qui se passerait dans le petit appartement. Il lui serait possible d'intervenir, de crier au secours ou de faire du scandale. La minute d'après, elle réalisa que c'était stupide. Ugo Montale était certainement armé et Giovanni serait sa victime. Quoi qu'elle fasse le pauvre garçon risquait sérieusement sa vie.

Suivant le toit, elle s'approcha d'une cour intérieure profonde de quatre mètres. Giovanni avait une fois parlé de la façon que l'on pouvait employer pour se laisser glisser jusqu'au sol, mais elle ne s'en souvenait plus. Folle de désespoir elle revint vers la lucarne, s'apprêtait à pénétrer dans la cuisine lorsqu'elle, entendit des voix.

— Vous êtes certain que personne ne peut nous entendre ? demandait une voix basse mais ferme.

— Absolument, répondait Giovanni. Asseyez-vous. Voulez-vous du café ?

— Rien. Un silence.

— Vous avez installé un merveilleux laboratoire d'appartement.

— Grâce à vous, signore, grâce à vous. Je vous suis infiniment reconnaissant de l'aide que vous m'avez apportée.

Ugo Montale toussa légèrement puis fit quelques pas dans l'appartement.

— Qu'y a-t-il derrière cette porte ?

— La cuisine.

Même s'il désirait la fermer il n'y parviendrait pas. Le plancher raboteux, la porte déformée refusaient ce service.

— Tiens, vous avez laissé cette lucarne ouverte ?

— Toujours. Pour aérer. Elle donne sur un toit.

La jeune femme s'était effacée sur la gauche. Elle n'était pas tout à fait certaine qu'il ne risquerait pas sa tête à l'extérieur pour plus de prudence. L'Américain avait donc raison. Tant de précautions devenaient étranges.

— Bien ! Revenons dans la pièce. Vous me parliez de votre reconnaissance mon cher Galtore.

— Croyez qu'elle est réelle et très vive. Un silence.

— Vous ne désirez pas retourner à cette maison de fous ?

Montale attaquait dur et sans prendre des gants. Rien ne déplaisait autant à Giovanni que cette appellation de la clinique psychiatrique où il avait été enfermé.

— Il n'en est pas question, répondit Galtore d'une voix altérée. D'ailleurs, j'espère faire reconnaître que je suis guéri et...

Le rire de Montale l'interrompt.

— Bien sûr que vous êtes guéri, mais vous n'arriverez jamais à le faire reconnaître. Vous ne connaissez pas les lois de ce pays. Elles sont très dures pour les aliénés. Et les parents de la petite ? Ils

s'acharneront sur vous. Ils n'oublieront pas. Ils ont l'impression que vous leur avez échappé. Vous le savez bien.

Bouleversée, les poings serrés et les larmes aux yeux, Rosa imaginait le garçon. D'abord, il allait être incrédule.

— Mais, signore... Je suis véritablement guéri et on m'a affirmé qu'il m'était possible de régulariser ma situation.

— Balivernes que je vous dis ! Vous ne leur échapperez qu'en vous cachant, qu'en continuant à vivre comme vous le faites. Et je viens vous apporter la possibilité de ne pas être découvert de sitôt.

De nouveau le silence. Dans ces moments-là, Giovanni n'avait plus son attention fixée. Il n'avait même pas dû entendre les dernières paroles de son visiteur.

— Écoutez-moi, Galtore, et prouvez-moi, à moi, que vous êtes guéri, et que vous pouvez accomplir un travail d'homme, sain d'esprit.

— Je vous écoute, signore.

— Vous m'avez parlé de vos recherches sur les matières capables de s'enflammer spontanément. Vous n'avez rien découvert en la matière, mais grâce à votre travail, vous avez des connaissances sur certaines d'entre elles, telles que l'huile de coton, l'huile de lin, les pépins de raisin. D'autres encore...

— Les coprahs, les tourteaux, les charbons, récita mécaniquement Giovanni Galtore.

Impatiente Montale lui coupa la parole.

— Je ne dispose pas de beaucoup de temps et je vous demande de m'écouter sans m'interrompre. Pour des raisons qu'il serait trop long de vous énumérer, je vous demande de rendre les panneaux d'isolation que vous installez à bord de l'OLBIA aussi peu ignifuges que possible.

Cette fois, il marqua une pause et la jeune femme, plaquée contre le mur, le visage à hauteur de la lucarne, put entendre parfaitement la respiration oppressée de son amant.

— Je ne comprends pas, dit-il au bout d'un moment.

— Allons donc ! Vous m'avez parfaitement suivi au contraire. Il faut, que d'ici un mois, vous ayez accompli ce travail. Et ne croyez pas me duper. Ces points de combustion lente devront être disposés à proximité des installations électriques de toutes natures. Vous m'en ferez un schéma complet sur un plan et, à l'occasion, je ferai vérifier l'excellence de ce travail.

— Pourquoi me demandez-vous ce sabotage ?

Rosa tressaillit. Elle ne reconnaissait pas la voix du garçon. C'était un timbre métallique, dépourvu de vie. La voix artificielle d'un robot par exemple.

— Vous avez le mot exact. C'est exactement ce que je vous demande. Malheureusement, je n'ai aucune explication à vous fournir et je ne vois pas comment vous pourriez refuser.

— Pourquoi ?

Montale s'énerva.

— Allons, mon vieux, ne soyez pas stupide. Vous n'avez aucunement envie de retourner à Ronco, n'est-ce pas ?

Elle eut beau tendre l'oreille, elle n'entendait plus rien. Giovanni devait surveiller sa respiration.

— Écoutez, je ne vais pas attendre que vous ayez fini d'examiner cette préparation au microscope. De toute façon, vous n'avez rien à me répondre. Agissez et tout ira bien pour vous.

Quelques flacons tintinnabulèrent. Giovanni devait tenir un de ses appareils entre ses mains tremblantes. Éprouvette ou cornue.

— Vous aviez donc prémédité ce sabotage depuis longtemps, signore ? Voilà pourquoi vous m'aviez aidé et protégé, me proposant même, de payer certaines mensualités à la T.A.S.A.

— Mon cher, vous êtes un garçon sympathique et j'ai toujours eu un faible pour vous. Avouez que je vous ai bien aidé et que, sans moi, vous ne seriez pas ici, dans cette belle chambre, avec vos chers petits flacons. Pour cette affaire, j'ai pensé que vous pourriez m'être utile.

Avec un reproche dans la voix, il ajouta :

— Je ne m'attendais pas à vous trouver aussi réticent.

— Signor, dit Giovanni comme s'il n'avait pas entendu, si je refuse vous me dénoncez ?

— Bien sûr.

— Et si j'appelle, que la police vienne et vous arrête ? Peut-être consentiront-ils à m'examiner sérieusement et établiront-ils que je ne suis pas du tout fou.

L'autre se mit à rire sans la moindre restriction. Rosa se souvenait de ce que les deux hommes lui avaient dit, qu'Ugo Montale était traqué par toutes les polices. Il n'en paraissait pas exagérément ému.

— C'est alors qu'on vous prendra vraiment pour un fou, mon vieux. Je suis honorablement connu et je ne risque rien. Je suis venu vous rendre une visite amicale et je vous ai trouvé dans un état de terrible excitation mentale. Voilà ce que je dirais aux policiers avant qu'ils ne vous passent la camisole de force.

Rosa avait peur. Le calme apparent de Giovanni l'épouvantait. Il aurait dû hurler, gesticuler, se jeter sur son visiteur. Elle entendait seulement un cliquetis de flacon.

— Je comprends, signore Montale. Je crois que je vais faire comme vous me le demandez.

— Voilà qui est parfait mon cher ami. Je peux même vous promettre une prime, lorsque vous me ferez parvenir le plan détaillé des points non ignifugés de l'OLBIA.

— De l'argent voulez-vous dire ?

— Oh ! peu de choses. Cent mille lires. De quoi vous encourager,

pour d'éventuelles nouvelles besognes.

Cet homme se sentait absolument sûr de lui ou bien était d'une inconscience totale. Il confondait troubles mentaux et insuffisance intellectuelle et prenait Giovanni pour un parfait imbécile. Rosa avait depuis longtemps apprécié son intelligence exceptionnelle.

— De plus, poursuivait l'espion, cette méthode n'offre aucun danger pour vous. Les détériorations de l'installation électrique ne se feront que d'ici quelques mois, lorsque le bateau naviguera. On mettra en cause les matériaux utilisés et personne ne viendra vous demander des comptes.

Il y eut un bruit de chaises.

— Vous partez ?

— Bien sûr, puisque nous sommes d'accord.

Rosa avait la gorge si contractée qu'il lui aurait été impossible de crier et même de murmurer. Elle se cramponna au rebord de la lucarne, peina énormément pour remonter son corps, pénétrer à nouveau dans la cuisine. Elle faisait beaucoup de bruit, mais, apparemment, aucun des deux hommes n'y prêtait attention.

En titubant, elle s'approcha de la porte et découvrit un spectacle affreux. Un homme grand et robuste se tordait sur le sol, les mains griffant son visage. Debout, à côté de lui, Giovanni tenait encore par le col, le ballon qu'il venait de lui casser sur la tête.

— Tiens, tu étais là, Rosa ? Il se mit à rire.

— Tu le vois ? Je lui ai cassé un ballon d'acide nitrique sur le crâne et il en fait toute une histoire.

CHAPITRE IX

Ugo Montale mourut le lendemain matin vers six heures à l'hôpital américain de Trieste, où Kovask avait obtenu de le faire transporter. Il apprit la nouvelle, alors qu'il buvait un café avec de Megli et Rosa Choumanik dans la salle de l'hôtel. Il revint vers ses compagnons, la mine sombre.

— C'est fini, n'est-ce pas ? demanda la jeune femme.

Le lieutenant commander la regarda longuement avant de répondre. Malgré la nuit épouvantable qu'elle venait de passer, elle restait elle-même, avec, peut-être, quelques rides provisoires de fatigue au coin des yeux.

— Que vont-ils faire de Giovanni ?

De Megli la rassura :

— Nous pourrions témoigner pour lui, expliquer que c'est dans un sursaut d'indignation et de patriotisme qu'il lui a cassé ce ballon d'acide sur la tête. Évidemment l'outil du meurtre, comme on dit en jargon judiciaire, ne joue pas en sa faveur, mais on a trouvé un pistolet automatique dans la poche de Montale. Un avocat en possession des renseignements que nous avons pourra établir la préméditation de Montale, qui s'est joué de votre ami pendant de longs mois.

Elle appuyait sa joue contre sa main et restait rêveuse.

— Il restera en prison jusqu'au procès ?

— Hélas oui, dit de Megli.

Ils crurent qu'elle allait pleurer, mais ses yeux restèrent secs.

— Hier au soir, il a eu quelques instants d'incohérence. Ne vont-ils pas l'enfermer à nouveau à cause de ses antécédents ? Ici, tout le monde dira que c'est le crime d'un fou.

Kovask consultait sa montre.

— Nous allons partir, Rosa.

Son regard glissa vers lui et pendant quelques secondes leurs yeux s'accrochèrent.

— Vous m'en voulez pour cette nuit ? Si j'étais allée vous chercher, il ne se serait peut-être rien passé.

— Il y avait aussi un policier qui surveillait la rue. Il n'a pas fait attention à Montale qui pénétrait dans le café. Pour moi, il connaissait l'endroit depuis longtemps. Cet homme-là ne laissait rien au hasard. Il s'est trompé une seule fois, avec Galtore.

Les clients matinaux se montraient d'une curiosité presque déplacée. Kovask posa sa main sur l'épaule de la jeune femme, tressaillit de la trouver tiède et ronde.

— Vous resterez à Monfalcone ?

— Encore un peu. Ils finiront par ne plus s'intéresser à moi. Depuis que j'ai quitté mon pays je commence à avoir l'habitude de ces petites tracasseries.

Une heure plus tard, les deux hommes roulaient en direction de Rome. L'un et l'autre n'avaient pas ouvert la bouche depuis leur départ, et Kovask pensait à Rosa Choumanik tout en sachant que son compagnon en faisait autant de son côté.

Un peu après Padoue, de Megli éclata d'un rite joyeux :

— Nous en faisons une tête l'un et l'autre mon vieux. Mais je crois que vous aviez toutes les chances avec elle.

Ensuite ils discutèrent de l'affaire. Kovask remuait déjà une vague idée.

— Si nous retournions voir Bruno Fordoro, le chimiste de la *Scafola* ? Il doit encore se trouver en clinique et se faire des idées noires au sujet de sa femme. Peut-être, pourra-t-il nous donner un tuyau sur elle.

Luigi ne répondit pas tout de suite, car il entreprenait de doubler un convoi d'une demi-douzaine de camions lancés à une allure folle.

— Pourquoi nous l'aurait-il caché l'autre jour ?

— Il a eu le temps de réfléchir, seul, abandonné, sans nouvelles de sa femme.

— Alors on fait le détour ?

— Je crois que c'est préférable.

Lorsqu'au début de l'après-midi ils pénétrèrent dans la chambre de Fordoro, à la clinique de Gênes, ils furent frappés par son changement physique. L'homme avait encore maigri et ses yeux semblaient encore plus fiévreux. Il eut un sourire amer.

— Vous venez m'annoncer la nouvelle ? Je viens de recevoir les journaux du soir.

Kovask y jeta un coup d'œil. L'information n'était pas encore très développée malgré le titre tapageur :

UN FOU BRISE LE CRÂNE DE SON VISITEUR
AVEC UN FLACON D'ACIDE.

— Et elle ?

— Elle n'était pas à Monfalcone, dit Kovask. Il était venu seul. On a retrouvé sa voiture. Nous sommes venus, car nous pensons que vous pouvez nous aider. Nous devons retrouver votre femme pour obtenir des précisions sur les activités de Ugo Montale. Je suis certain que vous avez réfléchi à l'endroit où ils pourraient s'être cachés durant ces derniers jours.

Bruno Fordoro soutint le regard des deux hommes.

— Je n'en ai aucune idée. Je reçois tous les jours la visite de la police qui me pose la même question.

Kovask lui offrit une cigarette :

— Vous espérez reprendre l'enquête à votre compte une fois qu'on vous aura enlevé le plâtre ?

Le chimiste haussa les épaules.

— Absolument pas. J'essaye d'oublier, et ce plâtre, bon gré mal gré, va m'y aider.

En sortant de la clinique ils se rendirent à la questure, apprirent que le bureau de Montale était toujours placé sous scellés. Un inspecteur les accompagna au deuxième étage de la rue du vingt-cinq avril.

— Nous allons fouiller les dossiers, relever les noms de la direction générale de Rome qui reviennent le plus souvent.

De Megli passa sa main sur son visage.

— Nous n'en sommes pas encore sortis.

— Au travail. Nous pouvons en terminer, avant la nuit.

— Parce que vous croyez vraiment que le réseau couvre toute la T.A.S.A. Qui ne vous dit pas que Montale dépendait directement d'un autre système ?

— L'évidence.

Installé au bureau de Montale, il alluma une cigarette.

— L'occasion de couvrir plusieurs pays, grâce à cette école, était trop belle pour que des types intelligents la laissent passer. N'oubliez pas qu'ainsi ils étendent leur réseau à diverses activités techniques et commerciales.

— Ce serait quelque chose d'énorme ?

— Exactement. Les chantiers maritimes n'en sont qu'une faible partie. N'oubliez pas les sociétés construisant des avions, des véhicules militaires, de l'armement même, les laboratoires de toutes natures. Pensez à tous ces techniciens avides de s'élever dans la promotion sociale et qui se laisseront tenter par les annonces des écoles à domicile.

Il pointa sa cigarette vers de Megli.

— Je vais même plus loin. C'est un moyen très psychologique, car, en général, ces études ne permettent pas à un type de franchir plus vite les échelons. La routine existe partout, et ce n'est pas un diplôme de plus ou une attestation d'une école privée, aussi célèbre qu'elle soit, qui vous bombarde un type à un poste d'ingénieur. Aussi, ces cours par correspondance ont parfois, je dirai même, souvent, un effet contraire à celui escompté. D'un client ambitieux, ils font souvent un aigri.

De Megli claqua des mains.

— Jolie démonstration ! Je crois que vous avez finalement raison. Il

suffit de petits malins comme Montale pour utiliser ces aigris.

Ils travaillèrent en silence et au bout de deux heures ils avaient l'un et l'autre isolé trois noms. Leurs notes correspondaient.

Le policier qui les accompagnait s'ennuyait et fumait cigarette sur cigarette, les bras sur le dossier de sa chaise, le menton posé sur ses deux poings.

— Toujours le système des éliminations, constata gaiement de Megli. Il ne nous a pas trop trahis jusqu'à présent. L'ennui serait que Montale ait dépendu directement de Londres.

— Je ne crois pas. Rome doit couvrir plusieurs agences. Je ne veux pas dire que toutes soient suspectes, mais celle de Gênes n'était pas suffisante pour toute la besogne.

Profitant de l'inattention du policier, Kovask empocha une brochure sur l'organisation de la T.A.S.A. italienne, avec les noms et fonctions des principaux directeurs, chargés de cours et professeurs correcteurs.

Quand ils furent seuls sur la route de Rome, Kovask sortit la brochure.

— Nos trois gars sont bien placés. L'un, est directeur du personnel, un autre, est responsable du service comptable, et enfin, le dernier, est chef du service de publicité et de propagande. Le voyage à Gênes n'aurait pas été obligatoire si nous n'avions espéré sortir un renseignement de Fordoro.

— À ce propos, répondit de Megli, le croyez-vous sincère ?

— Aucune opinion. Ce garçon ne se livre désormais plus aussi facilement.

Ils arrivèrent assez tard à Rome. De Megli possédait un petit pied-à-terre non loin de la place del Popolo. Après un dîner léger ils se couchèrent et dormirent profondément jusqu'à neuf heures du matin.

C'est devant un café très noir qu'ils établirent leur plan de bataille.

— Nous ne pouvons nous débrouiller seuls. Il faut que ces trois hommes soient surveillés, catalogués, avant que nous puissions intervenir. Ce matin je vais aller trouver mon patron, le capitaine de vaisseau Ucello, et lui demander de mettre des hommes à notre disposition. De toute façon, je suis obligé de lui faire un rapport sur nos dernières découvertes.

Kovask n'était pas très emballé par cette proposition, mais ne pouvait suggérer autre chose. Au départ, qui aurait pu prévoir que l'affaire de l'ELBA prendrait une telle importance ? Le Commodore Rice aurait dû envoyer dix hommes.

— N'oubliez pas que Rome n'est encore qu'une étape et que la solution nous attend certainement au siège social à Londres. Il y a là-bas, en Angleterre, un type qui supervise le tout et oriente les différentes manœuvres.

De Megli eut un sourire goguenard :

— Vous me recommandez la prudence !
— Oh ! vous, je vous connais et me fie complètement à ce que vous entreprendrez.
— Ne vous faites pas de bile. Les types d'Ucello sont à la hauteur.
— Je l'espère, car nous ne tenons plus à ce réseau que par un fil ; et il me paraît fragile.

Après son entrevue avec Ucello, de Megli annonça qu'il n'y avait plus qu'à attendre. On les préviendrait lorsqu'il y aurait vraiment du nouveau. Kovask se promena dans Rome jusqu'à cinq heures du soir, traîna son ennui d'une terrasse à l'autre, évitant de s'intéresser aux jolies femmes qui l'entouraient, puisqu'il n'aurait pu donner suite à la moindre tentative de rapprochement.

À cinq heures il monta en vitesse les deux étages conduisant au studio de son ami, le trouva en robe de chambre un verre à la main, un illustré dans l'autre.

— Alors rien ? De Megli sourit.

— Vous croyez que tout va se déclencher dans la journée ? Si, d'ici deux jours, nous obtenons quelque chose, nous pourrons nous en féliciter.

Kovask en eut la chair de poule.

— Deux jours ? Le temps pour le gars de camoufler ses activités et de nous filer sous le nez.

— Ne soyez pas pessimiste, Serge. Il est une chose qu'il lui sera difficile de dissimuler, son passé. Cet homme a dû malgré tout commettre quelques imprudences.

Kovask se servit du whisky, trois doigts sur des glaçons.

— Soit, je vous accorde jusqu'à demain, et puis je fonce au bureau du directeur romain de la T.A.S.A., je me plonge dans la lecture de ses dossiers d'élèves et je repars de la base.

— Vous avez peur des temps morts ?

— Ils ne le sont pas pour tout le monde.

De Megli caressa son menton de sa main soignée.

— Vous avez peut-être tort. Peut-être ne regretterons-nous pas cette attente. Ucello m'a promis de mettre le gros paquet sur l'affaire.

— Nous ne pourrions pas y assister à ce déploiement de forces ?

Puis il sourit.

— Bien sûr, un officier américain dans les services spéciaux de la marine italienne, même dans le cadre d'une coopération atlantique...

Son ami prit un air confus.

— L'administration a ses raisons habituelles. Je suis navré évidemment de cette incompréhension.

Kovask lui donna une tape sur l'épaule.

— Ne vous chagrinez pas. D'accord, on attend demain.

Contrairement à la nuit précédente, il ne dormit que quelques

heures, réfléchissant le reste du temps. Il arrivait toujours à la même conclusion : ils ignoraient toujours à qui ils avaient affaire. Réseau politisé ? Entreprise privée vendant ses renseignements et acceptant des sabotages sur commande ?

Le lendemain matin, quelques renseignements furent donnés à de Megli par téléphone. Kovask put lire sur son visage que tout n'allait pas pour le mieux, dans l'opération lancée par le capitaine de vaisseau Ucello. Luigi raccrocha, l'air ennuyé.

— Malgré un travail acharné les hommes de mon patron n'ont rien découvert de suspect dans la vie des trois personnages. Ils continuent évidemment leurs recherches, mais...

Kovask acheva de nouer sa cravate et enfila son veston.

— C'est O.K., à moi de jouer maintenant. Vous restez évidemment devant le téléphone ?

— C'est la consigne.

— À tout à l'heure. Si, par hasard, je ne pouvais rentrer à midi et je vous passerai un coup de fil.

Le directeur de la T.A.S.A. était un Anglais nommé Arthur Welchand, un petit homme très courtois, buveur de scotch certainement, mais décidé à finir ses jours en Italie. Il écouta Kovask jusqu'au bout. L'Américain ne lui avait pas caché qu'il poursuivait une enquête à la suite de la mort d'Ugo Montale.

— Étrange, très étrange. Je me demande qui était exactement cet individu.

Kovask lui expliqua, en évitant de faire allusion à ce réseau utilisant l'honorabilité de l'école, que Montale se servait sans vergogne des dossiers des élèves qui lui convenaient.

— C'est très désagréable, dit M^r Welchand. Si la direction de Londres se doutait de ce scandale...

— Je vous promets la plus grande discrétion. De toute façon, mon intervention est préférable à celle de la police italienne.

— Grands dieux oui ! Avec leur fougue habituelle et leur goût pour le drame, nous serions vite populaires. Qu'attendez-vous de moi ?

— Je voudrais compulser les dossiers des élèves de ces dernières années. Surtout ceux qui ont fini leurs études chez vous.

M^r Welchand accepta d'emblée.

— Je vais vous présenter à notre archiviste, un garçon très bien qui vous sera d'une grande utilité.

Il appela un certain Alberti par l'interphone.

— Giorgio Alberti, trente-quatre ans, licencié en droit et diplômé des hautes études commerciales. Nous avons un fichier de plusieurs centaines de milliers de noms.

Kovask sentit les cheveux se hérissier sur sa nuque.

— Ne vous effrayez pas. Grâce à Alberti vous pourrez faire une

sélection rapide, car il possède un système de classement efficace dans lequel il tient compte d'un certain nombre de facteurs physiques et psychologiques.

On frappait à la porte du bureau et Alberti, plus grand que la moyenne des Italiens, élégant et souriant, entra dans la pièce. Il écouta le directeur avec attention, après les présentations habituelles.

— Je vois très bien de quoi il s'agit, dit-il. Si le signore Kovask veut m'accompagner dans la salle des archives, nous pourrons nous mettre immédiatement au travail.

Cette salle ressemblait à une bibliothèque avec une galerie supérieure, des échelles roulantes et des tables conditionnées pour la lecture des différentes pièces d'un dossier.

— Indiquez-moi le genre d'élèves dont vous désirez étudier les cas.

— En règle générale, ce sont des inadaptés sociaux, par exemple d'anciens malades, ou même des malades en cours de traitement, des individus sortant de prison, des étrangers, etc.

— Et ayant suivi quels genres de cours ? demanda le souriant Alberti.

— Perfectionnement. En général, ils ont quelques connaissances de leur métier, mais veulent les parfaire. Enfin un dernier point il faut que ces élèves aient été contactés de prime abord par une de vos agences de province.

— Naples, Milan, Gênes, Venise ?

— Oui.

Les employés se mirent au travail et, déjà, au bout de cinq minutes, il disposait de nombreux dossiers. Dans la demi-heure qui suivit il les vit s'amonceler tout autour de lui et cacha, tant bien que mal, sa panique, regrettant l'absence de De Megli.

— Près de cent dossiers, annonça l'obligeant archiviste. Nous pourrons encore en découvrir quelques autres.

Alors que midi approchait, Kovask, pris d'une brutale inspiration, s'intéressa aux dossiers de Gênes, réclama ceux de Fordoro et de Galtore. Il les reçut tout de suite après.

À l'heure de la fermeture il se leva.

— Je reviendrai ce soir, dit-il à Giorgio Alberti.

L'air très ennuyé, il quitta les bureaux de la T.A.S.A., une immense jubilation au cœur.

CHAPITRE X

C'était un petit pavillon de banlieue, comme les Anglais qui vivaient à Rome au début du siècle aimaient à s'en faire construire sur les hauteurs. Celui-là, situé dans le quartier de la Parrocchieta avait un étage, des mosaïques autour des fenêtres et des portes, un petit perron avec une rampe en fer forgé.

De Megli examina le pavillon, le jardinet, pendant plusieurs minutes. Les deux hommes s'étaient arrêtés de l'autre côté de la rue pour échanger quelques réflexions.

— Vous êtes certain de vous, Serge ?

— Absolument. Notre homme vient de quitter sa pension de famille, et à cette heure, il doit mettre de l'ordre dans ses papiers. Ma visite a dû quand même l'alerter, mais je ne pense pas qu'il s'inquiète outre mesure.

De Megli paraissait perplexe.

— Normalement, je devrais être en train d'attendre un coup de fil du patron. Ses hommes se demandent si le chef de la publicité n'est pas suspect, car il semble dépenser plus qu'il ne gagne...

— Laissez tomber, mon vieux. Pour une fois, la méthode par élimination n'a rien donné, et vous pourriez chercher un mois dans la vie des trois hommes en question, sans obtenir un résultat. Sans cette visite au siège même de l'école, nous en serions à nous morfondre chez vous.

— Et vous ne voulez encore rien dire ?

— Tout à l'heure.

Il tâta dans sa poche le Beretta que Luigi lui avait remis.

— Je crois que nous pouvons y aller.

D'un pas décidé, il traversa la rue, sonna à la porte du jardinet.

— S'il ne répond pas ?

— Pourquoi pas ?

La porte du pavillon s'ouvrait, un éclairage extérieur diffusa une vive lumière.

— Qui est-ce ?

— Signor Alberti ? Pouvez-vous me recevoir quelques instants ?

L'homme s'approchait de la grille. Il eut un haut-le-corps en reconnaissant son visiteur.

— Signor Kovask ? Que me vaut l'honneur...

— Ouvrez-nous donc. Nous discuterons plus facilement à l'intérieur.

Il y eut quelques secondes de flottement et l'Américain eut l'impression que son homme allait prendre ses jambes à son cou, et s'enfuir de l'autre côté.

— La porte n'est pas fermée à clé, dit Alberti d'une voix assurée.

Sans plus s'occuper d'eux, il pivota sur ses talons et marcha vers la maison. Ils le suivirent jusqu'à un petit studio affreusement meublé dans le style d'avant-guerre, situé sur l'arrière du pavillon.

— Vous étiez en train de travailler dans la pièce donnant sur le devant, remarqua Kovask.

— Mon bureau.

— Vous prenez les dossiers pour les examiner ici ?

Alberti le regarda tranquillement.

— Cela m'arrive. Je ne crois pas connaître votre ami.

— Capitaine de corvette de Megli, détaché de l'amirauté et chargé d'une enquête intéressant la sécurité intérieure.

Cette fois, l'archiviste tiqua sérieusement.

— Vous comprenez ce que nous vous voulons ? Vous avez commis une erreur ce matin. Savez-vous laquelle ?

Ils crurent que l'homme allait se défendre, protester, les menacer. Alberti fronça seulement les sourcils.

— Une erreur ? Laquelle ?

— Parmi tous les dossiers que je vous avais demandés, il en manquait deux, et, lorsque je les ai demandés, l'une de vos employées est allée les chercher dans un tiroir de votre bureau.

De Megli surveillait l'homme avec attention. Il ne paraissait pas armé, mais ce n'était peut-être qu'une apparence.

— Les dossiers de Bruno Fordoro et de Giovanni Galtore. Deux hommes qui n'ont apparemment aucun lien entre eux. Deux hommes plus ou moins mêlés à une affaire de sabotage et d'espionnage.

Alberti avait peut-être pâli, mais son maintien était toujours aussi digne.

— Un hasard. J'ai lu ce qui est arrivé à notre agent de Gênes, Ugo Montale, et j'ai cherché dans les dossiers des élèves présentés par lui.

Ce ton ferme, cette réponse plausible ébranlèrent Kovask. De Megli d'ailleurs paraissait également peu persuadé de la culpabilité de leur hôte, et essayait d'accrocher son regard.

— Bien. Pouvons-nous jeter un coup d'œil aux dossiers qui sont en ce moment dans votre bureau ?

Alberti sourit.

— Désolé. Quand mister Welchand me donne l'ordre de me mettre à votre disposition, c'est dans le cadre de mon emploi. Ici, ces dossiers sont sous ma seule responsabilité et je leur dois le secret professionnel.

— Tant pis, dit Kovask. Vous porterez plainte ensuite. Luigi ne vous en laissez pas conter et surveillez-le.

Il passa dans le bureau, tandis qu'Alberti haussait les épaules. Tout de suite, l'Américain chercha dans le dossier la fiche de renseignements confidentiels. Il y avait une dizaine de dossiers et, au fur et à mesure qu'il les compulsait, son sourire s'accroissait. Il avait posé une fesse sur un coin du bureau et balançait sa jambe en cadence.

— Écoutez ça, Luigi... Felice Petri... électronicien à la S.T.O. de Milan...

— Ils travaillent pour la défense nationale là-bas, précisa Luigi.

— Il y a autre chose... une petite note épinglée au dossier : sa femme vit en France, divorce en 1959. Et il s'est remarié en Italie. Vous savez ce que ça coûte dans ce pays... Et celui-là, dessinateur en construction métallique qui suit des cours de statique graphique. Petite note : décollement de la rétine. Si ces employeurs s'en rendent compte il sera fichu dehors... Et encore une jeune fille, psychotechnicienne travaillant dans une usine d'appareillage électrique, et qui désire se perfectionner en électricité pour mieux comprendre ses patients, petite note, fille du député communiste Parusci. On fera appel aux principes sucés avec le lait maternel, pour la décider... Rien que des cas spéciaux.

Alberti ne paraissait pas autrement inquiet. Il suivait la démonstration avec un sourire ironique.

— Ça suffit, je pense, dit Kovask.

— Oui, dit de Megli. Comment avez-vous rencontré Ugo Montale, depuis quelle date, comment fonctionnait votre réseau et quels sont les activités auxquelles vous avez participé ?

— Je crois que vous faites une erreur monumentale, dit l'archiviste. Je n'ai jamais été un espion...

De Megli le poussa vers un fauteuil.

— Les clés de ce coffre ?

— Je ne les ai pas.

Kovask le souleva soudain par le col de la chemise et rapide, de Megli lui retourna le haut de la veste immobilisant ses bras. Ils le fouillèrent.

— Je vous fais remarquer que vous êtes en train de m'humilier, dit Alberti toujours de sa voix calme. Vous devrez m'en rendre compte.

Il n'a pas de clé, dit l'Italien. Je vais appeler nos spécialistes.

Kovask, qui surveillait son homme du coin de l'œil, vit un pli se former au coin gauche de la bouche. L'homme se sentait définitivement vaincu.

Allez-y mon vieux, nous tenons le bon bout. Pendant que l'officier italien téléphonait, lui, fouillait le tiroir du bureau. Il trouva un petit 6.35, un couteau à cran d'arrêt.

— Bigre, jouiez-vous, aussi, les tueurs ?

Dans un autre tiroir, il trouva une liste de noms et tressaillit en relevant celui de Giovanni Galtore.

— Voilà les agents bénévoles de votre réseau. Il y en a un peu partout. Je suppose que nous allons trouver des renseignements plus précis dans le coffre.

Soudain, Alberti essaya de foncer vers la porte. Kovask veillait et de Megli également. Il se retourna et bloqua l'archiviste d'un magistral croc-en-jambe qui l'envoya contre le mur.

— Ne faites pas l'âne, dit-il ensuite en sortant son arme, ou je vous tire une balle dans une jambe.

Il alla donner un tour de clé à la porte. Prudent, Kovask fit disparaître le petit automatique et le couteau à cran d'arrêt.

— Je demande que la police vienne ici, dit Alberti. Vous n'appartenez à aucun service officiel et... Laissez-moi téléphoner à la questure.

— Fiche-nous la paix, pour l'instant, fit durement Kovask. Ou alors, tiens, dis-moi, tu es tout seul à Rome pour centraliser les renseignements et distribuer les ordres ?

Alberti se renfrognait de plus en plus.

— Et l'argent ? Il en faut quand même un peu... Dans le coffre ? Comment le recevais-tu ?

Plusieurs voitures s'arrêtèrent devant le pavillon. Un homme, aux cheveux gris assez longs pour un marin, entra et embrassa la scène d'un regard d'aigle.

— De Megli, comment avez-vous découvert cet homme ?

— Je vous présente le lieutenant commander Kovask, signore. C'est grâce à son impatience que nous sommes tombés dans ce nid et nous avons l'impression qu'il sera garni.

Les deux hommes se serrèrent la main, puis le patron jeta un regard en coin à Alberti.

— Et lui ?

— L'archiviste de l'école.

— Ah ! bien !

Il alla s'installer dans un fauteuil. Quatre hommes entrèrent ensuite et l'un d'eux s'attaqua tout de suite au coffre, tandis que les trois autres allaient fouiller le reste de la maison. Bientôt, il en revint un.

— Dans la cave, un poste émetteur longueur d'ondes ultra-courtes et aussi une sorte de fosse. Je me demande s'il n'y a pas un cadavre dessous.

— Comment l'avez-vous découvert ? demanda le patron de De Megli.

Kovask l'expliqua.

— Je suis revenu là-bas dans l'après-midi et j'ai profité d'une absence d'Alberti pour aller jeter un coup d'œil dans son dossier

personnel. Tout est dans la même salle. J'ai relevé cette adresse.

Le coffre était ouvert. Il y avait de l'argent dans la partie supérieure, des lires, des livres et des dollars. Puis de nombreux dossiers qui ne paraissaient pas codés à l'exception de quelques pièces.

— Il se sentait en parfaite tranquillité. Peu de personnel et rien que des agents obligés d'obéir.

La fouille continua jusqu'à une heure avancée de la nuit, mais, si elle révéla quantité de faits sensationnels, elle ne donna aucun renseignement sur la structure supérieure du réseau.

— Ce renseignement, c'est Alberti qui nous le donnera, et pas ses papiers, vous pouvez en être certain, dit Kovask.

L'homme était interrogé dans la pièce voisine.

Ucello prenait connaissance des papiers trouvés dans le coffre.

— Bien des accidents inexplicables, des sabotages dont on n'a jamais retrouvé les coupables, paraissent le fait de cet homme et de sa bande, dit-il. Par contre, des tas de renseignements ont été groupés sur l'aviation, la marine, l'armée et les différentes industries travaillant pour la défense nationale. Il y a également un dossier pour les industries de première nécessité en cas de conflit, des renseignements peu usuels sur les chemins de fer.

Il passa sa main aux grosses veines bleues dans ses cheveux.

— C'est assez affolant. Imaginez une toile d'araignée couvrant tout notre pays.

Kovask prit l'un des dossiers.

— Alberti travaillait uniquement en Italie, mais d'autres s'occupaient de l'Angleterre, de l'Allemagne fédérale, de la France et des autres pays membres de l'O.T.A.N. L'arrestation d'Alberti est importante, mais ne doit pas faire oublier qu'il y a quelqu'un au-dessus de lui, qui dirige peut-être dix hommes de sa valeur.

Depuis quelques minutes, il avait l'impression qu'Ucello et ses hommes se désintéressaient de la tête de la bande.

— N'oubliez pas que si nous ne pouvons l'abattre, il reconvertira son système. Après tout, il y a d'autres écoles internationales, mais aussi des sociétés qui travaillent sur plusieurs pays. Dans la publicité par exemple.

— Ils ne trouveront cependant jamais la même occasion. La façade d'une maison extrêmement respectable, la maison-mère à Londres.

Ils allèrent retrouver les hommes qui interrogeaient Alberti. Sans cravate, col ouvert, l'archiviste transpirait abondamment mais paraissait se défendre avec ardeur.

— Je ne répondrai qu'en présence d'un juge d'instruction. Toutes vos promesses et vos menaces ne me feront pas parler.

Kovask sentait l'amertume l'envahir. Il avait mis le doigt sur le chaînon qui manquait et l'homme allait lui échapper. Parce qu'il

s'était trouvé seul à ce moment-là et avait eu besoin des collègues de De Megli.

Ce dernier comprit la situation et l'entraîna à part.

— Je pense connaître le fond de vos pensées et elles ne sont pas très optimistes ?

Kovask en convint.

— Ce qui vous intéresse, c'est l'homme de Londres ?

— L'homme ou la mafia. Il n'est pas impossible qu'ils soient plusieurs pour diriger un si important réseau international.

— Et vous ne pensez pas qu'il parlera ?

L'Américain baissa le ton de sa voix :

— Il aurait fallu que je vienne seul, dit-il. Ce n'est pas en lui appliquant quelques gifles qu'on obtiendra de lui le nom du grand patron. Il aurait fallu composer avec lui.

— Je vous comprends, dit Luigi, mais, pour nous autres Italiens, c'est lui le principal coupable. Nous vous donnerons évidemment toutes les indications pour poursuivre votre enquête.

— Encore heureux, répondit Kovask en tournant les talons. Il revint dans le bureau, feuilleta quelques papiers, puis s'installa dans un fauteuil pour mettre de l'ordre dans ses idées.

Quelques minutes plus tard, il descendit à la cave, jeta un coup d'œil au poste de radio avant de s'intéresser au petit tumulte de terre tassée. Il trouva une pelle dans la chaufferie et commença à creuser le sol.

À l'aspect de la terre fraîche il devina que le corps avait été recouvert de chaux vive avant d'être enterré. La fosse n'était pas profonde et il mit à jour des lambeaux de vêtements. La chaux ne les avait pas attaqués. Un tissu assez lourd de veste d'homme. Il serait obligé de laisser faire l'équipe de la marine italienne, pour l'identification. Néanmoins, il continua, découvrit un ossement un cubitus certainement, en partie rongé.

Il rejeta sa pelle et alluma une cigarette. Juste comme il allait remonter, il eut l'idée d'aller jeter un coup d'œil sous les escaliers, et découvrit à la lueur de sa lampe un affaissement dans le sol, un carré de vingt centimètres de côté environ. Il retourna chercher sa pelle, l'enfonça dans le sol humide et souleva une grosse motte de terre. Avec un soin extrême il l'émietta. Là aussi on avait placé de la chaux vive. Des lambeaux informes de tissus, les marques des vêtements du cadavre inconnu certainement. Un petit objet attira son attention.

Une fois nettoyé c'était un briquet en or avec deux initiales sous la semelle. T.H.

Kovask glissa l'objet dans sa poche, puis continua de fouiller la motte de terre. En pure perte, d'ailleurs. Il remit le tout en place, le tassa et remonta au rez-de-chaussée sans se nettoyer les mains, ce qui

attira tout de suite l'attention des Italiens.

— J'ai commencé à déterrer le corps mais il n'y a presque plus rien. Ce salaud l'avait placé dans de la chaux vive. Il faudra des spécialistes pour découvrir un indice.

De Megli se tourna vers Alberti.

— Qui est-ce ?

— Cherchez-le vous-même.

Il reçut deux paires de gifles mais haussa les épaules.

— Nous avons décidé de nous relayer ici le temps qu'il faudra, dit ensuite Ucello, avant de passer l'affaire à la questure. Il faut qu'il nous en dise le plus possible.

— Vous serez inquiet par le juge, ricana Alberti.

Kovask alla se laver les mains. En prenant ses cigarettes, il sentit le briquet sous ses doigts. Ce n'était pas un indice bien passionnant.

— Nous avons trouvé dans son vestiaire une veste achetée en Angleterre. Il doit se rendre là-bas assez souvent, dit de Megli. Il faudra se renseigner auprès de son directeur pour avoir des précisions. D'ici quelques jours, évidemment. Nous ne voulons pas ébruiter l'affaire tout de suite. Certains des « élèves sélectionnés par lui » doivent être sérieusement mouillés. Nous allons faire un beau coup de filet dans tout le pays. Je suis sûr qu'il y a aussi un ou deux directeurs d'agences provinciales dans le coup, comme l'était Ugo Montale.

Kovask songeait qu'il n'avait plus qu'à reprendre l'avion pour Londres et démarrer à zéro, une fois dans la capitale britannique. Il ne pouvait attendre qu'Alberti accepte de parler. Il pouvait tenir quarante-huit heures. Kovask avait déjà eu affaire à ce genre d'homme et il était capable de donner du fil à retordre à l'équipe du capitaine de vaisseau Ucello.

— Regardez, dit de Megli en lui tendant une enveloppe adressée poste restante et oblitérée à Londres.

— Il a pu la recevoir aujourd'hui. Elle se trouvait dans la corbeille à papier. Pas moyen de mettre la main sur la lettre évidemment, mais cela fortifie votre théorie.

Il en aurait fallu davantage pour satisfaire Kovask.

CHAPITRE XI

À son arrivée à Londres, Serge Kovask s'était rendu à l'ambassade américaine et y avait rencontré l'attaché naval, le commodore Mc Laglen. Ce dernier avait fait des recherches dans le fichier de l'ambassade et avait été le premier surpris d'y trouver quelques notes au sujet de la *Technical and Scientific Academy*.

— Vous avez eu le nez fin, lieutenant. Lisez ceci.

La fameuse école par correspondance avait l'intention d'établir un siège à New York et avait eu, à ce sujet, des contacts avec l'ambassade.

— Ils ont maintenant une équipe sur place, dit Mc Laglen en faisant courir son doigt sur la dernière ligne. C'est donc qu'ils ont surmonté toutes les difficultés.

Kovask restait encore sous le coup de la révélation. Il était venu à l'ambassade avec simplement l'intention de se faire introduire auprès du directeur général de la T.A.S.A.

— Vous comprenez que, dans ces conditions, ils n'ont rien à nous refuser, poursuivait le Commodore. Que leur voulez-vous à ces gens ? Vous êtes en mission spéciale, hein ?

En quelques mots et sans lui dévoiler grand-chose, Kovask le contenta.

— Bigre ! Je vous recommande la prudence. Savez-vous qui est le directeur général de cette école ? Lord Simons. Quelqu'un de très connu à Londres. Très autoritaire.

Kovask consultait toujours la fiche.

— Il n'y a pas moyen de savoir comment les contacts ont été pris avec l'ambassade ? Je ne vois aucune référence là-dessus.

Mc Laglen sourit.

— La date suffit pour cela. Un instant s'il vous plaît.

Son absence dura cinq minutes et il revint avec un nom sur une feuille de papier.

— Thomas Hacksten, secrétaire général. Il nous a fait plusieurs visites en mars et avril. Croyez-vous que cela vous sera utile ?

— Très certainement, dit Kovask. Je vous rappellerai donc pour savoir l'heure de mon rendez-vous avec lord Simons ?

— Demain, j'espère. Il ne peut nous refuser cela, après toutes les facilités que nous lui avons apportées.

Facilités, pensait Kovask, qui permettaient à la plus formidable

entreprise de subversion et d'espionnage de pénétrer sur le territoire des States. Ce projet d'installation à New York pouvait avoir été conçu dans la plus grande honnêteté, mais quelqu'un avait tout de suite vu l'intérêt qu'il présentait.

Dans le taxi, il jeta un coup d'œil sur le nom de l'homme ayant eu des contacts avec l'ambassade. Il tressaillit. Thomas Hacksten. Les initiales T.H. Les mêmes que sur le briquet trouvé dans la cave d'Alberti. Il sortit l'objet de sa poche et l'examina une nouvelle fois. Il l'avait démonté, n'avait pu en tirer le moindre renseignement.

Le rendez-vous avec lord Simons eut lieu le lendemain matin à onze heures, au premier étage de l'énorme bâtisse qui abritait tous les services de la T.A.S.A. dans Oxford Street.

Le bureau du président directeur général avait des dimensions énormes. Il foula de ses pieds un authentique Persan qui couvrait tout le parquet. Derrière une table de travail aux pieds massifs et sculptés, un homme se leva doucement.

— Vous êtes à l'heure, mister Kovask. Je vous en remercie.

Puis il se donna une claque sur sa cuisse droite avant de s'asseoir. L'Américain avait compris, avant qu'il ne lui fournisse une explication.

— Blessure de guerre. Celle de 14-18 évidemment. J'ai été amputé et je porte une jambe artificielle.

» Prenez un siège.

Il poussa vers son visiteur sa boîte de cigares dignes de contenter Churchill lui-même.

— Je vous écoute.

Depuis son réveil, Kovask avait retourné la question sur toutes ses faces, et ce n'est que dans le taxi qu'il avait pris la décision de jouer franc jeu, selon une habitude qui lui était chère et qui ne lui avait donné que de bons résultats.

— Mon histoire risque de vous paraître un peu longue et surtout incroyable. Je vous demande de ne pas me prendre pour un fantaisiste et de me croire sur parole.

— Allez-y.

Kovask commença avec Ugo Montale et termina sur l'arrestation d'Alberti, après avoir passé rapidement sur les différents détails. Lord Simons, imperturbable, l'écoutait, les yeux dans yeux, très droit dans son fauteuil de travail, les mains à plat sur son bureau. Quand l'Américain se tut, il s'écoula une bonne minute de silence feutré dans la grande pièce où ne pénétrait aucun bruit extérieur.

— Si je vous ai bien compris, dit lord Simons, un réseau parfaitement organisé se sert de mon école pour glaner des renseignements dans l'Europe entière, organiser des attentats et des sabotages ? Et maintenant que nous comptons nous installer en Amérique, nous allons exporter cette monstruosité dans votre pays ?

Le lieutenant commander inclina la tête. Il avait décelé dans la voix du président directeur général une immense émotion. Le vieillard ouvrit un tiroir, en sortit un livre relié de peau noire.

— Ceci est l'histoire de cette école. Des extraits figurent dans nos brochures de propagande. Cette maison a été fondée par mon grand-père, il y a soixante-dix-huit ans. Au début, c'était une institution destinée à donner un enseignement sérieux aux malades, aux paralysés qui ne pouvaient fréquenter normalement une école. Mon père, quand il prit la succession, comprit l'importance qu'allait avoir l'enseignement technique et scientifique et orienta la maison dans ce sens. En Angleterre, nous sommes une institution aussi connue qu'Oxford ou Cambridge, pour vous donner un aperçu de notre standing, comme s'expriment les gens d'aujourd'hui.

Il tira doucement sur son cigare.

— Je suis disposé à faire le maximum pour extirper le démon et le faire pendre. Quels sont vos projets ?

— Tout d'abord je voudrais vous poser quelques questions. Depuis quand avez-vous des filiales à l'étranger ?

— Paris, 1948, Rome, 1950.

— Donc tout de suite après la guerre ?

— Oui. L'idée n'est d'ailleurs pas de moi. Avec le développement des affaires, j'ai constitué un bureau d'études du marché, et c'est sur le conseil de ce dernier que j'ai accepté ces filiales.

Kovask n'hésita plus.

— Est-ce que Thomas Hacksten fait partie de ce bureau d'études ?

Lord Simons leva un de ses sourcils blancs. Ses cheveux l'étaient également, ce qui donnait beaucoup de pittoresque à son visage rose.

— Vous le connaissez ? C'est le chef de ce bureau d'études. Il est aussi secrétaire général de la société.

La gorge de Kovask se sécha. Il avait peur que tout aille beaucoup trop vite maintenant.

— Est-il à Londres, en ce moment ?

— Non. Le pauvre garçon, il n'est d'ailleurs pas très jeune, puisqu'il a cinquante-deux ans, me paraissait très déprimé ces derniers temps. Je lui ai ordonné de partir durant un mois. Je crois qu'il se trouve en Italie. J'ai eu une carte, voici huit jours, je crois.

Soudain, il se rebiffa :

— Mais, est-ce lui que vous accusez ? Parce qu'il a eu l'idée de ces agences européennes ?

— Je ne l'accuse pas. Je crois que j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Lord Simons se figea.

— Allez-y, dit-il d'une voix ferme.

— Dans la cave d'Alberti à Rome, un cadavre est enterré. J'ai retrouvé ceci dans une autre partie de la cave.

La longue main robuste du lord prit le briquet et le regarda longuement.

— C'est bien le sien. Je le lui ai offert pour ses trente années de travail auprès de moi. Non, Thomas n'était pas coupable. Je vous assure qu'il ne pouvait l'être.

Son émotion faisait trembler sa voix et, durant quelques secondes, il essaya de la mater mais n'y parvint pas.

— Pourquoi aurait-il agi ainsi ? Il gagnait ici beaucoup d'argent. Il participait aux bénéfices. Je vous assure qu'il n'aurait pas essayé d'en gagner davantage par un procédé aussi ignoble.

— Je ne le crois pas coupable, déclara Kovask. Vous dites qu'il était déprimé ces derniers temps ? N'était-ce pas à cause d'une découverte bouleversante qu'il aurait faite ? Il aurait, dans ce cas, essayé de descendre la filière et serait tombé sur cet Alberti.

Lord Simons donna un coup sec de son poing sur la vénérable table.

— Vous avez certainement raison. Hacksten en était bien capable. Il aimait faire des enquêtes et m'apporter un rapport détaillé et extraordinairement bien fait sur un plateau. Dans cette affaire il a voulu en faire autant. C'était un bagarreur. Un ancien des commandos. Un courage physique hors du commun et une volonté morale inébranlable.

— Lord Simons, il faut que vous m'intégriez à l'équipe du bureau d'études sous n'importe quel prétexte. C'est dans ce groupe que se cache notre homme.

— Ou notre femme, répondit sir Simons. Il y en a deux. L'équipe se composait de cinq personnes.

Il regarda Kovask.

— Vous êtes certain que Thomas est mort ?

— Le corps n'a pas encore été identifié, mais je ne vois pas ce que son briquet serait venu faire dans la cave de cet Italien.

— Vous avez raison. Ils ne restent plus que quatre. Je vais demander à Francis Grant d'en prendre la direction et vous vous intégrerez à eux, sans qualification bien précise. Je vais vous présenter comme le fils d'un ami américain, à cause de votre accent, candidat possible à un poste dans la future agence de New York.

— Qui est Francis Grant ?

— Il est spécialiste de publicité. Une quarantaine d'années. Thomas l'aimait beaucoup. Nous avons ensuite William Turner, le psychotechnicien, et nos deux enquêteuses Moira Kent et Eileen Gynt.

— Le plus âgé est toujours Grant ?

Lord Simons se renversa dans son fauteuil, les yeux vers le plafond à corniches.

— Ce sera lui votre suspect ? À cause de l'âge ?

— Évidemment. Mais je ne veux pas anticiper. Je me méfie des

déductions trop logiques.

— C'était quand même le meilleur conseiller de Thomas. L'installation des filiales est due à leur collaboration. Il y a une quinzaine d'années qu'il travaille ici. Depuis quarante-huit. Cette année-là, notre agence parisienne était ouverte.

La coïncidence était en effet troublante.

— Je vais vous donner quelques renseignements et des tuyaux. Vous pourriez commencer dès demain ?

— Pourriez-vous me présenter dès cet après-midi ? Ainsi, demain matin, je serai tout de suite dans le bain.

— D'accord, dit lord Simons en lui serrant vigoureusement la main. Venez vers trois heures, je les réunirai tous.

Kovask attendit cet instant avec une impatience presque fébrile. Il espérait atteindre enfin le but final. Il dina sur le pouce, fit une longue promenade à pied avant de revenir à Oxford Street. Il se trouvait dans l'état d'esprit d'un authentique candidat à un poste élevé.

Lord Simons l'entraîna vers la cage de l'ascenseur.

— Leurs bureaux sont au deuxième étage. Le premier est purement administratif. Le troisième est réservé à tout ce qui concerne l'enseignement, de même que le quatrième et le cinquième. Certains professeurs ne travaillent uniquement que pour nous, et, parmi eux, nous avons de véritables savants. D'ailleurs, pour les encourager je leur ai fait installer des laboratoires dans la banlieue nord-est. Un jour, il faudra que vous veniez visiter nos installations là-bas.

Ils rencontrèrent Eileen Gynt en premier. De taille moyenne, rousse avec quelques taches de rousseur sur le nez, elle était aussi amusante que jolie. Pas tout à fait trente ans. Elle murmura quelques mots aimables.

— Voici Francis Grant, dit sir Simons. Kovask fut déçu par cet homme quelconque, rondouillard, chauve avec une petite moustache à la Charlot. Il écouta son patron avec une certaine obséquiosité.

— Vous guiderez ce garçon en l'absence de Thomas, disait ce dernier. Il nous sera ensuite d'un grand secours, s'il est capable à l'agence new-yorkaise.

— Si vous le désirez, lord Simons, je puis lui faire faire la connaissance du restant de l'équipe.

— Merci, mon garçon. Je vais rejoindre mon bureau. À propos, Kovask, venez me dire un petit au revoir avant de partir.

Le vieux lord était certainement impatient de connaître ses premières impressions.

— Venez, dit Grant. Nous allons voir Moira Kent dans son antre. Ne vous effrayez pas.

Ils pénétrèrent dans un petit bureau encombré jusqu'au plafond de cartons emplies de coupures de journaux. À genoux sur le plancher, une

jeune femme se penchait vers d'autres coupures, alignées côte à côte. Kovask apprécia la croupe ronde et ferme, les longues jambes. La fille sauta sur ses pieds.

— Je ne vous attendais pas si tôt, excusez-moi.

Brune, pas loin de quarante ans, très séduisante, Moira avait un sourire éblouissant.

— Comment allez-vous ? Vous me trouvez en plein boom. Je fais une étude sur les possibilités offertes par l'Amérique du Sud. Tout est là-dedans.

Elle désignait un carton imposant rempli de coupures.

— Moira ne croit qu'à la presse, qu'elle soit spécialisée ou du cœur, fit Grant d'un ton aigre-doux.

Les yeux en amandes de la jeune femme se posèrent sur lui, comme s'il venait d'être transformé en reptile.

— Les résultats ne sont pas si mauvais, fit-elle doucement.

Grant ne répondit pas et se tourna vers Kovask.

— Allons trouver Turner, notre psychotechnicien.

L'homme en question se trouvait dans le dernier bureau où régnait un ordre monastique. Dégingandé et très blond, William avait une attitude très compassée.

— J'étudie le cas de la région de Cardiff, expliqua-t-il. C'est là où nous avons le moins d'élèves par rapport au nombre d'habitants, et j'en cherche les raisons générales, telles que climatiques, financières, économiques et, aussi, celles qui sont plus intimes, donc psychologiques. Les Gallois sont de drôles de gens.

Francis Grant ricana :

— Cela fait toujours plaisir à entendre. Eh bien mister Kovask, je vais vous laisser un instant pour que vous puissiez contempler les chefs-d'œuvre de notre Écossais maison.

Quand il fut parti, William Turner sourit doucement.

— Ne faites pas trop attention à ce qu'il dit. Il travaille beaucoup trop depuis quelque temps.

— Depuis que Thomas Hacksten est malade ?

Le psychotechnicien lui jeta un regard inquisiteur.

— Oui, et même avant. Il est très ambitieux. Je vais vous donner un dossier sur une région normalement prospectée par les moyens habituels. Vous pourrez vous faire une idée précise du rendement.

— Pourrai-je l'emporter ? Je ne reste que le temps d'une prise de contact et commence réellement demain matin.

— Rapportez-le demain. Vous allez voir Moira ?

Kovask le fixa dans les yeux.

— Non seulement elle, mais les autres. Y voyez-vous un inconvénient ?

L'Écossais rougit.

— Non, mais elle est tellement fascinante.

L'Américain frappa et entra chez la jeune femme. Celle-ci était assise sur un coin de son bureau et fumait une cigarette en comparant deux coupures de journaux.

— Vous revoilà ? Turner vous a fait fuir ? Il est aussi intimidant qu'un collégien avec sa timidité. Une cigarette ?

— Merci.

Il sortit son propre briquet, pensa qu'un test avec celui de Thomas Hacksten serait peut-être intéressant, plus tard.

— Que cherchez-vous dans ces coupures ?

— Une seule chose, l'intérêt des peuples pour la technique et la science. Voici le compte rendu d'une conférence sur l'énergie nucléaire à Rio de Janeiro. Salle comble, questions pertinentes des auditeurs, âge moyen dix-huit ans. D'énormes possibilités pour la T.A.S.A. Il faudrait créer là-bas deux centres. L'un, pour les pays de langue portugaise et un autre, pour ceux qui parlent espagnol.

Kovask regarda ses genoux, puis remonta jusqu'à sa bouche pulpeuse.

— Vous aimez ce travail ?

— Y a-t-il incompatibilité entre lui et ce que vous venez d'examiner avec tant d'audace ?

— Non, avoua-t-il en riant. Cela fait longtemps que vous travaillez dans cette maison ?

— Plus de dix ans. Mais ce ne sont pas là les questions que lord Simons serait heureux de vous entendre poser.

Kovask haussa les épaules.

— Je ne commence que demain. Francis Grant m'a proprement laissé tomber. Que voulez-vous que je fasse ?

— Installez-vous là. Racontez-moi ce que vous faites aux U.S.A.

CHAPITRE XII

Pendant trois jours, Serge Kovask se contenta d'observer les quatre personnages, évitant soigneusement toute fausse manœuvre. Il désirait en finir et craignait de compromettre ses chances. De ses observations, il retenait plusieurs choses.

Les quatre membres du bureau d'études se détestaient féroce­ment. Ils avaient tous quelque chose à se reprocher. Même Eileen Gynt, la plus jeune, la jeune fille rousse à l'air gentil, supportait difficilement les trois autres. Un étrange climat régnait donc entre eux et il commençait même d'affecter Kovask, pourtant d'un équilibre affectif à toute épreuve. Plusieurs fois dans la journée, il recevait les confidences de l'un ou de l'autre. Tous semblaient attendre avec impatience qu'il daigne bien prendre parti dans la guéguerre qu'ils se livraient.

Seul Francis Grant essayait de planer au-dessus du lot, peut-être parce qu'ils espérait prendre bientôt la direction de l'équipe. Il semblait douter du retour de Hacksten, parlait de lui comme d'un homme très gravement malade, et incapable d'assurer à nouveau des responsabilités au sein de la T.A.S.A. N'était-ce pas une façon de se trahir, puisque la mort violente de l'ancien secrétaire général était ignorée de tous ?

Serge avait fait une autre constatation. Les quatre personnages étaient tous célibataires, ne vivaient que pour le week-end au cours duquel chacun s'évadait dans des directions opposées.

Francis Grant avait dû coucher avec chacune des deux femmes. William Turner désirait l'une et l'autre, plus fortement Moira, évidemment, mais était trop timide pour tenter sa chance auprès d'elle. Jamais Kovask n'avait vu un homme avoir de tels yeux lubriques, lorsque l'une des filles montrait ses genoux ou arborait un décolleté trop profond.

Ce troisième jour tombant un vendredi, Kovask se demandait ce qu'il allait faire durant les deux jours suivants. Il ne pouvait se multiplier par quatre pour suivre chacun des membres du bureau.

Un peu avant midi, il pénétra dans le bureau de Moira. Celle-ci se réalisait une beauté devant le miroir installé à l'intérieur d'un placard.

— Quel air désabusé, dit-elle. On vous croirait en début de semaine et non un vendredi.

— Vous parlez d'une rigolade ! Deux jours lugubres à passer, oui. Je

ne connais personne dans le pays.

Il s'installa sur un coin du bureau, laissant tomber sa cigarette du coin de ses lèvres, l'air écœuré. L'œil lucide de la jeune femme le détaillait par le truchement du miroir.

— Non, vraiment, vous ne savez que faire ?

— C'est la vérité pure. Vous n'avez pas un tuyau ?

Elle rangeait son matériel de femme élégante dans une trousse tout en ayant l'air de réfléchir.

— Feriez-vous deux cents miles pour cela ?

— Cinq fois plus s'il le fallait.

— La mer ça vous dit ?

— J'en raffole.

Elle s'approcha de lui lentement, roulant imperceptiblement des hanches. Elle portait une robe qui s'évasait à partir des cuisses et il fallait un corps parfait pour la mettre en valeur. Elle l'avait.

— Je vous invite, dit-elle. À partir de demain.

Kovask se remit sur pied, la regarda avec un joyeux étonnement.

— Non, c'est vrai ?

— Vous m'êtes très sympathique. Je vous attendrai là-bas à partir de dix heures demain matin. Abbotsburry. Un village de la côte. Villa Sea Gulls, chemin de Sikh. Vous en souviendrez-vous ?

— Bien sûr. Je louerai une voiture et partirai de bonne heure demain matin.

Elle secoua la tête avec un sourire enjôleur.

— Inutile d'arriver avant dix heures, je n'y serai pas.

Pourtant Kovask se mettait en route le soir-même, dans une Ford Consul. Muni d'une carte routière, il roula en direction de Southampton, puis de Dorchester où il arriva la nuit tombée. Il dîna à l'hôtel où il avait retenu une chambre, puis, après avoir dit qu'il allait rendre visite à un ami, reprit la voiture pour Abbotsburry situé à une vingtaine de miles.

Dans le petit village, il arrêta sa voiture pour boire une bière dans l'auberge. On lui indiqua une petite route qui se dirigeait vers la plage.

— Y'a quelques villas dans le coin, dit l'homme. Vous allez chez qui ?

— Je me promène, dit Kovask. J'ai l'intention de revenir demain pour visiter.

Il ne découvrit pas la villa Sea Gulls tout de suite. La maison construite tout au bout de la plage, surplombait la mer de quelques mètres. Profitant de la clarté lunaire, il put l'examiner tout à son aise, assis un peu plus loin. C'était une villa de conception moderne avec une terrasse qui débordait largement. En dessous, un grand espace servait de garage pour les voitures et les bateaux.

Certain qu'il n'y avait aucun habitant, il s'en approcha, découvrit un dinghy à moteur sous la terrasse. Il était protégé de toute convoitise par un système de grille. Cette maison, ce bateau, représentaient beaucoup d'argent. Il ignorait combien Moira gagnait à la T.A.S.A., mais certainement pas de quoi vivre aussi luxueusement.

Alerté soudain par une lueur lointaine, il courut vers la Consul et s'éloigna sur l'espèce de boulevard de front de mer, s'arrêta à l'abri d'une autre villa. Le chemin de Sikh descendait depuis une crête de deux ou trois cents mètres. Il ne désirait pas être surpris dans le coin par des gens susceptibles de le reconnaître au cours des deux prochains jours.

Les véhicules arrivèrent et tournèrent à gauche en direction de Sea Gulls. Il eut l'impression qu'il y avait une Jaguar métallisée, mais n'en était pas certain. Francis Grant avait une voiture de même marque. Il patienta quelques minutes, puis se dirigea vers la villa. Une lumière brillait dans la salle de séjour. Grimpant sur un pilier, il put en distinguer l'intérieur d'un ultramoderne fracassant.

Un homme était debout sur une chaise et accrochait quelque chose derrière un tableau. Il reconnut le remplaçant de Thomas Hacksten, son meilleur ami aux dires de lord Simons. Moira Kent le regardait faire en fumant une cigarette. Elle portait un pantalon et une chemise par-dessus. Il était difficile à Kovask de se rapprocher davantage.

Pourtant, il se glissa contre les rochers, s'efforçant de ne faire aucun bruit. Il dépassa la villa, découvrit un petit sentier qui descendait vers la mer, ralentit lorsqu'il entendit des voix. Les portes-fenêtres donnant sur la terrasse étaient largement ouvertes.

— Voilà les micros en place, dit la voix de Francis Grant. Ne vous inquiétez pas du magnéto.

— Il ne se rendra compte de rien ?

— Non. Je vais rentrer à Londres cette nuit. Tâchez de faire de la bonne besogne. Ce garçon me semble tout indiqué pour le poste de New York.

Quelques minutes plus tard, la voiture s'éloignait sur le chemin de Sikh conduisant au village. Kovask patienta encore un peu, attendit qu'une lumière s'allume dans une autre pièce, une chambre certainement, avant de s'éloigner.

Le rendez-vous avait été prémédité et Francis Grant espérait faire de lui son agent aux U.S.A. Ainsi, il ne s'était nullement trompé. Le publiciste dirigeait le réseau et, pendant quinze ans, avait réussi à duper Thomas Hacksten. Lorsque ce dernier s'était douté de quelque chose, il l'avait habilement aiguillé vers Rome où Alberti s'était débarrassé de lui.

Il revint jusqu'à la Consul, évita d'emballer le moteur et quitta la plage. Une heure plus tard, il dormait dans la chambre vieillotte de

l'hôtel de Dorchester.

Le lendemain matin, lorsqu'il klaxonna devant la villa de la jeune femme, celle-ci surgit sur le terrasse en short noir et brassière à rayures.

— Hello ; bon voyage ?

Il admira ses longues jambes bronzées, attarda son regard sur la bande de chair nue où le nombril creusait une ombre agréable.

— Excellent. Je ne suis qu'affamé.

— Venez, je vous ai attendu pour le breakfast. Mais, allez quitter ces vêtements de ville. Je vais vous montrer votre chambre. La salle de bains est à côté.

— Vous possédez une villa sensationnelle, dit-il. J'ai l'impression que la T.A.S.A. ne lésine guère sur les salaires.

Elle hocha la tête d'un air peu convaincu.

— J'ai d'autres revenus, mais nous parlerons de cela plus tard.

Dans la chambre ouvrant largement sur la mer, il ne lui fallut qu'une minute pour repérer le micro à la tête du lit. On espérait donc qu'il parlerait et comme, pour ce faire, il faut être deux, il présumait de la conquête aisée de la jeune femme.

Quand il revint avec seulement un boxer short et une chemise ouverte sur son torse, Moira laissa glisser son regard sur ses pectoraux comme une caresse.

— Œufs au jambon, marmelade et café ? C'est sensationnel, dit-il en se mettant à table.

Celle-ci était étroite et comme la jeune femme était en face de lui leurs genoux se touchèrent à plusieurs reprises.

— Voulez-vous que nous fassions du bateau, avant de nous baigner ?

— Les deux, dit-il en engloutissant ses œufs.

Elle admirait ostensiblement. La grande scène de séduction.

— Je vais regretter de rentrer aux U.S.A., maintenant que je vous connais, dit-il. Ce serait bon de vivre ici une bonne partie de l'année à ne rien faire.

Elle baissa les yeux comme si elle s'intéressait à la cigarette qui fumait entre ses doigts.

— Il faudrait quand même pas mal d'argent.

Il soupira :

— Hélas oui ! Je ne me plains pas de la chance d'entrer dans la T.A.S.A., dit-il. J'ai eu des débuts assez durs. Par chance, mon père était un ami de lord Simons. Je vais pouvoir repartir d'un bon pied.

— Quel âge avez-vous ?

— Trente-cinq. Un peu rassis pour trouver facilement un emploi convenable.

— Combien allez-vous gagner à New York ?

Il se versa une autre tasse de café.

— Au moins six cents dollars pour commencer. Par la suite, j'espère que je pourrai atteindre sept ou huit cents.

Moira souriait avec l'indulgence d'une mère écoutant son enfant faire des projets.

— Je vous fais rire ?

— Vous me paraissez assez naïf, non ? La vie est très chère à New York. Croyez-vous que vous pourrez mener la grande vie ?

Jouant le jeu, il prit un air assez confus.

— Oui, évidemment... Fréquenter des filles comme vous me sera impossible, et pour cause.

— Venez, nous allons mettre le bateau à l'eau. Oubliez tout ça, pour le moment.

Il l'embrassa un peu plus tard, alors qu'il venait de remonter le dinghy sur la remorque, et le halait vers le garage sous la terrasse. Il s'arrêta pour souffler un peu.

— D'ordinaire, dit-elle, j'appelle deux pêcheurs pour m'aider et vous, vous y arrivez seul. Vous êtes rudement costaud.

Elle s'approcha de lui pour essuyer sa transpiration avec un linge de bain. Il la prit par la taille, l'attira. Tout de suite, elle répondit à son baiser.

— Il fallait en finir là, murmura-t-elle ensuite, vous me plaisez beaucoup.

Alors qu'il se changeait dans sa chambre elle entra toujours vêtue de son deux-pièces. Sans un mot elle dégrafa le haut, lui jeta un regard en coin, se dégagea du slip avec un déhanchement habile de strip-teaseuse. Il s'approcha d'elle, l'entraîna vers le lit.

Un peu plus tard, elle lui caressait la poitrine tout en bavardant avec lui.

— Je vais souvent à New York, dit-elle. Nous nous rencontrerons plusieurs fois par an.

— J'aimerais avoir une telle maison pour te recevoir.

La jeune femme s'allongea sur le ventre, le visage dans le traversin. Il avait une vue agréable sur son dos et ses fesses.

— Tu es veuve, divorcée ?

— Non. Je ne me suis jamais mariée, dit-elle. Je n'en ai jamais eu envie. J'ai de l'argent, je peux choisir... mon partenaire, quand cela me plaît.

Il sourit.

— Très agréable en effet. Mais tout cet argent te vient de ta famille ?

Elle s'accouda, plongea ses yeux dans les siens.

— Je suis née pauvre comme Job.

Kovask fronça le sourcil :

— Veux-tu dire ?...

Moira s'esclaffa :

— Que vas-tu t'imaginer ? Je gagne mon argent avec mon cerveau et non avec mon corps.

— Tu devrais me donner la recette, dit-il en plaisantant.

Puis il ferma les yeux, sentant qu'elle l'observait avec attention. N'était-il pas allé trop vite en besogne ? Elle se leva et fit quelques pas dans la chambre. Jamais on n'aurait donné quarante ans à son corps, ni à son visage si une certaine dureté, due à ses activités occultes, ne l'avait marquée.

— La recette est bien simple. Je trouve les éléments dans mon métier. As-tu jamais réfléchi à ce qu'est une école par correspondance comme la T.A.S.A. ?

Kovask pensa qu'ils y étaient enfin. Maintenant plus que jamais tout devait se passer naturellement.

— Oui, bien sûr...

— Non, à ton air tu n'as pas encore compris. Des milliers de gens sont contactés, des spécialistes de toutes sortes. Tiens, regarde un des prospectus et que lis-tu : Énergie nucléaire, électronique, automation, chimie et pétrochimie, constructions métalliques, béton armé, mécanique générale et aussi mécanique auto, aviation, marine, froid...

Il se souleva sur ses coudes.

— Tu le connais par cœur.

— Dix mille, cent mille, un million d'élèves. Oui, dans le fichier, il y a plus d'un million d'élèves, et tous dépendent de la T.A.S.A. Des types intelligents, comme des imbéciles, des cupides et des honnêtes, des illuminés et des méticuleux.

S'approchant, elle se mit à genoux auprès du lit, le fixa dans les yeux.

— Voilà de quoi je tire la meilleure partie de mes revenus.

Il lui caressa la joue.

— Je ne comprends pas bien. Tu fais quelque chose en marge de la T.A.S.A.

— Bien sûr. Pourquoi pas ?

— C'est dangereux ?

Elle s'esclaffa.

— Tu as peur ?

Soudain, il se redressa, le visage mauvais.

— Tu me montes un traquenard hein ? C'est le vieux lord qui t'a demandé de m'interviewer ?

— Tu es fou ?

Il continua la comédie.

— Pas tellement. Lord Simons ne paraît pas m'accorder toute sa confiance. Et il a très bien pu te payer, pour voir ce que j'avais dans le

ventre.

Moira se coula contre lui, le repoussa contre le lit, cherchant le contact le plus intime.

— Idiot, va, idiot chéri !

Elle l'embrassa longuement, allongée sur lui.

— Tu veux que je continue ?

— Si ce n'est pas un piège, oui. J'espère que je ne vais pas y perdre ma situation.

— Si, au lieu de trois cents dollars, tu en touchais mille, dès le premier mois de ton installation à New York, puis quinze cents ?

La jeune femme le sentit tressaillir. Elle sourit.

— C'est une somme n'est-ce pas ?

— Qui faut-il tuer pour les avoir ?

Elle fit semblant de rire et d'apprécier son humour, mais il devinait une certaine impatience. Elle avait certainement hâte de lui arracher son accord. Peut-être à cause du micro qui enregistrait leur conversation. Il ne devait pas y en avoir sur la terrasse.

— Tu surveilleras les dossiers des élèves, tu relèveras le nom de ceux qui seraient susceptibles de te communiquer par la suite des renseignements professionnels.

— C'est de l'espionnage, ça ?

Son sourire l'abandonna et elle se releva.

— Il s'agit de documentation économique. Tous les pays de l'Europe ou du nouveau monde payent très cher pour connaître, par exemple, un nouveau mode de soudure ou la résistance des métaux dans des conditions données.

— Tu revends ces renseignements à qui ? Aux Russes ?

Elle haussa les épaules.

— Tu me crois folle ? Aux industriels, aux grosses sociétés.

— Et si tu te fais pincer ?

— Lord Simons me fichera dehors, mais je conserverai la liste des élèves en question.

Sans aucune gêne pour sa nudité, elle alla chercher un paquet de cigarettes.

— D'ailleurs, je ne travaille pas seule. Ce serait impossible. Si tu le veux je te ferai connaître mon ami et il te remettra une petite avance. Quatre cents livres peut-être.

Kovask enfila son short.

— C'est très intéressant, dit-il. Peux-tu m'indiquer exactement de quoi il s'agit ? Ça doit donner beaucoup de travail.

— Non, si tu t'organises... Mais, nous continuerons à table. Ça ne te fait rien de manger dans la salle de séjour ? Sur la terrasse, on cuit littéralement.

— Rien du tout, dit-il en souriant.

Il pensait au micro caché derrière le tableau.

CHAPITRE XIII

Dans l'après-midi, Moira le quitta pour se rendre au village.

— Je vais faire quelques courses. J'aime autant qu'on ne te voie pas avec moi, dit-elle. Les gens ont tellement mauvaise langue, dans ce petit bourg.

Il profita de son absence pour chercher le magnétophone et le découvrit dans un placard de la dernière chambre. C'était un modèle spécial enregistrant dans les deux sens, avec changement automatique de pistes, permettant un enregistrement de longue durée. Comme il ne tournait pas, Kovask chercha le mode de commutation, en pensant qu'elle devait se faire au moyen des fils des micros. Il le découvrit dans la chambre de Moira. Dans l'esprit de la jeune femme, et surtout dans celui de Francis Grant, cet enregistrement était destiné à le faire chanter si, par la suite, il ruait dans les brancards, une fois installé à New York. Il révélerait son accord complet avec le couple.

Après cette découverte il alla s'installer sur la terrasse.

L'après-midi était bien avancé. Sur la petite plage une vingtaine de personnes se prélassaient. Deux voiliers tiraient des bordées au large. Il pensa que Moira était allée téléphoner à Francis Gant, préférant la cabine du village à l'appareil de la villa.

Jusqu'à présent, tout paraissait normal, mais il regrettait de ne posséder aucune arme. À la suite du coup de fil de la jeune femme, Grant viendrait à Abbotsburry, certainement le lendemain dimanche, pour les derniers tests. Ils étaient très habiles, présentaient la chose comme une sorte de plaisanterie pouvant également rapporter beaucoup d'argent. Combien s'étaient laissés séduire, mettant un doigt dans l'engrenage puis se trouvant au bout de quelques mois dans l'obligation d'aller plus loin, jusqu'au sabotage, au meurtre.

La M. G. Midget de Moira dévalait le chemin de Sikh et la jeune femme agita le bras de loin. Pour se rendre au village, elle avait mis un short bermudien descendant aux genoux, et Kovask qui n'avait jamais bien aimé ce genre de vêtement, très en faveur également au U.S.A., reconnut qu'il lui allait à merveille.

— J'en ai profité pour téléphoner à mon ami, dit-elle après lui avoir narré ce qu'elle avait fait. Tu es toujours d'accord pour le rencontrer ?

— Bien sûr, mais tu aurais pu l'appeler d'ici.

Sans se troubler, les yeux innocents, elle répondit immédiatement :

— Il est parfois difficile d'obtenir une communication lointaine

d'ici. J'ai profité de l'occasion.

— Et tu crois qu'il aura sur lui...

Elle se mit à rire :

— L'argent ? Bien sûr. Ne t'inquiète pas.

— Je le connais ?

Le visage de la jeune femme se ferma.

— Tu verras bien. Ne me demande rien. Il sera là demain matin.

Moira partagea son lit, cette nuit-là, et ils venaient à peine de se lever lorsque la Jaguar métallisée de Francis Grant apparut dans le chemin.

Kovask joua la surprise.

— Mais cette voiture, c'est celle...

— De Grant. Tu as deviné.

Interloqué, il la fixa tandis qu'elle éclatait de rire.

— Mais vous aviez l'air de vous détester.

— Une simple apparence. Il faut toujours être prudent dans des maisons qui emploient un personnel aussi nombreux.

Vêtu, comme à la ville d'un complet sombre, Francis Grant escaladait les marches conduisant à la terrasse. Il avait un petit sourire au coin des lèvres.

— Bonjour, Moira, bonjour, Kovask. Alors ce week-end ?

— Épatant ! reconnu Kovask. Mais, je ne m'attendais pas à vous voir paraître ici.

Grant sortit un mouchoir et s'épongea le front. Il fit un signe discret à la jeune femme que celle-ci interpréta. Sous prétexte de se rendre à la cuisine, elle pénétra dans la villa.

— Quelle chaleur ! Je la crains énormément. Vous étiez en train de déjeuner ? Continuez, mon vieux.

Moira revenait et Kovask comprit qu'elle venait de commuter le magnétophone lorsque Grant se plaignit à nouveau de la chaleur.

— Cette terrasse est un véritable four solaire, ma chère.

— Voulez-vous que nous entrions dans la salle de séjour ?

— Je ne veux pas vous obliger à quitter le soleil.

Protestations amicales, déménagement rapide du plateau du déjeuner. Ils se retrouvèrent tous les trois dans la salle. Kovask pouvait voir le tableau, une reproduction de Van Gogh, pendu en face de lui. Le publiciste avala plusieurs tasses de café avec deux biscottes. Il devait surveiller son embonpoint.

— Moira vous a mis au courant ?

Kovask inclina la tête.

— Vous acceptez de faire partie de notre groupe ? Vous n'ignorez pas qu'il est en marge de la T.A.S.A.

— J'accepte.

— Pour quelles raisons ?

Les questions étaient judicieuses. L'enregistrement devait être le plus accablant possible.

— Parce que j'ai besoin d'argent. Il paraît que j'en toucherai beaucoup.

Grant sortit une enveloppe de sa poche.

— Voici déjà un acompte, Kovask. Cette enveloppe contient quatre cents livres. Vous pouvez vérifier.

— Oh ! j'ai confiance.

— Une fois à la tête de l'agence de New York, votre premier travail consistera à recruter un adjoint efficace. C'est indispensable. Inutile qu'il appartienne à la direction. Un simple employé est même préférable. Vous examinerez avec soin les dossiers des élèves. Exigez d'eux le maximum de renseignements. Au besoin adressez-vous à des détectives privés. Aux États-Unis ils sont nombreux et très efficaces. Il faut que dans les premiers six mois vous disposiez de plusieurs dizaines d'agents bénévoles. Je vais vous donner un exemple. Supposons un certain Smith ayant eu un père compromis sous Mac Carthy. Vous devez utiliser ce renseignement, me comprenez-vous ? Smith vous donnera ensuite toute satisfaction.

Kovask alluma une cigarette, les sourcils froncés.

— C'est une sorte de chantage ?

— Non. Une précaution. Le mieux est de conserver des relations amicales avec ce genre d'élèves. Vous créez par exemple une association des anciens élèves au bout d'un an. Vous ne convoquez que les plus intéressants, je veux dire, ceux qui peuvent nous être utiles : Vous leur envoyez un bulletin. À l'association, vous leur procurez du travail, des avantages, nous pensons même créer une sorte de système de prêts. La T.A.S.A. va s'installer aux États-Unis après une fracassante campagne publicitaire. Le budget prévu est d'un demi-million de livres. Il faut que ce soit également rentable pour nous.

— Au début je serai seul ? Ne pourriez-vous m'adjoindre un conseiller ?

— Nous verrons.

Grant se tourna vers Moira.

— Miss Kent, peut-être. Elle est très au courant de la question. Mais je suis certain que vous vous débrouillerez bien. Plus vite vous nous ferez parvenir des renseignements, plus vite vous recevrez une prime. Pour les agences de recrutement, étudiez soigneusement les candidatures.

— Mais, pour la transmission des renseignements ?

— Rien de bien compliqué. Inutile de jouer les agents secrets. Le courrier habituel. L'échange entre le siège social et New York sera quotidien et copieux. Je vous fournirai un matériel de reproduction en

microfilms que vous pourrez glisser n'importe où. Comme j'aurai personnellement l'occasion de vous écrire pour des raisons professionnelles, c'est ainsi que je vous ferai parvenir mes instructions. Évidemment nous utiliserons un certain code.

Kovask souriait béatement, comme un homme parfaitement convaincu d'entrer dans une bonne combine, mais son esprit travaillait.

— Pas de contact radio ou quelque chose dans ce goût-là ?

Grant haussa ses épaules grassouillettes.

— Allons donc ! Par-dessus l'Atlantique ? N'oubliez pas que ce serait attirer l'attention des services spéciaux. Nous nous comporterions comme des espions, alors qu'il ne s'agit que de concurrence économique.

Alors à quoi servait donc le poste trouvé dans la cave d'Alberti, l'archiviste romain ?

— Mais, sur le territoire même des U.S.A., n'avez-vous pas d'autres correspondants ? Je serai toujours obligé de passer par vous ?

Le regard de l'Anglais se fit incisif.

— Qu'imaginez-vous ? Que nous sommes rattachés à un complexe mondial ?

— Je n'imagine rien, dit Kovask. J'estime que je vais assumer une responsabilité sans grande expérience.

Un silence suivit. Francis Grant paraissait réfléchi. La terrasse écrasée par le soleil rayonnait sa chaleur jusque dans la pièce, et le chauve ne s'en plaignait plus.

— Plus tard, nous vous donnerons une certaine formation. Mais, nous en reparlerons en temps utile.

Un stage devait être prévu pour transformer en agent redoutable le simple fournisseur de renseignement. Kovask aurait voulu obtenir le plus d'indications possible avant de passer à la contre-offensive. Dès son retour à Londres, il prendrait contact avec les services de l'O.N.I. des bases américaines. Il préviendrait également le commodore Gary Rice à Washington. Évidemment, il y aurait quelques difficultés avec les Anglais, mais il suffirait de les mettre devant le fait accompli avant de songer à coopérer avec eux.

Il ne parvenait pas à établir le motif qui poussait Francis Grant. Conviction politique ou argent ? Il n'avait jamais été question que du second. Pas une fois, l'homme n'avait fait allusion à une organisation ou un pays coiffant l'immense réseau de la T.A.S.A.

— C'est tout ce que nous avons à nous dire, dit Francis Grant. Je vais rentrer tout de suite à Londres. Demain, au bureau, soyez aussi naturel que possible.

— Nous reverrons-nous ? demanda Kovask.

— Peut-être dans la semaine, pour quelques mises au point, mais

inutile de prévoir cette rencontre à l'avance. D'ailleurs, ce que j'aurai à vous dire, alors, n'aura qu'une importance relative, et sera fonction des dernières nouvelles sur l'installation de la filiale de New York.

Il refusa une cigarette que lui offrait Kovask, parut hésiter avant de demander :

— Vos relations avec lord Simons m'ont paru cordiales. Il est un ami de votre père ?

L'Américain réussit à produire un sourire mi-figue mi-raisin.

— Il y a certainement plus d'honneur à être son ami que celui de mon père. Ils se sont connus autrefois, et j'ai un peu forcé sur la note sentimentale pour obtenir une situation.

À nouveau, l'œil de l'Anglais se fit inquisiteur.

— Lord Simons se laisse difficilement attendrir. Vous avez eu beaucoup de chance d'être accepté par lui.

Moira, elle-même, paraissait intriguée. Il était temps de les apaiser à ce sujet.

— Disons qu'il s'agit du paiement d'une dette de gratitude. Un homme tel que notre grand patron ne peut supporter de devoir quelque chose à quelqu'un. Non, par reconnaissance ou sens de l'honneur, mais surtout, par orgueil.

— Pouvez-vous nous donner d'autres précisions ?

Kovask secoua la tête.

— Désolé, mais j'ignore tout de la question.

Le silence qui suivit fut assez éprouvant. Le lieutenant commander ne se faisait pas trop de souci. L'essentiel était de pouvoir leurrer le couple jusqu'au lendemain, c'est-à-dire jusqu'à l'intervention de ses collègues de l'O.N.I. Un peu plus de vingt-quatre heures, en fait.

— J'espère que vous pourrez nous fournir toutes explications au cours de cette semaine.

Il prit un air ennuyé.

— Je ne vais quand même pas demander à lord Simons des détails sur les motifs de sa reconnaissance envers mon père ?

— Débouillez-vous. C'est très important pour nous et ça pourrait être évidemment très utile.

Bien sûr, dans le cas où il se serait agi d'une histoire un peu malpropre, de façon à pouvoir en cas de nécessité obtenir le silence du vieux lord.

— Vous pouvez écrire à votre père, lui demander des précisions. Inventez un motif quelconque.

Kovask prit un air ennuyé pour mieux jouer son rôle et donna son accord. Lorsque la Jaguar métallisée de Francis Grant escalada le chemin, il aurait donné cher pour pouvoir la suivre.

Câline, Moira glissa son bras sous le sien.

— Content ?

— Oui. Je ne m'attendais pas à lui. Elle sourit.

— Pour qui allons-nous travailler exactement ? demanda-t-il.

Elle se détacha de lui, fit quelques pas sur la terrasse avant de se retourner.

— Que t'importe ?

— C'est interdit d'en parler ?

Faisant la moue de ses lèvres rondes, elle parut excédée.

— Écoute, si nous évitions de mélanger le travail et le plaisir ? Il nous reste encore un après-midi à passer ici. Nous pourrions rentrer dans la nuit. Qu'en penses-tu ?

— Tu as raison. Nous verrons tout cela un autre jour.

CHAPITRE XIV

Eileen Gynt, la petite rousse, lui fit signe alors qu'il passait dans le couloir. Elle referma la porte du bureau derrière lui.

— Je suis passée vous voir, hier après-midi. Je pensais que vous vous morfondiez dans votre chambre d'hôtel, mais j'ai appris que l'oiseau s'était envolé depuis vendredi soir.

Kovask la regarda avec inquiétude. Si Moira et Grant apprenaient qu'il avait quitté Londres la veille et non le samedi matin, ils lui poseraient des questions embarrassantes. Kovask avait alerté les services de l'O.N.I. On ne lui avait rien promis avant le début de l'après-midi. Il avait fourni le signalement de l'homme et de la femme. Maintenant il lui fallait patienter, attendre les décisions de commodore Rice. Il espérait en finir dans la journée et celle-ci risquait d'être longue.

— Une occasion, dit-il. Des amis qui m'avaient invité.

— Ou une amie, dit-elle avec un sourire complice.

Il eut l'impression qu'elle essayait d'en savoir davantage.

— Moi qui vous plaignais un peu d'être seul dans cette grande ville, je vois que vous vous débrouillez bien.

Ouvrant son tiroir, elle y prit un paquet de cigarettes dont elle fit sauter le haut, tapota au fond. Après s'être servie, elle le poussa vers lui.

— Tenez, le calumet de la paix. Posez votre fesse sur le coin du bureau et dites-moi ce que vous pensez de la maison.

La question était normale, mais il avait l'impression que la jeune femme avait une intention cachée.

— Eh bien, c'est assez sympathique.

— Vous trouvez, vous ? Arrivez-vous à trouver de quoi respirer dans cette partie de l'immeuble réservée au bureau d'études ?

Kovask sonda ses yeux gris verts. Elle les maquillait habilement pour donner de la profondeur à son regard, mais il pensa que ses cils devaient être roux, eux aussi, et pratiquement invisibles, lorsqu'elle n'utilisait pas de crayon.

— J'ai l'impression que vous ne vous aimez guère les uns les autres dans cette maison.

Elle pouffa.

— Dites que nous nous haïssons. Ce sont tous des faux jetons. Surtout Francis Grant et Moira Kent.

— Seriez-vous jalouse ? murmura-t-il.

Eileen haussa les épaules et quitta son siège pour s'approcher de lui.

— De qui ? De Grant ? Il n'en vaut pas la peine. Mais, il se passe ici des choses étranges. Il y a des années que j'essaye de savoir, de deviner. N'avez-vous rien remarqué ?

Malgré toute la prudence du couple, y avait-il eu quelques fuites ou bien Eileen était-elle une petite futée ?

On toqua à peine à la porte et Moira entra, les vit ainsi à quelques centimètres l'un de l'autre. Un sourire ambigu étira ses lèvres.

— Lord Simons demande à Serge de se rendre dans son bureau.

Eileen désigna le téléphone.

— Ce truc-là est-il démodé que vous quittiez votre antre pour venir jusqu'ici ?

Kovask descendit au premier étage et fut tout de suite introduit dans l'immense bureau de lord Simons. Ce dernier était en compagnie d'un homme jeune aux cheveux coupés court, à la stature athlétique.

— Commander Davis. Selon vos instructions j'ai pris contact avec lord Simons. Nous sommes prêts.

Serge poussa un soupir de soulagement.

— Parfait. Combien d'hommes ?

— Dix. Ils ont tous le signalement des suspects. L'immeuble est totalement encerclé et ils ne peuvent nous filer entre les doigts. Lord Simons nous a donné le plan de situation.

Le vieux lord intervint.

— J'étais assez gêné dans toutes ces histoires mais le commander m'assure que votre secrétaire d'état à la marine va contacter le gouvernement de Sa Majesté.

— Il fallait avant tout les empêcher de filer, dit Kovask. Seul, ignorant des complicités dont ils peuvent disposer dans l'immeuble ou à l'extérieur, je ne pouvais risquer leur neutralisation.

— Vous allez agir avant midi ?

— Oui, dit Kovask. Je ne veux pas courir le risque de les voir disparaître au cours de l'interruption de treize à quatorze heures.

Le commander Davis approuvait. Le vieux lord se leva et fit quelques pas. Sa jambe artificielle paraissait le gêner plus que d'habitude.

— Vous êtes certain à leur sujet ?... Votre coup de téléphone de ce matin ne m'a donné aucune précision.

Kovask sourit. Il avait dû user d'une grande prudence pour avertir lord Simons de ses découvertes.

— Je ne dispose évidemment que de ma parole, mais je compte provoquer une réaction chez eux.

Il se tourna vers le commander Davis.

— Faites surveiller la fenêtre du couloir dans cette partie de l'étage

réservée au bureau d'études. Dès que je l'ouvrirai, ce sera le signal. Tous vos hommes devront se tenir en état d'alerte.

— Plusieurs se tiendront dans le hall de réception à la surveillance des ascenseurs.

Le commander Davis sortit un automatique plat de sa poche, un 7.65 et le lui tendit.

— Voici ce que vous aviez également demandé.

Lord Simons contemplait l'arme d'un œil froid.

— Pensez-vous qu'ils résisteront ?

— Je l'ignore. Ils peuvent disposer d'un système de protection qui nous obligera à riposter.

— Dans les autres services ?

— C'est possible. À l'extérieur également. En quinze années, Francis Grant a eu grandement le temps de perfectionner son organisation. Maintenant, je vais aller les rejoindre. Je vais essayer de les bloquer, tous les deux, dans le bureau de Grant. Ce ne sera pas facile, car l'un et l'autre jouent la comédie de la mauvaise entente.

D'un sourire, il s'efforça de rassurer le vieux lord.

— Nous ferons tout pour que l'affaire se passe en catimini et que le personnel reste ignorant jusqu'au bout.

Lord Simons retourna à son fauteuil, se frappa sur la cuisse pour plier sa jambe.

— Je sais que je peux compter sur vous, mais je ne crains pas le scandale. Il faut expurger tout le mal. Ne rien laisser subsister dans mon personnel et dans celui des filiales.

Lorsqu'il revint au deuxième étage, Moira semblait l'attendre dans le corridor.

— Tu viens de voir le patron ?

— Il voulait savoir si tout allait bien. Je l'ai trouvé un peu bizarre.

La jeune femme se raidit.

— Que veux-tu dire ?

— Êtes-vous certains qu'il ne vous fait pas suivre par un détective privé ?

Elle lui prit le bras.

— Ne restons pas là, allons dans mon bureau.

— Pourquoi pas dans celui de Grant ?

— Il n'est pas là pour l'instant. Il est allé aux archives dans les combles. Viens.

Eileen sortit sur le pas de son bureau, les surprit ainsi, la main de Moira crispée sur son bras.

— Est-ce un enlèvement ? Dois-je appeler ?

— Fichez-nous la paix, sale rouquine.

Kovask eut l'impression que Moira y allait un peu fort. Eileen pourtant se contenta de hausser dédaigneusement les épaules et

claque sa porte.

— Une véritable peste.

Une fois chez elle, la jeune femme s'adossa à la porte.

— Que voulais-tu dire ?

— Il m'a demandé ce que j'avais fait durant le week-end. J'ai répondu que je m'étais promené et il n'a pas paru enchanté de ma réponse. Il m'a conseillé de surveiller mes fréquentations.

Moira était très pâle. Il avait réussi à l'inquiéter suffisamment pour qu'une entrevue immédiate avec Francis Grant devienne nécessaire : ce qu'il souhaitait.

— Ne fais pas cette tête, dit-il. Viens t'asseoir.

Il la porta presque jusqu'à son fauteuil. Elle tremblait dans ses bras.

— Mais quelle imprudence as-tu commise ? dit-elle soudain l'air furieux.

— Moi ?

— Qui d'autre ?

Indigné il croisa les bras.

— Alors tu crois que c'est moi qu'on a suivi ? Je suis certain qu'un détective privé nous a vus à Abbotsburry. Il a dû également noter la présence de Grant, hier matin. Lord Simons est très inquiet, car voici plusieurs jours qu'il n'a pas reçu de nouvelles de Thomas Hacksten.

Ce nom accentua le désarroi de la jeune femme.

— Il t'a parlé de lui ?

— Oui et j'ai trouvé étrange qu'il le fasse à propos de mon week-end. Il m'a ensuite conseillé d'être prudent. Il faut croire qu'il vous tient à l'œil.

Moira décrocha l'interphone et appuya sur la touche du bureau de Grant.

— Il n'est pas encore là.

Kovask lui-même commençait à s'inquiéter de cette absence.

— Téléphone aux archives.

— Attendons encore un peu. On pourrait trouver ça bizarre. Donne-moi une cigarette.

Elle la fuma nerveusement, tandis que Kovask la surveillait du coin de l'œil.

— Tu crois que toute la combine est fichue ? Après tout, nous ne risquons qu'une mise à la porte.

— Oh ! tais-toi, dit-elle. Tu parles comme un imbécile.

— La lune de miel est vite terminée à ce que je vois, dit-il d'un ton placide en allant s'asseoir à l'écart.

Elle essaya de se rattraper.

— Excuse-moi, mais je suis sur les nerfs. Depuis quelques jours, j'ai l'impression que quelque chose cloche.

— Pourquoi t'inquiètes-tu de Thomas Hacksten ? Il est pour quelque

chose dans l'histoire ?

— Non, bien sûr.

De ses dents courtes, elle mordillait sa lèvre inférieure, en enlevant le rouge.

— Ne me pose plus de question. Attendons d'aller voir Francis.

On frappa et William Turner l'Écossais entra dans la pièce portant des coupures de presse.

— Je vous les rends. Dites donc, vous deux, vous avez l'air de sombres conspirateurs ?

Kovask sourit.

— Je lui raconte ma vie et elle n'a rien de folichon.

Quand ils furent seuls, Moira réussit à sourire et appela les archives, raccrocha tout de suite après.

— Il doit être dans son bureau.

— Tu ne l'appelles pas ?

— Je vais aller voir et je te ferai signe.

Quand elle fut sortie, il alla jusqu'à son bureau et ouvrit le tiroir central. Il découvrit un petit automatique dans le fond, caché sous des cartes de visites. Il en sortit le chargeur, le vida de toutes ses balles. Il en fit un paquet qu'il jeta sur un classeur haut de deux mètres. Dans le couloir il essaya en vain d'ouvrir une fenêtre, s'acharna jusqu'à ce que Eileen attirée par le bruit sorte de son bureau.

— Cherchez-vous à vous suicider par amour de la belle Moira ? Je vous avertis, il y a des années qu'on n'a pu l'ouvrir.

Il y renonça.

— Je me sens la tête lourde et je voulais respirer.

Sentant son regard sur lui, il continua jusqu'au bout du couloir et alla frapper au bureau de Francis Grant. Moira vint lui ouvrir et il fut soulagé de voir le petit homme chauve, assis derrière son bureau. Un instant, il avait craint une entourloupette et pensé que l'homme, se doutant de quelque chose, avait réussi à filer.

— Que me dit-elle ? Le vieux s'inquiète de nous, pose de drôles de questions ?

Il gardait tout son calme et n'accordait visiblement qu'un faible crédit à cette histoire. Kovask embrassa la situation d'un seul coup d'œil : Moira était sur sa droite, Grant en face de lui.

— Laissez vos mains à plat sur le bureau, mon vieux. Vous, Moira ne bougez pas.

Sortant son pistolet il le braquait sur Grant.

— C'est fini pour vous deux. L'immeuble est encerclé par mes collègues et vous ne vous en tirerez pas.

Grant avait obéi. Moira les yeux exorbités considérait le pistolet tandis que sa bouche tremblait.

— Ce n'est pas une mauvaise blague, continua Kovask. Pour vous le

prouver, regardez...

Il sortit un briquet de sa poche, celui de Thomas Hacksten.

— Vous savez où je l'ai trouvé ? Sur son cadavre, dans la cave d'un pavillon de Rome. Un pavillon appartenant à un certain Giorgio Alberti.

La mâchoire de Grant s'affaissa quelque peu mais son regard restait d'une fixité absolue.

— Hier, vous m'avez donné la dernière preuve du grand rôle que vous jouiez dans toute cette histoire. Déjà, le fait que vous apparteniez à la T.A.S.A. depuis quinze ans jouait contre vous. J'espère que ni l'un ni l'autre n'allez faire du scandale.

Malheureusement, les hommes du commander Davis n'avaient pu recevoir le signal à cause de cette satanée fenêtre. Il devait aller jusqu'au bout sans eux.

— Levez-vous Grant, et venez rejoindre Moira, en mettant vos deux mains sur la tête.

Il s'écarta de la porte tandis que le publiciste obéissait. Soudain Moira sortit de sa torpeur.

— Salaud ! dit-elle. Tu nous as bien eus. Nous t'avons pris pour un naïf.

— Ravi d'apprendre que j'ai bien tenu mon rôle, mais restez là où je vous ai immobilisée. Je n'hésiterai pas à tirer dans vos jolies jambes.

— Tu n'as rien à nous reprocher. Aucune preuve, rien du tout. Et, quand bien même, nous n'avons fait que du renseignement économique.

— Il y a aussi la mort de Thomas Hacksten. Alberti affirme avoir reçu l'ordre de vous.

Elle se tut.

— Tournez-vous contre le mur, les mains sur la tête tous les deux.

Passant derrière Francis Grant, il le fouilla, ne trouva aucune arme sur lui. L'homme était trop prudent. Moira ne portait qu'une robe collante ne pouvant rien dissimuler.

On frappa à la porte et la tête rousse d'Eileen apparut. Quand elle vit la scène, elle roula des yeux effarés.

CHAPITRE XV

Kovask sourit sans cesser de surveiller les deux autres...

— Eileen, il faut que vous m'aidiez. Ouvrez une fenêtre du corridor et faites des signes. Les collègues monteront.

La jeune femme déglutit avec difficulté, jetant des regards sournois aux deux autres.

— Vous êtes du contre-espionnage ?

— Bravo ! Vous comprenez vite. Faites ce que je vous dis s'il vous plaît.

— Je reviens, dit-elle.

Ni Francis Grant ni Moira Kent n'essayaient de bouger et il trouvait cette passivité assez curieuse. Il n'était pas croyable que les chefs d'un réseau aussi subtil et aussi bien organisé acceptent aussi facilement leur défaite.

— Voilà qui est fait, Serge. Ils montent.

La jeune femme entra dans la pièce, passa devant la zone de tir de l'arme, puis se rabattit rapidement vers lui. En même temps, une ombre fonçait sur lui du couloir, lui tordait violemment le poignet : William Turner.

En quelques secondes les rôles furent renversés. Moira avait ramassé l'arme tombée non loin d'elle et la braquait sur Kovask. Ce dernier crut d'abord à une erreur de la rousse et de l'Écossais.

— Vous venez de commettre une bourde terrible, dit-il.

Ils éclatèrent d'un rire bref et il comprit. Voilà pourquoi Eileen avait tout de suite parlé de contre-espionnage et non de police. Pourquoi, aussi, elle était passée à son hôtel pour vérifier l'heure de son départ.

— Maintenant, il faut faire vite, dit Francis Grant. Pendant qu'il nous tenait en respect, j'ai réfléchi à la situation. Je suis certain que ses amis ignorent que nous sommes tous les quatre dans le coup. Kovask n'a dû parler que de Moira et de moi. Nous allons essayer de filer en vous utilisant comme otages.

William sortait des courroies de cuir de sa poche.

— Bonne idée, dit-il. Mais auparavant il nous faut réduire ce type-là à l'impuissance sinon il nous compliquera l'existence.

— Ils croyaient si bien nous bloquer ici-même qu'ils ne se sont certainement pas soucié du reste. Si nous pouvons atteindre la rue nous sommes sauvés. Je vais téléphoner à Meredith qui viendra avec son équipe. Ma Jaguar n'est qu'à vingt mètres de l'entrée principale.

Meredith bloquera nos adversaires pendant une dizaine de minutes le temps de filer jusqu'à notre refuge. Rien à ajouter ?

Les trois autres secouèrent la tête.

— Je le liquide, dit Moira, le pistolet toujours braqué sur Kovask.

— Non. Aucun coup de feu n'a encore été tiré et nous pouvons nous en sortir différemment.

— Nous ne pouvons le laisser en vie, dit William Turner d'un ton très calme. Il sait beaucoup trop de choses. Nous venons de parler de Meredith et de notre planque.

Francis Grant décrochait son téléphone.

— Il y a peut-être une table d'écoute sur les lignes de la T.A.S.A., mais Meredith comprendra au premier mot.

La communication fut établie tout de suite.

— Évacuation totale, dit le petit homme chauve dans l'appareil. Nous devons atteindre ma Jaguar d'ici une demi-heure. Venez avec toute l'équipe et la grande panoplie... Oui, lacrymogènes et fumigènes. Nous filerons vers Hyde Park puis vers le nord. À vous de jouer pendant une dizaine de minutes. Il est onze heures. Je vous donne jusqu'à onze heures quinze.

Il raccrocha, parut réfléchir.

— Si nous vous utilisons tous les deux comme otages, le fait paraîtra suspect. Nous ne prendrons que Eileen. Ce sera plus plausible. Toi, tu restes ici avec Kovask. Tu le liquides, puis tu t'attaches, avec cette paire de menottes que j'ai dans le tiroir, au chauffage central. À l'occasion, tu te fais une belle bosse au front. Personne ne songera à t'accuser et tu pourras évaluer la gravité de la situation, avant de nous rejoindre ce soir. L'Écossais ne paraissait pas enchanté.

— Je préférerais filer avec vous.

— Moi aussi, je préférerais t'emmener, mais nous allons filer avec Eileen entre nous deux. Comment voudrais-tu qu'un couple puisse emmener un autre couple en otage ? Une femme passe encore, mais comme ce ne sont certainement pas des imbéciles ta présence les ferait tiquer.

— Bien. Comment je le descends ?

De son tiroir Francis Grant sortit une paire de menottes et un coupe-papier en ivoire avec une lame d'acier très fine.

— Tu es très fort dans ce genre de sport. Fais attention aux empreintes.

Kovask suivait la conversation, les yeux braqués sur le 7.65 tenu d'une main ferme par Moira Kent. Il lui fallait intervenir sans attendre, la forcer même à tirer.

Au moment où il lui fonça dessus, William Turner le frappa avec une grosse règle métallique raflée sur le bureau de Francis Grant. Elle l'atteignit à la tempe gauche. Moira avait fait un saut de côté sans

lâcher son arme et sans tirer. Toute cette équipe avait d'excellents réflexes et aucun de ses membres ne se conduisait en amateur. Pivotant sur lui-même, Kovask évita un nouveau coup de règle. Il frappa William d'un coup de pied au ventre, trop haut pour lui causer une grande douleur. Il ne réussit qu'à le projeter contre le bureau de Grant. Il prit un cendrier en cristal et le lança contre la fenêtre. Se détendant comme un fauve, avec une souplesse inattendue, Francis Grant dévia le lourd projectile qui roula sur le linoléum avec un bruit sourd.

Kovask releva William Turner d'une seule main, le frappa violemment de l'autre. Il le sentit devenir mou et le lança sur Eileen Gynt qui essayait de le griffer. Passant par-dessus le bureau, il atterrit sur le dos de Francis Grant qui essayait de filer par la droite. Il lui prit le cou dans la pliure du coude, l'autre se défendait rageusement avec les pieds ; à un moment, il porta un violent crochet à la rate de son agresseur. Le souffle coupé, Kovask le lâcha, essaya de récupérer lorsque Moira lui donna le premier coup de crosse. Il se retourna, happa son poignet fragile entre ses doigts d'acier, l'entendit craquer.

Moira hurla de douleur.

— Il m'a cassé le bras.

Kovask se mit à rire, découvrant les dents.

— Et ce n'est pas fini, dit-il. Toute la horde y passera. Vous serez pendus tous les quatre.

Le pistolet était tombé trop loin de lui. Eileen le ramassa avec beaucoup de rapidité, le braqua sur lui.

— Je tire ?

— Tue-le ! cria William Turner qui se relevait, le visage ensanglanté par son nez éclaté.

— Attends ! dit Francis Grant, je préfère ça.

Kovask se retourna et Moira, la main complètement retournée par l'effort qu'elle fit, lui échappa. Elle se réfugia au bout de la pièce, le visage trempé de larmes et de transpiration, et resta hébétée à contempler sa main qui pendait bizarrement au bout de son bras nu.

Francis Grant le frappa à l'épaule avec la règle métallique, et Kovask ressentit une douleur atroce, aperçut des milliers de petites lumières dans la pièce. Un deuxième coup l'atteignit au sommet du crâne.

— Vite, dit Eileen. Meredith ne va pas tarder maintenant. Il est onze heures dix.

Kovask, dans un effort surhumain, poussa le bureau de Grant et coinça violemment l'homme contre le mur. Il entendit le soupir énorme qu'exhala le chauve, tomba à genoux. Bien que blessé au ventre, le publiciste abattit une dernière fois sa règle sur le crâne de l'Américain, tandis qu'Eileen lui donnait un coup de crosse. Kovask

tomba sur le lino et ne bougea plus.

— Il est coriace, dit William Turner. Donnez-moi vite le coupe-papier, je vais le tuer tout de suite.

Grimaçant de douleur, le coin du bureau lui avait labouré l'intérieur du ventre au point qu'il avait l'impression de perdre ses entrailles, Grant se dégagea, donna le coupe-papier et les menottes à son complice.

Soudain, il passa ses doigts sur le visage ensanglanté de Turner, en badigeonna les joues de Eileen qui poussa un cri de dégoût.

— Tais-toi imbécile ! Ce sera encore plus impressionnant pour les gars qui nous entendent en bas. Allons, il est temps que nous partions. Pas question de prendre l'ascenseur.

— Je vous rejoins cette nuit, dit William Turner.

— Oui, mais fais attention. Ils vont certainement te surveiller.

Francis Grant poussa Moira devant lui.

— Francis, ma main ! Mon Dieu ma main !

— Nous la soignerons là-bas.

— Il faudrait un médecin.

— Bien sûr. Nous en trouverons un.

Soudain, elle se retourna.

— Laisse-moi le tuer. Je veux lui faire payer cette souffrance.

William Turner la repoussa :

— C'est mon boulot, pas le tien. Vous n'avez que le temps de filer. Je vais surveiller par la fenêtre avant de liquider notre homme et de m'enchaîner.

Une porte se referma et il fut seul dans le bureau. Il sortit dans le couloir, alla pousser le verrou de la porte principale. Cela lui laisserait quelques minutes. Il passa sa main sur son visage, la retira gluante de sang. L'hémorragie ne s'arrêtait pas. Il sourit. On ne douterait plus de lui maintenant. Il serait considéré comme une victime.

Une mitraillette crépita dans la rue et il alla jeter un coup d'œil à la fenêtre, grim pant sur une chaise à cause des carreaux barbouillés de blanc. Il se mit à rire. Meredith avait fait du bon travail avec dix hommes. Des sortes de bombes explosaient dans tous les coins, diffusant une fumée intense tandis que les passants s'éloignaient à cause des grenades lacrymogènes. La Jaguar était à deux pas. Tout le monde, sauf les collègues de Kovask, allait croire que des gangsters attaquaient l'une des banques voisines. Bientôt la fumée fut si épaisse que l'on se serait cru un jour de smog. Il descendit de la chaise et piqua son pouce de la pointe du coupe papier. Francis Grant l'entretenait en excellent état.

Kovask s'était écroulé face contre terre. Il fut tenté de plonger la lame entre les épaules, mais ce coup parfois n'entraînait pas une mort immédiate.

Il préféra retourner le grand corps musclé, écarter la veste pour viser en plein cœur.

CHAPITRE XVI

William Turner s'était agenouillé pour porter plus aisément son coup de poignard. Une mèche blonde descendait entre ses deux yeux et il eut un geste de la main gauche pour la relever. Kovask qui le guettait entre ses yeux mi-fermés, choisit cet instant pour lui saisir le poignet droit à deux mains tandis que d'un coup de reins il lui coinçait la tête entre ses deux cuisses. Le coupe-papier piqua le lino, hésita un moment avant de tomber.

Tenant toujours le poignet dans ses mains il se redressa, retourna l'Écossais sur le ventre et lui plaqua un genou entre les omoplates. L'homme était nerveux, se tortillait entre ses mains comme une anguille. Il était temps d'en finir. De la rue montaient des rafales, des cris et les sirènes des voitures de police.

Deux manchettes eurent raison de Turner.

Kovask sortit les menottes de la poche de sa victime, le tira vers le radiateur et l'y attacha. Il se rua ensuite vers l'extérieur, dévala le grand escalier.

Dans le hall, il faillit buter contre lord Simons.

— Ils se servent de Eileen Gynt comme otage et l'entraînent vers leur voiture. Il y a une bande de fous qui tiennent la rue.

— Eileen est leur complice ! hurla Kovask. C'est une feinte.

Dans la rue déserte on n'y voyait pas à trois mètres. Il se dirigea vers la droite.

— Attention, lui cria un homme planqué derrière une voiture. Ils tirent dans cette direction.

L'accent américain le renseigna.

— Vous êtes un homme du commander Davis ? Je suis le lieutenant commander Kovask.

L'autre grimaça un sourire.

— Ils nous ont eus. La petite leur sert de bouclier et ça tiraille de partout. Sans parler du gaz lacrymogène et des bombes fumigènes.

— Suivez-moi. Avez-vous une autre arme ? Le marin sortit un Colt d'un holster de ceinture.

— Toujours deux armes sur moi. Celle-ci vient du Texas.

— Venez avec moi. La fille n'est pas un otage mais une complice. Leur voiture est plus haut.

Le brouillard artificiel était un avantage pour tout le monde. Son compagnon fit un signe à un autre malabar allongé un peu plus loin.

— C'est du bidon, lui cria-t-il. La fille est des leurs.

— Ils vont vers une Jaguar à dix ou vingt mètres.

Francis Grant et les deux femmes avaient certainement été retardés par la descente et la traversée du hall. Même avec un otage factice, l'opération n'était pas facile, et ils avaient dû vouloir jouer la comédie jusqu'au bout.

Kovask les aperçut auprès de la voiture métallisée. Il se mit à rire. Francis Grant fouillait ses poches avec fébrilité, certainement à la recherche de ses clés. Les deux femmes s'impatienzaient auprès de lui. Un type allongé plus loin les visait avec son pistolet mitrailleur. Le lieutenant commander tira et fit mouche.

— Ils nous les faut vivants, dit-il à ses deux compagnons.

— Un autre tire depuis le trottoir en face et impossible de le voir. Il arrose régulièrement entre nous et la bagnole. Faudrait crever les pneus d'abord.

Kovask rejoignit les façades et les suivit, arrivant bientôt à hauteur de la Jaguar. Moira le vit la première. Elle avait glissé sa main dans son foulard noué autour du cou.

— Là, hurla-t-elle.

L'Américain visa Francis Grant aux jambes.

De l'autre côté de la rue, le tireur inconnu faisait sauter des bouts de trottoir à quelques centimètres de lui.

Grant sursauta, une balle dans le mollet, mais il ouvrit la portière, poussa Eileen et Moira à l'intérieur de la voiture. Kovask apprécia le geste, reconnut que le chef du réseau gardait son sang-froid jusqu'au bout, tira dans un pneu. La balle fut déviée par la jante. Il tira une seconde balle, sentit une brûlure à l'épaule.

Moira tirait par la vitre baissée, de la main gauche. Déjà le moteur de la puissante voiture grondait. Il vit nettement Francis Grant prendre quelque chose dans la boîte à gants, le passer à Eileen qui descendit également la glace. La grenade roula jusqu'à lui et il la renvoya instinctivement d'un coup de pied jusque sous la voiture à l'instant même où celle-ci démarrait. L'engin éclata alors que le véhicule avait décollé d'un bon mètre du trottoir.

Kovask s'était planqué derrière une autre voiture, mais il vit le pneu arrière gauche complètement déchiqueté par l'explosion. La voiture, déséquilibrée par le puissant démarrage, pivota sur elle-même et traversa la rue.

Le tireur de l'équipe de Meredith la vit arriver sur lui et, dans un geste d'affolement braqua sa mitraillette sur elle. Le pare-brise vola en éclats. L'homme fut fauché en pleine action, écrasé contre la façade avec tout l'avant de la Jaguar.

Kovask et les deux hommes de Davis arrivaient. Le lieutenant commander plaqua Francis Grant au sol alors que ce dernier se

dégageait de la voiture. Il lui colla au corps, le culbuta. Le crâne de l'homme frappa sèchement le trottoir et il resta K.O.

Les yeux fous, hurlant de terreur, Eileen sortait également de la voiture et en pleine crise de nerfs se débattait entre les deux agents de l'O.N.I.

En se relevant, Serge aperçut Moira. Elle était restée immobile sur le siège avant. Il s'approcha, vit les deux trous sombres de son front.

Davis, le reste de ses hommes, des policiers en uniforme et en civil arrivaient.

— Que s'est-il passé ? Vous n'avez pas ouvert la fenêtre, lui reprocha le commandeur.

— Ils m'ont eu au dernier moment.

— Mais que faites-vous avec elle ? C'était l'otage de ces deux salauds, dit Davis à ses deux hommes qui tenaient toujours Eileen.

— Non, mon vieux. Tous les quatre étaient complices. Toute l'équipe sauf le malheureux Thomas.

Le commandeur le présenta à un contrôleur de la *spécial branch* de Scotland Yard.

— Mais Turner alors ?

— Là-haut. Je vous expliquerai.

— Nous avons capturé trois hommes de l'équipe de soutien. Les autres ont réussi à fuir.

— Je connais le nom du gars qui les commande, Meredith.

Le contrôleur hocha doucement la tête.

— Il est connu chez nous. Nous pourrions le retrouver dans des délais raisonnables.

Des policiers se penchaient vers Francis Grant et l'un d'eux lui tâtait le poulx. Il sourit.

— Simplement assommé, dit-il.

— Il a aussi une balle dans le mollet, dit Kovask. Mieux vaudrait le soigner rapidement, car vous aurez certainement besoin de lui.

Dans la rue, le brouillard artificiel et les gaz lacrymogènes commençaient à se disperser. Davis posa sa main sur l'épaule de Kovask qui grimaça.

— Du bon travail mon vieux.

Kovask jeta un coup d'œil à son veston, vit qu'il avait été labouré sur plusieurs centimètres. La peau avait dû être entamée.

— Tout cela à partir de l'histoire de l'ELBA à Gênes.

Kovask sortit ses cigarettes.

— Dès que j'ai deviné que les gars se servaient de la T.A.S.A. comme couverture j'ai pressenti quelque chose d'énorme.

Il se retourna pour voir placer Francis Grant sur une civière.

— L'ennui, c'est qu'une foule de renseignements vont rester dans ce pays. Et nous n'y pouvons rien.

— Le commodore Rice devait entrer en contact avec le M.I.5, dit le commander Davis. Espérons que nous ne serons pas trop tenus à l'écart. Dans les conditions présentes nous ne pouvions agir sans l'accord et le soutien des autorités anglaises.

— Allons retrouver William Turner. Ils vont peut-être l'oublier pendant quelques heures et nous pourrions lui soutirer quelques tuyaux.

Ils échangèrent un clin d'œil et se dirigèrent vers le hall de la T.A.S.A. Lord Simons avait dû remonter dans ses bureaux. Ils prirent l'ascenseur jusqu'au deuxième étage.

Toujours attaché au radiateur de chauffage central, William Turner venait juste de reprendre connaissance. Son regard se fit sombre lorsqu'il les vit entrer.

CHAPITRE XVII

Avant son départ pour les U.S.A., Serge Kovask vint rendre une dernière visite à lord Simons. Le président directeur général le reçut avec une chaleur qui sortait de son flegme habituel.

— La *spécial branch*, le M.I.5 commencent à y voir un peu plus clair. Ils ont découvert les archives de Francis Grant dans sa maison de Londres et également dans ce qu'il appelait son repaire sur la côte du Suffolk.

Il accepta le cigare que lui offrait lord Simons.

— Le dépouillement a donné de grandes surprises. De nombreux faits ont pu être expliqués. Des sabotages dans tous les secteurs industriels et économiques. Quant aux renseignements glanés par le réseau, il y en a des milliers.

— Mais pour qui travaillaient-ils ?

— Pour eux. C'est à peu près certain. Parmi leurs acheteurs, beaucoup de pays communistes évidemment, d'autres, comme l'Égypte et Cuba. Certaines archives sont assez embarrassantes.

Lord Simons fronça ses sourcils blancs.

— Voulez-vous dire que le gouvernement de Sa Majesté...

— Le gouvernement non, mais certains services oui. Il y a aussi la France et l'Allemagne. L'organisation était telle que jamais les acheteurs ne se doutaient que leurs pourvoyeurs puisaient également chez eux, organisaient des sabotages, des attentats.

— C'est incroyable, murmura lord Simons. Ils ont dû amasser une fortune ?

— On a trouvé plus de cent mille livres dans le coffre de Francis Grant, mais il doit avoir d'autres cachettes. Dans l'appartement de Moira Kent, les policiers ont mis la main sur trente-cinq mille livres.

Un silence suivit. Kovask songeait à tout ce qui serait dissimulé, déformé dans les rapports. On ne pouvait tout révéler. L'alliance atlantique, l'O.T.A.S.E., l'organisation des pays de l'Amérique latine, bien des alliances pourraient en être ébranlées.

— Tout a commencé à Gênes ?

— Oui, dit prudemment Kovask.

— Mais contre qui étaient dirigés ces sabotages ?

Le lieutenant commander soupira.

— Contre une certaine idée concernant les navires de surface porteurs de fusées Polaris.

— Bien des pays sont en effet opposés à cette idée du président Kennedy.

Kovask approuva de la tête.

— Le mien en premier lieu, dit encore le vieillard. La France. Sans parler évidemment des pays de l'est qui agissent, eux, en autodéfense.

Kovask songeait au rapport qu'il remettrait au commodore Rice, qui le transmettrait à la Maison-Blanche. Il s'ajouterait à tous ceux qui faisaient état d'une certaine hostilité européenne à toutes les initiatives venues d'outre-atlantique. Peut-être inciterait-il, dans les limites de son importance, les pouvoirs publics à modifier leur politique. Soit que cette dernière se manifeste par un raidissement, soit par une meilleure compréhension des vieux pays.

— Et les complicités ?

— Nous avons les noms, les adresses.

— Toute mon école était contaminée ?

Kovask sourit.

— Oui. À l'exception de l'agence de New York qui va être créée : Francis Grant n'avait pas trouvé d'homme capable. Voilà pourquoi il s'est adressé, avec beaucoup d'imprudence et sans avoir fait son enquête habituelle, à moi-même. Nous avons retrouvé l'enregistrement fait dans la villa de Moira à Abbotsburry.

— Grant est-il entré ici avec une idée préconçue ?

— Non, mais une fois en place et comme vous commenciez à créer des agences extérieures, il a compris l'importance de votre maison. Il a avoué que Thomas Hacksten, au début, ne pensait qu'à Paris et Genève. C'est lui qui lui a soufflé d'aller le plus loin possible. Il avait d'autres projets en tête, Athènes, Hong-Kong, Tokyo.

— Et ce bureau d'études fournissait évidemment des rapports truqués pour l'installation d'une agence.

— Oui et non. Certains secteurs se seraient vite révélés peu rentables et même déficitaires. Ils auraient maquillé les chiffres, quitte à donner de l'argent de leur poche pour éviter toute enquête approfondie.

Lord Simons passa sa main sur son visage.

— C'est incroyable, répéta-t-il.

— Leur objectif le plus proche était Rio de Janeiro et Buenos Aires. Il n'y a aucune concurrence sérieuse dans ces pays-là, je parle pour un réseau commercial de renseignements.

— Sans les sabotages, ils n'auraient jamais eu rien de bien grave à se reprocher ?

Kovask secoua la tête.

— Ne le croyez pas. Certaines éliminations ont été nécessaires et la plus récente est celle de Thomas Hacksten qui avait eu des doutes. Il avait eu des renseignements sur l'archiviste de Rome, Giorgio Alberti.

L'homme s'était compromis autrefois dans un réseau mussolinien, en Angleterre même. Il a décidé d'aller faire une enquête sur place, conseillé par Francis Grant. Alberti l'a attiré dans un piège, l'a tué et enterré dans sa cave. Cet Alberti était la seule faille dans le réseau. Il travaillait également avec le gouvernement albanais, correspondait par radio avec l'ambassade de ce pays. Je m'étais étonné d'avoir trouvé un poste U.H.F. chez lui. Nous en avons eu l'explication hier à la suite d'un coup de fil avec les services de contre-espionnage italien.

— Comment expliquez-vous l'absence de complice dans l'immeuble même de l'école ?

— La prudence. Ils formaient un groupe très uni et se suffisaient. Ils étaient de même formation, de même intelligence, disposaient des mêmes moyens. Un sous-fifre eût été dangereux. Pour les coups durs, ils disposaient de Meredith, chef d'une bande de truands, toujours à leur disposition. Cet homme, d'ailleurs connu de la police, ignorait tout des activités du quatuor et n'avait jamais affaire qu'à Francis Grant.

— Était-ce lui le chef du réseau ?

— Oui et non. Il donnait ses instructions mais les autres avaient le droit d'en discuter.

— Vous ne vous êtes pas douté de leur complicité ?

Kovask sourit.

— Ils m'ont joué la comédie de la mauvaise entente. En fait, ils me surveillaient et Eileen, la première, a compris lorsqu'elle a su que j'avais quitté mon hôtel la veille et non le samedi matin. Le lundi, elle a mis les autres au courant, et ils ont décidé mon élimination. Fait curieux, j'avais de mon côté des intentions identiques.

— Espéraient-ils continuer longtemps !

— Je le crois. Ils vivaient dans une sorte d'euphorie. Quinze années d'existence pour une telle organisation cela tient du prodige, et ils se laissaient quelque peu griser. Ils n'en restaient pas moins dangereux, comme vous avez pu en juger. Un tué et cinq blessés parmi les passants le jour où ils ont tenté de fuir. Moira Kent et deux hommes de Meredith ont payé de leur vie.

— Leur procès sera l'un des plus embarrassants et des plus spectaculaires certainement.

— Très certainement.

Kovask se leva et lord Simons en fit autant.

— Je regrette de n'avoir pu éviter ce qui s'est passé lundi. Ils se sont défendus comme des fauves.

Il avait hâte de revenir aux U.S.A. Son travail y était beaucoup plus simple. On luttait toujours contre des gens qui étaient de véritables adversaires. La vieille Europe gardait le goût des sociétés secrètes, ne se divisait pas forcément en rouges et blancs. Il y avait toujours

quelques nuances et, pour un Américain, il le reconnaissait, c'était parfois assez déconcertant.

FIN